BIBLIOTHEQUE DU CLERGE DE TOULOUSE
Ex Dono Benedicti
Dechots abbatis
Professoris Regii

FaD 8317

220

J

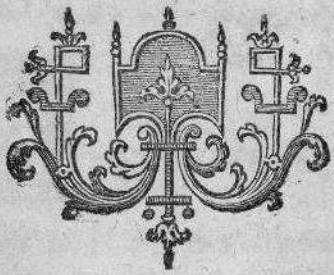
43. 61

2/31

LE HEROS,

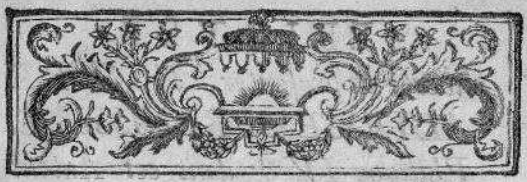
TRADUIT
DE L'ESPAGNOL
DE
BALTAZAR GRACIEN.
AVEC
DES REMARQUES.

Dédié à Monseigneur le Duc de
BOURBON.



A AMSTERDAM.

M. DCC. XXV.



A

SON ALTESSE SERENISSIME MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURBON PRINCE DU SANG.

MONSEIGNEUR,

C'est le HEROS *traduit de Gracien, l'un des plus beaux genies de l'Espagne, que je prens la*

BIBLIOTHÈQUE DE TOULOUSE

liberté de presenter à VOSTRE ALTESSE SERENISSIME. Philippe IVme. dont cet Auteur estoit né sujet, conçut une si haute idée de ce mesme Ouvrage après l'avoir lû plusieurs fois avec attention, qu'il en parloit souvent à ses Courtisans en ces termes : Ce petit Volume est très-agréable, & je vous assûre qu'il contient de grandes choses. *Aussi ce Monarque l'avoit placé dans son Cabinet parmi certains Livres de choix, qui occupoient tous ses momens de loisir* : El Heroe se admirò en la mayor Esphera del selecto Museo Real. *C'est que Philippe aimoit à s'instruire des qualitez qui font les Heros, qui*

ſont les Grands hommes dans la Guerre, dans la Politique, dans les Lettres, dans la Vertu. Et en effet, Gracien repreſente ces divers genres d'Heroïſme, ſoutenus d'Exemples illuſtres; pour former les Perſonnages extraordinaires auſquels il conſacre les premiers efforts de ſon genie ſuperieur.

Mais, MONSEIGNEUR, les Exemples fameux que cet Ecrivain Eſpagnol, emprunte de toutes les nations & de tous les temps, une Branche ſeule de la Maiſon Royale nous les fournit en moins d'un ſiecle. Nous y trouvons un ALEXANDRE LE GRAND, *dont la Valeur ne connut ni perils, ni difficultez; un* GRAND SCIPION,

dont la Retraite près de Capoüe releva les ſuccès guerriers par un autre genre de gloire ; un GERMANICUS, *dont la haute naiſſance fut l'unique obſtacle au merite d'eſtre le plus ſçavant homme de ſon temps ; un Heros en un mot lequel réunit en luy les plus Grands hommes de la Gréce & de l'Italie.*

Ce fonds d'Heroiſme, MONSEIGNEUR, *eſtoit trop univerſel & trop marqué ; pour que la Poſterité du Heros n'en reſſentiſt pas la noble influence.* L'Aigle ne produit point de foibles colombes ; *& un Heros ne laiſſe point pour ſes ſucceſſeurs, des hommes vulgaires : les uns ſont Heros par une valeur à laquelle*

il n'a manqué que les occasions ; les autres par leur religion solide, & par leur pieté sincere ; les uns par leur prudence, & par leur sagesse ; les autres par les qualitez insignes pour le Gouvernement de l'Estat ; par un cœur grand, généreux, équitable ; par un esprit pénétrant, judicieux, profond, décisif, & ferme.

Tel est, MONSEIGNEUR, le portrait des CONDEZ *que Gracien sans le sçavoir, offre sous des traits étrangers : Je ne fais que le mettre icy dans son jour naturel : Heureux, s'il pouvoit Vous plaire autant qu'il est fidelle ! Jamais Ouvrage ne seroit plus de Vostre goust, que le* HEROS *qui fit les delices de*

Philippe IV me. Je ſuis avec un très-profond reſpect.

DE VOSTRE ALTESSE SERENISSIME,

MONSEIGNEUR,

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur J. de Courbeville, de la Compagnie de Jeſus.

PRE'FACE.

E Heros eſt le premier de tous les Ouvrages de Gracien : c'eſt-à-dire, & de ceux que nous avons de luy, & de ceux qui nous manquent ; leſquels ſont en plus grand nombre qu'on ne l'a peut-eſtre cru juſqu'icy. *Amelot* n'a point appris au public ces pertes conſiderables ; bien que dans la Preface de *l'Homme de Cour*, il pretende donner une liſte complete de tou-

tes les œuvres de ſon Auteur. Il n'en compte que trois que nous n'ayons point, & qui ſont; *Aviſos al Varon Atento*, *Galante*, *Arte para bien morir*: neanmoins il s'en trouve douze dans la Preface *del Diſcreto* qu'il cite, & dont il oublie ces paroles : *muchos faltan, haſta doze.* Il eſt vray que Laſtanoſa ne nomme pas ces douze Traitez; mais il eſtoit pourtant de l'exactitude d'un traducteur zelé, & de la juſtice deue à ſon Auteur, que l'un fiſt connoiſtre tous les ſoins, & toutes les veilles de l'autre pour le ſervice du public.

Quoiqu'il en ſoit; Laſtanoſa

parle ainſi du Heros dans ſa Preface *del Diſcreto* qu'il appelle en un autre endroit l'Emulateur du premier : *Emulo es de Heroé.* „ La plus grande gloire du Heros, dit-il, „ ce n'eſt pas d'avoir eſté tant „ de fois imprimé & traduit „ en differentes langues ; ce „ n'eſt pas d'avoir eſté applaudi des nations les plus polies „ & les plus éclairées ; ce n'eſt „ pas d'avoir eſté aſſez eſtimé „ de quelques celebres Eſcrivains, pour qu'ils en ayent „ inſeré dans leurs excellens „ Ouvrages quelques chapitres entiers, comme on le „ voit dans le *Privado Chriſtiano.* (J'ajoute, dans nos meil- „

„ leurs auteurs, & ſur tout
„ dans Saint-Evremont) la
„ veritable gloire du Heros,
„ c'eſt le jugement qu'en por-
„ ta Philippe IV. après l'avoir
„ lû avec beaucoup d'atten-
„ tion : *Ce petit Ouvrage eſt très-*
„ *agreable, je vous aſſeure qu'il*
„ *contient de grandes choſes.*

La haute idée qu'en conçut ce Monarque à la premiere lecture qu'il en fit, augmenta dans la ſuite, bien loin de diminuer; & ſe changea en admiration : il le plaça dans ſon cabinet parmi certains Livres choiſis qu'il gouſtoit davantage, & qu'il liſoit plus ſouvent : *El Heroé ſe admiro en la mayor Esfera del ſelecto Muſeo Real.*

Ce ſont les termes de *Laſtanoſa* dans ſon Epiſtre Dedicatoire à Don Baltaſar-Carlos, Prince des Eſpagnes & du Nouveau-Monde.

Auſſi Gracien dès le premier eſſay de ſon genie ſuperieur ſe propoſe de former un Prince, un Grand-homme: ſemblable à un jeune Aigle, dont le premier vol s'éleve juſqu'au ſoleil, dit un auteur Eſpagnol: *Diò las primeras luzes de ſu idea, à la enſeñança de un Principe en el Heroe, &c.* Mais il ne ſe borne pas aux qualitez propres d'un Heros guerrier; il s'étend encore à celles qui font les Heros en tout genre.

Le but de Gracien eſt de porter les hommes à l'heroïſme dans les conditions diſtinguées de la vie, auſquelles les autres dont elles ſont la gloire & l'appuy ſe reduiſent. Il appelle *Heros* tous les perſonnages illuſtres ; les grands-hommes de Guerre, les grands eſprits pour la Politique, les grands hommes dans la Magiſtrature, les genies extraordinaires pour les Lettres, &c. En effet, on peut bien dire, que tous les grands hommes ſe reſſemblent en un ſens ; & c'eſt que la nature les a comme marquez à un meſme coin. Quelque differens que puiſſent eſtre les talens qui les

diſtinguent, la ſuperiorité de leur merite met entre eux un raport commun. C'eſt la penſée de M. l'Abbé Maſſieu.

Au reſte, ſi l'on veut encore chicaner Gracien ſur le peu de liaiſon que l'on croit decouvrir entre le titre de ſes Ouvrages & les matieres qu'il traite, & chicaner auſſi ſon Traducteur ſur quelques expreſſions trop hardies : je n'ay point d'autre reponſe à faire que celle de Mademoiſelle de Gournay dans ſa Preface des Eſſays de Montagne qui l'appelloit ſa fille, & que Juſte-Lypſe appelloit ſa ſœur.

Pour le regard de quel- „
ques-uns qui veulent eſten- „

„ dre les effets de cette pre-
„ tendue ignorance de l'eſprit
„ juſqu'aux changemens de
„ quelques termes uſitez en
„ l'art vulgairement, liberti-
„ nage de ſa methode, ſuite
„ decouſue de ſes diſcours &
„ manque meſme de relation
„ de ſes chapitres avec leurs
„ titres parfois : s'ils ſont ca-
„ pables de croire qu'une teſ-
„ te de ce calibre ait manqué
„ par capacité à faire en ce-
„ la, ce que tout eſcolier de
„ quinze ans peut & fait, je
„ trouve qu'ils ſont ſi plaiſans
„ à parler, que ce ſeroit do-
„ mage de les faire taire. Ces
„ Meſſieurs avec leurs belles
„ animadverſions ont volon-

tiers cueilly l'une des bran- „
ches de l'ignorance docto- „
rale, laquelle mon pere nous „
avertit en quelque lieu, que „
la ſcience fait, & défait la „
populaire. La vraye touche „
des eſprits, c'eſt l'examen „
d'un nouveau livre; & ce- „
luy qui le lit ſe met à l'é- „
preuve plus qu'il ne l'y met.

Quant à l'inconnu qui dans un Livre écrit par des gens habiles & ſages preſte de fades impertinences à Gracien; un homme * de Lettres en a mis au jour l'infidelité, & pluſieurs autres Auteurs l'en ont auſſi accuſé à leur égard: „ Quel-ques-uns de ceux qui „ ont lû un Ouvrage, dit la „

* *Obſervations Critiques ſur le 8. Art. du Journal de Janv. 1724. par M. l'Abbé ****

„ Bruyere, en rapportent
„ certains traits, dont ils
„ n'ont pas compris le ſens,
„ & qu'ils alterent encore par
„ tout ce qu'ils y mettent du
„ leur ; & ces traits ainſi
„ corrompus & defigurez, ils
„ les expoſent à la cenſure,
„ ſoutiennent qu'ils ſont mau-
„ vais, & tout le monde
„ convient qu'ils ſont mau-
„ vais : mais l'endroit de
„ l'Ouvrage, que ces Criti-
„ ques croyent citer, & qu'en
„ effet ils ne citent point,
„ n'en eſt pas pire.

Après tout, bien que l'anonyme s'acharne depuis une année entiere, tantoſt contre *L'Homme univerſel*, tantoſt

contre *le Heros*, ſans le connoiſtre ; je puis proteſter que j'avois pris le parti de ne luy en jamais faire de reproches. Mais, on m'a fait comprendre que mon ſilence devenoit comme un éternel aveu du ridicule & du puerile attribué fauſſement à Gracien. Car enfin cet Ecrivain a pourtant l'honneur d'eſtre aſſocié au travail d'un Ouvrage autoriſé, ſçavant, judicieux ; où la Cour, la Ville, la Province & les Eſtrangers ſont accouſtumez à ne rien trouver que de vray : & c'eſt ſur cette reputation de probité dans laquelle ces auteurs ſe ſont juſqu'icy maintenus, qu'on les cite

ſouvent ſans conſulter le Livre meſme dont ils ont donné le precis. Voila les motifs qui m'ont forcé de parler.

Je paſſe aux *Remarques* que j'ay ajoutées à mon Auteur : je les ay miſes à la fin de chaque Chapitre, pour laiſſer plus la liberté d'en ômettre la lecture, ou le loiſir de s'y arreſter ſans partage d'attention avec le Texte. Les unes ſont hiſtoriques, les autres morales ; les unes ſont des éloges, mais ſans affectation & ſans flatterie ; les autres ſont des critiques, mais ſans aigreur & ſans partialité, Gracien luy-meſme n'y eſt pas épargné ; les unes ſervent d'éclairciſſe-

mens à quelques lecteurs qui pourroient en avoir besoin ; les autres sont comme des amusemens, mais tousjours instructifs, & conformes à l'esprit de l'Original, où l'on en trouve de temps en temps.

A l'égard des sources dans lesquelles j'ay puisé ces Remarques, elles sont connues de presque tout le monde ; & cependant elles auront peut-estre l'avantage de la nouveauté : car personne que je sçache, n'avoit encore employé à cet usage les seuls auteurs dont je me sers. C'est Montagne, la Hoguette, Saint-Evremont, l'Auteur des Reflexions Morales, le Chevalier

de Meré, la Bruyere, &c. En un mot, excepté un illustre Ecrivain * Anglois, dont j'ay traduit quelques endroits que je rapporte; j'emprunte tout de nos Auteurs qui ont traité des sujets semblables à ceux que traite Gracien.

* *Essais de Morale de M. Collier, Evêque Anglican. C'est de lui que nous avons traduit la Critique du Théatre Anglois comparé au Théatre d'Athenes, de Rome, de France, & l'opinion des Auteurs, tant prophanes que sacrez touchant les Spectacles.*

TABLE
DES CHAPITRES
contenus dans ce Volume.

CHAPITRE PREMIER.
Se rendre impénétrable sur l'étenduë de sa capacité. Page 1
CHAPITRE SECOND.
Ne point laisser connoistre ses passions. 16
CHAPITRE TROISIE'ME.
Quel doit être le caractere de l'esprit dans un Heros. 33
CHAPITRE QUATRIE'ME.
Quel doit être le caractere du cœur dans un Heros. 55
CHAPITRE CINQUIE'ME.
Avoir un goust exquis. 72
CHAPITRE SIXIE'ME
Exceller dans le grand. 90
CHAPITRE SEPTIE'ME.
L'avantage de la Primauté. 109
CHAPITRE HUITIE'ME.
Préférer les qualitez éclatantes à celles qui frappent moins. 126
CHAPITRE NEUVIE'ME.
Connoître sa bonne qualité dominante. 144

CHAPITRE DIXIE'ME.
Connoître le caractere de sa fortune. 161
CHAPITRE ONZIE'ME.
Sçavoir se retirer avant que la fortune se retire. 183
CHAPITRE DOUZIE'ME.
Se concilier l'affection de tout le monde. 207
CHAPITRE TREIZIE'ME.
Le Je ne sçais quoi. 231
CHAPITRE QUATORZIE'ME.
L'Ascendant naturel. 247
CHAPITRE QUINZIE'ME.
Renouveller de temps en temps sa réputation. 265
CHAPITRE SEIZIE'ME,
Toutes les belles qualitez sans affectation. 290
CHAPITRE DIX-SEPTIE'ME.
L'Emlation. 307
CHAPITRE DIX-HUITIE'ME.
La Sympathie noble & eslevée. 322
CHAPITRE DIX-NEUVIE'ME.
Paradoxe critique sur l'Heroïsme sans défaut. 340
CHAPITRE VINGTIE'ME.
La derniere perfection du Heros, & du grand Homme. 454
Fin de la Table des Chapitres.

LE HEROS

LE HEROS

TRADUIT DE L'ESPAGNOL

DE

BALTASAR GRACIEN.

CHAPITRE PREMIER.

Se rendre impénétrable ſur l'étenduë de ſa capacité.

LE premier trait d'habileté dans un grand-homme eſt, de bien connoiſtre ſon propre fonds; afin d'en ménager l'uſage

avec une ſorte d'œconomie. Cette connoiſſance préliminaire eſt la ſeule regle certaine ſur laquelle il peut & il doit après cela méſurer l'exercice de ſon merite. C'eſt un art inſigne & de ſçavoir ſaiſir d'abord l'eſtime des hommes, & de ne ſe montrer jamais à eux tout entier. Il faut entretenir tousjours leur attente avantageuſe, & ne la point épuiſer, pour le dire ainſi : qu'une haute entrepriſe, une action éclatante, une choſe enfin diſtinguée dans ſon genre en promette encore d'autres, & que celles-ci nouriſſent ſucceſſivement l'eſperance d'en voir tousjours de nouvelles.

En effet, ſi l'on veut ſe conſerver l'admiration publique, il n'eſt point d'autre moyen pour y réüſſir, que de ſe rendre impénétrable ſur l'étendue de ſa capacité. Un fleuve n'inſpire de la frayeur, qu'autant de temps que

l'on n'en connoît point le gué : & un homme habile ne s'attire de la veneration, qu'autant de temps que l'on ne trouve point de bornes à ſon habileté. La profondeur ignorée & preſumée de ſon merite, le maintient dans une éternelle poſſeſſion d'eſtime & de prééminence.

Au reſte, le politique établit ici un axiome très-judicieux ; ſçavoir que, ſe laiſſer pénétrer par autrui, & ceder le droit d'en être abſolument gouverné, c'eſt à peu-près la meſme choſe. Cette pénétration bien miſe en œuvre, eſt une voye preſque ſûre pour changer en quelque ſorte la face des conditions dans le monde ; pour qu'un ſuperieur, quel qu'il ſoit, n'en ait plus que le fantôme & le nom ; & que l'inferieur ſe ſubſtitue à toute l'autorité. Mais, ſi l'homme qui en a compris un autre, eſt en eſtat de le

dominer ; l'homme auſſi que perſonne ne peut approfondir, reſte tousjours comme dans une region inacceſſible à la dépendance.

Que vôtre attention ſe reveille donc pour fruſtrer celle de certaines gens qui cherchent à découvrir juſqu'où va préciſement votre ſuffiſance. Il faut ſe comporter comme les grands maiſtres dans un art ; leſquels ſe gardent bien de développer en un jour à leurs éleves tout ce qu'ils ſçavent; & ne s'expliquent à eux que peu-à-peu & par degrez. A l'égard de ce qui fait proprement le fonds de leur métier ; c'eſt un myſtere auquel nul autre n'eſt initié ; c'eſt un ſecret qu'ils ſe reſervent pour ſe ſoutenir dans la réputation d'être les premiers maiſtres, & d'avoir une capacité illimitée.

Certainement, c'eſt avoir la gloire de reſſembler plus que le commun des hommes, au ſou-

verain Eſtre ; que d'aſpirer ainſi à une ſorte d'infinité. Un ſi noble deſſein eſt le premier fondement de l'héroïſme & de la grandeur ; en le ſuivant ce deſſein, il eſt vrai que l'on ne devient pas inépuiſable en merites, mais on parvient du moins à le paroître: & ce n'eſt point là l'ouvrage d'un génie vulgaire. Quiconque au-reſte entre bien dans cette maxime delicate, il ne ſera point étonné des loüanges données à ce paradoxe apparemment ſi étrange, du ſage de Mitiléne : *La moitié vaut mieux que le tout.* Car, c'eſt-à-dire que la moitié du fonds miſe en reſerve, tandis que l'autre partie eſt miſe en évidence, vaut mieux que le tout de même eſpece prodigué ſans ménagement.

Ce fut en cet art de fournir tousjours à l'attente publique, qu'excella le premier Roi du nouveau monde, le dernier Roi d'Ar-

ragon, & le Monarque le plus accompli de tous ſes prédeceſſeurs, Ferdinand le Catholique. Il occupa ſans ceſſe l'admiration de l'Europe, & il l'occupa bien plus par un prudent emploi de ſes rares qualités, dont les effets glorieux ſe ſuccedoient les uns aux autres; que par tant de lauriers qui ceignoient ſon front. Sa politique ſuperieure à celle des Princes ſes rivaux, le fut encore plus en ce point, qu'il en ſçut dérober les reſſorts aux yeux de tout le monde, aux yeux de ceux qui l'approchoient, qui le touchoient meſme de plus près: la Reine Iſabelle ſon illuſtre compagne, les ignora, quoique paſſionnément aimée de Ferdinand, les Courtiſans de ce Monarque les ignorerent, quoiqne tousjours appliquez à les épier, à les démeſler, à les deviner. Tous les ſoins de ces politiques curieux n'étoient que des

coups en l'air : le Prince ne leur fut jamais connu que par les évenemens ſucceſſifs, dont le nouvel éclat les ſurprenoit de plus en plus.

Jeunes héros, pour qui la gloire a des charmes, vous qui pretendez à la vraie grandeur, efforcez-vous d'acquerir la perfection dont je parle. Que tous vous connoiſſent pour être eſtimez de tous; mais, que perſonne ne vous pénétre : avec cette conduite un fonds médiocre paroiſt grand, & un grand fonds paroiſt comme infini.

REMARQUES
Sur le premier Chapitre.

Se rendre impénétrable sur l'étenduë de sa capacité.

Gracl. Man- GRacien reduit ailleurs ce chapitre en deux courtes maximes, qui r'entrent assez l'une dans l'autre; & que je ne fais qu'extraire ici. » Bien loin qu'un » habile-homme étale lui-même tout ce » qu'il vaut; il a grand soin d'empêcher » que qui que ce soit ne le développe. » Avec la même œconomie que les gens » sages usent de leurs biens, on doit » faire usage de son merite. Le merite » s'use; à moins qu'on ne le ménage, » & que l'on n'en regle, pour ainsi dire, » la dépense sur le fonds. Vous venez » de faire tout l'étalage de votre politi- » que, de votre industrie, de votre doc- » trine: que vous reste-t'il pour soutenir » demain l'estime des hommes? Vous » voilà épuisé.

Je ne sçais, dit la Bruyere, lequel est

le plus à plaindre ; ou de celui qui ne ſait pas ménager ſon bien, ou de celui qui ne ſait pas ménager ſon eſprit & ſon ſçavoir : il y a une profuſion à craindre pour les uns comme pour les autres. * Ce n'eſt pas aſſez d'avoir de grandes qualités ; il en faut avoir l'œconomie.

* *L'Aut. des Reſl. Moral.*

La moitié miſe en reſerve, tandis que l'autre partie eſt miſe en évidence, vaut mieux que le tout de meſme eſpece, prodigué ſans ménagement. Philippe ſecond ne comprenoit pas encore tout le ſens de cet axiome, lorſqu'il alla à la diette d'Ausbourg, dans l'eſperance d'être élû Roi des Romains. Charles-Quint ſon pere avoit pris de ſages meſures pour faire réüſſir ce grand deſſein ; mais le fils, dit un auteur Eſpagnol, déconcerta ces meſures, en affectant trop d'habileté par une vaine indiſcretion de jeuneſſe : & l'affaire manqua. Quoiqu'il en ſoit, Philippe ne retomba pas dans cette intemperance de capacité : il ſe corrigea ſi bien ſur cet article, que toute ſa conduite ne fut plus qu'une ſorte de myſtere, qui inſpiroit je ne ſais quelle admiration reſpectueuſe pour ſa perſonne : il ſe montroit très-rarement à ſon Conſeil, de peur de

paroiſtre inferieur à ſes Miniſtres habiles; bien qu'il fut ſans doute un très grand Prince : & lorſqu'il étoit obligé de parler, il le faiſoit en des termes ſi concis qu'il falloit preſque le deviner.

A ceux qui nous regiſſent & commandent, dit Montagne, qui tiennent le monde en leur main ; ce n'eſt pas aſſez d'avoir entendement commun, & de pouvoir ce que nous pouvons. Ils ſont bien loin au-deſſous de nous, s'ils ne ſont bien loin au-deſſus. Et partant, leur eſt ſilence non-ſeulement contenance de reſpect & de gravité, mais encore de profit & de ménage.

Qu'une haute entrepriſe, &c. en promette encore d'autres, &c. Cette maxime fut obſervée d'une maniere bien noble & bien délicate par l'un des Officiers generaux des Romains. Agricola commandé pour faire la guerre aux Anglois, remporta ſur eux une victoire ſignalée. Il écrivit ſeulement à l'Empereur que ſes armes avoient eu l'avantage ; ſans envelopper ſa lettre de laurier, ſans donner à cette glorieuſe action le nom de victoire, ſans l'appeller même une expedition militaire. Mais, la gloire d'Agricola s'accrut alors d'autant plus, dit Tacite, que

ce Général y paroissoit moins sensible ; & l'on espera tout à l'avenir d'un homme qui sembloit ne compter pour rien, une si grande matiere de triomphe.

Un petit fonds paroist grand, & un grand fonds paroist comme infini. La Cour, dit la Bruyere, n'est jamais dénuée d'un certain nombre de gens, en qui l'usage du monde, la politesse ou la fortune tiennent lieu d'esprit, & suppléent au merite : ils savent entrer & sortir, ils se tirent de la conversarion en ne s'y meslant point, ils plaisent à force de se taire, & se rendent importans par un silence long-tems soutenu, ou tout au plus par quelques monosyllabes : ils payent de mines, d'une inflexion de voix, d'un geste & d'un sourire ; ils n'ont pas, si je l'ose dire, deux pouces de profondeur ; si vous les enfoncez, vous rencontrez le tuff. Mais après tout, ils réüssissent à valoir aux yeux des hommes, le double au-moins de ce qu'ils valent en effet.

A l'égard d'un *grand fonds* que l'industrie peut faire *paroistre comme infini*, Annibal en est un exemple. Ce Général des Cartaginois ne fit rien de trop, en se plaçant après Alexandre & Pyrrus pour la science de la guerre. Quelle étenduë

de lumieres ! Quelle adresse à les employer ! Sçavoir réünir plusieurs nations ensemble, & s'en faire obéïr ; pénétrer le caractere des Généraux qu'on lui met en teste, & varier sa conduite suivant leur génie ; multiplier ses victoires dans un manquement presque continuel d'argent & de vivres ; c'est trouver dans sa bravoure & dans sa dexterité des ressources peu connues aux plus grands héros.

C'est un art insigne de saisir d'abord l'estime des hommes, &c. Marc-Antoine dans sa premiere jeunesse, va servir en Syrie sous le gouverneur de cette province, qui lui donne le commandement de la Cavalerie. Antoine se signale d'abord contre Aristobule, Roi des Juifs, qu'il prend lui-même prisonnier ; après avoir gagné la bataille par sa seule valeur. On entre avec gloire dans le monde, dit l'Abbé de S. Real ; quand on commence ainsi par une victoire, & par la prise d'un Roi. L'honneur acquis est caution de celui qu'on doit acquerir, ajoute l'auteur des Réflexions Morales.

La politique de Ferdinand, superieure à celle des Princes ses rivaux, l'étoit encore plus en ce point, &c. Louis XII. Roi de France, étoit un de ces rivaux,

que Gracien ne nomme pas non plus que les autres. Quant à Louis XII, je conviens qu'il étoit fort inferieur à Ferdinand sur le chapitre de la politique, telle que l'avoit celui-ci. En effet s'étant plaint aux Ambassadeurs du Roi de Castille du peu de sincerité de leur Maistre; le Secretaire Quintana le rapporta à Ferdinand, auquel il ajouta que Louis l'accusoit de l'avoir trompé deux fois. *Deux fois*, reprit Ferdinand, *Par Dieu il a bien menti l'yvrogne; je l'ai trompé plus de dix*. Il est aisé de se rendre impénétrable sur l'étenduë de sa capacité, quand on en a une de cette espece, & que l'on traite avec un Prince qui ne sait point séparer la droiture & la bonne foy de sa politique.

Jeunes Héros qui prétendez à la vraie grandeur, &c. M. de Saint-Evremont employe heureusement tout ce chapitre de Gracien, dans sa réponse au Comte de Saint-Albans, lequel lui demandoit *en peu de mots tout ce qui est necessaire à un jeune homme de grande esperance, pour entrer avec avantage dans le monde, & s'y soutenir avec honneur.*

» Il y a beaucoup d'adresse à se saisir » de l'estime publique, & à faire éclater

» si à propos ses talens, que jamais le
» monde ne s'en rassasie. Le moyen de
» conserver sa réputation, c'est de pro-
» duire toujours des choses de plus en
» plus excellentes, & de fournir une
» nouriture suffisante à l'admiration géné-
» rale. Les grandes actions que nous
» avons faites, en ont promis encore de
» plus grandes; & le bon doit être suivi
» du meilleur. Un grand homme ne doit
» pas laisser sonder le fonds de sa capa-
» cité, s'il veut être tousjours admiré du
» vulgaire. Il faut au contraire qu'il se
» conduise de telle sorte, qu'il ne montre
» jamais tout ce qu'il sait, & que personne
» ne puisse se vanter de pouvoir assigner
» les bornes de sa doctrine. Car quelque
» savant que soit un homme, l'opinion
» qu'on a de son merite, lorsqu'on ne
» le connoît qu'à demi, va toujours plus
» loin que l'idée qu'on s'en forme, quand
» on le connoît tout entier. Qu'on se gar-
» de donc bien de montrer tout d'un coup
» toutes ses forces. Il faut se ménager
» des ressources, & avoir un corps de
» reserve, duquel on puisse tirer des se-
» cours dans le besoin. . . . . Le grand
» art consiste à ne pas étaler tout son
» savoir en une seule fois, mais à le dé-

» velopper, pour ainſi dire, par pieces. . .
» C'eſt préciſément dans ces vûës que
» les grands maiſtres ne découvrent ja-
» mais le fin de leur art dans les leçons
» qu'ils en font à leurs diſciples. Par-là,
» ils demeurent tousjours maîtres, & con-
» ſervent toujours de quoi entretenir leur
» réputation, &c.

Au même endroit on trouve, comme en racourci, toutes les regles, tous les préceptes, toutes les maximes qui ſe voyent dans l'*Homme Univerſel* de notre auteur Eſpagnol. Mais au reſte, je n'accuſe point ici d'ingratitude M. de Saint-Evremont; quoiqu'il n'ait pas cité meſme le nom de ſon Bienfacteur: je ne prétends qu'honorer encore davantage le merite de Gracien, par l'approbation de l'un de nos plus judicieux & de nos plus forts Ecrivains.

CHAPITRE II.

Ne point laisser connoistre ses passions.

L'ART de vous conduire, en telle sorte que, qui que ce soit, ne puisse marquer les bornes de votre capacité, demeurera presque infructueux, si vous n'y joignez l'art de cacher les affections de votre cœur. L'Empereur Tibere, & Louis XI Roi de France, comprirent si bien la verité de cette double maxime, qu'ils y ramenerent toute leur politique. Quoiqu'une passion, pour être secrette, n'en soit pas moins une passion; cependant il est grand, & il importe beaucoup d'en sçavoir faire un mystere. A la verité les mouvemens d'un

cœur

cœur qui commence à s'affoiblir, ſont ſouvent les ſymptomes d'un heroïſme expirant ; mais l'heroïſme aprés tout ne reçoit une atteinte mortelle, que lorſque ces affoibliſſemens ſe declarent.

Il faut donc travailler d'abord à arreſter tout mauvais penchant; & s'étudier enſuite à le diſſimuler pour le moins : le premier demande beaucoup de courage, & le ſecond demande une extréme dexterité : le premier, ſans parler du devoir indiſpenſable de ſe vaincre, ſeroit peut-eſtre plus facile que le ſecond : bien que ce ne ſoit pas tousjours l'opinion du cœur humain, lequel en matiere de mœurs decide aſſez à la place de la raiſon. Quoiqu'il en ſoit ; ceux qui ſe montrent eſclaves d'une paſſion, ſe dégradent & s'aviliſſent dans l'idée des ſages ; & ceux qui ſçavent la couvrir, ſe ſouſtrayent à ce decry,

lequel en peu de temps devient général. Au reste, comme c'est le chef-d'œuvre de la pénétration d'esprit, que de comprendre tout le fonds du cœur d'autruy; c'est aussi le dernier effort de l'empire sur soy de conserver son cœur inconnu aux plus habiles scrutateurs.

Je l'ay desja dit; de profonds politiques prétendent que, découvrir toute la capacité d'un homme, & estre en estat de le gouverner, c'est à peu-prés la mesme chose. Mais, j'estime qu'il est encore plus vray qu'il n'y a point de difference, entre laisser apercevoir sa passion, & préter des armes certaines, pour qu'on se rende maistre de nous. Que de gens interessez à connoistre ce costé foible, seront ravis que vous le leur presentiez vous-mesme! Ils vous attaqueront bien-tost par-là; & comptez qu'ils le feront

avec ſuccès : ils reviendront ſi ſouvent à la charge, ils renouvelleront leurs aſſauts avec un manége meſlé de tant de force & de tant de ſoupleſſe, que vous ſerez enfin ſurpris, vaincu, en proye à leur diſcretion. Les penchans du cœur en ſont comme les chemins ſeurs ; dès qu'on les ſçait, tout eſt frayé, tout eſt ouvert pour en prendre poſſeſſion. Alors, on diſpoſe d'un cœur, ainſi que d'un bien qui n'auroit point de maiſtre, & dont on devient le proprietaire, parce qu'on s'en eſt emparé le premier.

L'antiquité payenne éleva au rang des Dieux, des perſonnages qui n'avoient pas fait la moitié des belles actions d'Alexandre, & elle refuſa l'apotheoſe à ce Heros de la Macedoine : elle n'aſſigna pas la moindre place aux cieux pour celui qui avoit rempli toute la terre de ſes prodigieux

exploits. D'où pouvoit venir dans ces anciens ſages une ſi grande inégalité de conduite ? pourquoy tant de rigueur d'une part ; & de l'autre tant de facilité? C'eſt qu'Alexandre flétrit ſa gloire par l'excès de ſes emportemens : il dementit mille fois le caractere de heros ; parce que mille fois on le vit comme un homme vulgaire, eſclave de ſes paſſions. Et que lui ſervit d'avoir conquis un monde entier ; puiſqu'il perdit l'apanage des grands hommes, lequel eſt de ſçavoir ſe commander.

Au ſurplus, les deux principaux éceüils de l'heroïſme ſont, la colere ſans frein, & la cupidité ſans retenuë : c'eſt-là que la reputation vient communément échoüer. En effet, les hommes extraordinaires ſont rarement moderez dans leurs paſſions, quand ils en ont ; & d'ailleurs,

ils ſont plus ſuſceptibles que les autres, de celles dont je parle : elles entrent en quelque ſorte dans la complexion des heros, & encore plus des heros gueriers. Il eſt bien à craindre que l'ardeur de leur courage ne ſe change quelquefois en un feu de colere, & que leur amour extréme pour la gloire ne ſe porte avec la meſme vivacité à quelque objet indigne d'eux. Ainſi, il n'eſt point de violence que l'on ne doive ſe faire pour domter ces deux paſſions, ou pour en ſauver les dehors, ſi elles ne ſont pas encore tout-à-fait ſoumiſes. Une ſaillie échappée en certains momens, peut mettre de niveau le heros avec l'homme du commun; elle peut mettre le dernier au deſſus de l'autre. Ce ſeul trait eſt plus que ſuffiſant aux gens éclairez qui vous environnent, pour tourner dé-

ſormais à leur avantage un foible dont ils ſçavent ſi bien les ſuites. Dans les palais des Grands, combien de courtiſans oiſifs & vitieux ! combien d'ambitieux ſans merite cherchent les penchants du Prince ; afin de les ſervir, & de s'avancer eux-meſmes aux dépens de la vertu ! Que le Souverain doit être circonſpect! qu'il doit être ſur ſes gardes pour tromper l'oiſiveté dangereuſe des premiers, & la vigilance intereſſée des ſeconds.

Perſonne peut-eſtre ne fut plus habile à ſe diſſimuler de la maniere dont je l'entens, qu'Iſabelle de Caſtille, cette Amazone Catholique ; cette femme forte qui ne permit pas à ſon ſiecle d'envier la gloire des Zenobies, des Tomiris, des Semiramis, des Penteſilées. Iſabelle égale, ſi elle n'étoit pas ſuperieure à ces Heroïnes, ſçut s'interdire tout

ce qui pouvoit devenir le plus leger indice de foiblesse en elle. Voicy jusqu'où sa delicatesse alloit sur cet article. Comme il n'est pas tousjours libre de ne se point plaindre dans les vives douleurs de l'enfantement, elle vouloit alors être seule; afin que qui que ce soit ne fut temoin du moindre signe de sensibilité, qui lui eust échappé malgré elle. Une Princesse qui s'observoit de la sorte, quel pouvoir n'avoit-elle pas sur elle dans le reste de sa conduite, pour ne montrer jamais aucune foiblesse?

Je finis ce chapître par une pensée du Cardinal Madrucio. Nous pouvons tous faillir, disoit-il; mais, je ne donne pas absolument le nom de foû à l'homme auquel il arrive de tomber dans une faute: j'appelle un foû, celuy qui ayant fait une folie, n'a pas l'esprit & le soin de

l'étouffer ſur le champ. Cette adreſſe de diſtraire promtement l'attention d'autruy, & d'oſter le loiſir de réfléchir ſur une faute, n'eſt point d'un genie mediocre. Neanmoins, il faut avoüer qu'on ne ſçauroit gueres donner ainſi le change que pour des fautes legeres; à l'égard des grandes, on n'en ſupprime pas la connoiſſance; on ne fait que la ſuſpendre pour un tems. A quelque prix donc que ce ſoit, il faut ſe ſoumettre les affections de ſon cœur; ſi l'on veut qu'il n'en paroiſſe rien au dehors, & ſi l'on prétend à l'heroïſme. Quelques-uns ſont nez vertueux, il eſt vray; mais, les ſoins, les réfléxions, les efforts peuvent rendre aux autres ce que le nature leur a refuſé.

REMARQUES

Sur le Chapitre ſecond.

Ne point laiſſer connoiſtre ſes paſſions.

QVoiqu'une paſſion, pour eſtre ſecrette, n'en ſoit pas moins une paſſion, &c. Il importe beaucoup d'en ſçavoir faire un myſtere. Je ne ſçais comment, dit Montagne, on requiert plus des Grands, de cacher & couvrir leur faute ; car, ce qui eſt à nous indiſcretion, à eux le peuple juge que ce ſoit desdain des Loix. Et ſouvent, à cette cauſe, la montre & publication de leur vice bleſſe plus qu'en autres le vice même. Ils ſont contrerollez juſqu'à leurs contenances & penſées, tout le peuple eſtimant avoir droit & intereſt d'en juger. Outre ce, les taches s'aggrandiſſent ſelon l'eminence, & clairté du lieu où elles ſont aſſiſes ; & une verrüe au front paroiſt plus que ne fait ailleurs une balafre.

» Nous gagnerions plus, dit l'auteur » des Réflex. Mor. de nous laisser voir » tels que nous sommes, que d'essayer » de paroistre ce que nous ne sommes » pas. Cecy est trop général pour estre vray. Car on perd beaucoup à se laisser voir vitieux tel que l'on est, & l'on peut gagner beaucoup en essayant de ne le paroistre pas. Cette conduite est enfin, & une autorité de moins pour le vice, & une faute de moins pour le vitieux.

* M. de S. Evr. *Il faut travailler d'abord à arrester tout mauvais penchant, &c.* * Dans le monde, le moindre faux pas est remarqué. Quand ce malheur arrive, on ne s'en releve pas comme on veut. Les chutes sont comme les blessures qu'il est difficile de guerir, sans qu'il en reste tousjours des marques.

Il n'y a point de difference entre laisser apercevoir sa passion, & prêter des armes certaines contre soi. Prendre le foible de chacun, dit ailleurs Gracien, c'est l'art de maistriser les cœurs: mais, il y a plus de dexterité que d'effort à saisir l'endroit, par où s'en mettre en possession. Il n'est personne qui n'ait une passion dominante; & cette passion est differente, selon la differen-

Orad. Man.

ce des gouſts. Tous les hommes ſont idolaſtres ; les uns le ſont de la gloire, les autres de l'intereſt. L'habileté eſt de connoiſtre l'idole, le penchant, l'attrait de chacun : cette connoiſſance eſt comme la clef du cœur, où l'on veut s'introduire : après cela, l'on y entre aiſément, & l'on s'en rend le maiſtre abſolu, &c.

Il n'eſt point de violence que l'on ne doive ſe faire pour domter . . . la colere, &c. ou pour en ſauver les dehors. Montagne penſe autrement que Gracien ſur cet article ; & le feu du Gaſcon ne s'accommode pas du ſage phlegme de l'Eſpagnol. * On incorpore la colere en la cachant, comme Diogene dit à Demoſthenes, lequel de peur d'eſtre aperçu en une taverne, ſe reculoit au dedans : tant plus tu recules en arriere, tant plus tu y entres. Je conſeille qu'on donne pluſtoſt une buffe à la joüe de ſon valet, un peu hors de ſaiſon, que de gehenner ſa fantaiſie, pour repreſenter ſage contenance : & aimerois mieux produire mes paſſions, que de les couver à mes dépens : elles s'alanguiſſent en s'évantant & s'exprimant : il vaut mieux que leur pointe agiſſe au dehors, que

* *Eſſais de Mont.*

de la plier contre nous. Et ce conseil, Montagne le donne aussi à des gens d'éminente qualité, sur lesquels chacun a les yeux . . . . Il ne voudroit mettre la sagesse à si haut prix. Cependant, ce mesme auteur dit, quelques lignes avant cecy, que Rabirius condamné par César, gagna sa cause au tribunal du peuple, où il avoit appellé; parce que César marqua de l'emportement & de l'animosité contre Rabirius. Peut-estre que Montagne travaillant sur cette matiere, fut interrompu par quelque domestique, dont l'imprudence lui remua la bile, & brouilla ses idées.

Quoiqu'il en soit, la pensée de Gracien est tousjours très-vraye; sçavoir, que l'un des principaux éceüils de l'heroïsme & de la grandeur, est la colere sans frein. Le nombre des exemples qui confirment le sentiment de nostre auteur, égale celui des heros & des grands hommes sujets au vice qu'il condamne: on n'en sçauroit citer un seul parmi deux dont le caractere violent n'ait tousjours flétri la gloire, & n'ait souvent causé la perte mesme. Dans quel décry, & dans quels malheurs, une colere effrenée ne jette-t'elle point le

fameux Duc de Bourgogne ? Maiſtriſé par cette paſſion, il devient la terreur de ſes confidens meſmes ; qui n'oſent plus lui rien repreſenter ſur ſes propres intereſts ? Un ſage avis qu'on lui donne dans un conſeil de guerre, ne lui plaiſt pas ? il y repond par un ſoufflet. Auſſi, perit-il bientoſt ſans honneur, abandonné de ſes Officiers qui craignent d'eſtre tous les jours expoſez à de pareils traitemens. Les emportemens d'Alexandre ne l'auroient-ils point fait abandonner auſſi des ſiens dans les Indes ; ſi ceux-cy euſſent pû eſperer de regagner leur patrie ?

Il eſt bien à craindre que leur amour extréme pour la gloire ne ſe porte avec la meſme vivacité à quelque objet indigne d'eux, &c. C'eſt le ſecond éceüil, où la reputation des heros vient communément échoüer : la paſſion d'Antoine pour Cleopatre en eſt un témoignage des plus éclatans. Antoine, le plus grand homme du monde après Céſar, dans le temps que Rome compte ſes heros par ſes citoyens, va faire comme ſes premieres armes en Orient, où il attaque d'abord un Roy d'Egypte, le taille en piece, le fait luy-meſme pri-

ſonnier ; & de-là, il vole au ſecours d'un autre Roy, monte le premier ſur la bréche, prend la ville d'aſſaut, & rend à Ptolomée ſa couronne. Antoine dans les plaines de Pharſale partage avec Céſar, dont il commande l'aiſle gauche, la victoire qui decide de l'empire de l'Univers. A la journée inſigne de Philippes, il s'acquiert le nom de Capitaine invincible ; il défait entierement l'aiſle de Caſſius qu'il a en teſte, il traite de meſme celle de Brutus, ſous qui Auguſte plioit, & triomphe ſeul des deux plus grands hommes. D'ailleurs, Antoine eſt né avec les plus heureuſes inclinations : il eſt liberal, genereux, ami fidele, bienfaiſant. En un mot, pour eſtre un jour le plus digne ſucceſſeur de Céſar, il ne lui manque rien ; s'il ſçait ſe deffendre des charmes de l'artificieuſe Cleopatre. Mais, c'eſt icy que le heros, que le grand homme diſparoiſt. Sa foibleſſe pour cette Reine luy fait commettre mille injuſtices, mille vexations, mille profuſions extravagantes, mille fautes indignes & irréparables. Il donne au fils qu'il a eu d'elle, le Royaume d'Artabaſe, dont il s'eſt emparé par ſurpriſe ; il lui fait preſent à

elle-mesme, de la Phenicie, de la basse Syrie, de l'Isle de Cypre, d'une grande partie de la Cilicie, de l'Arabie heureuse, des plus riches Provinces de l'Orient : il éleve aux premiers emplois des esclaves, & des affranchis de Cleopatre ; tandis que la noblesse languit dans la misere & dans l'obscurité. Son yvresse croist chaque jour, & ne lui permet plus de voir le ridicule mesme de sa conduite. Il donne une ville considerable ; & à qui ? à son cuisinier, lequel a réüssi dans un magnifique festin, dont Cleopatre paroist contente. Enfin, Rome est avertie de tous ces desordres : Auguste passe en Orient avec une flote bien munie, qu'une autre armée de terre accompagne. Antoine paroist de son costé avec ses deux armées, dont la Navale est encore fortifiée de soixante vaisseaux que Cleopatre presente, a fournis. Mais, cette Reyne prend tout-à-coup la fuite sur ses vaisseaux, & trahit celuy à qui elle doit tant de grandeur & tant de richesses : Antoine, plus aveugle que jamais, suit Cleopatre ; & sur un faux bruit de sa mort, il s'enfonce l'épée dans le sein, & expire quelque temps après, avec les sentimens de la

passion qui le dégrade de l'heroïsme.

A quelque prix donc que ce soit, il faut se soumettre les affections de son cœur, si l'on prétend à l'heroïsme, &c.

La Bruyere. Il coûte moins à certains hommes de s'enrichir de mille vertus, que de se corriger d'un seul vice : ils sont même si malheureux, que ce vice est souvent celuy qui convient le moins à leur état : il affoiblit l'éclat de leurs grandes qualitez, empéche qu'ils ne soient des hommes parfaits, & que leur reputation ne soit entiere : on ne leur demande point qu'ils soient plus éclairez, plus habiles, &c : on veut seulement qu'un amour illegitime ne les corrompe pas.

Quelques-uns sont nez vertueux, il est vray ; mais les soins, les réfléxions, les efforts, &c. L'estude de la vertu

Evre. n'est pas un estat sans peine. On y souffre une contestation éternelle de l'inclination & du devoir. Tantost, on reçoit ce qui choque, tantost on s'oppose à ce qui plaist ; sentant presque toûjours de la gesne, à faire ce que l'on fait, & à s'abstenir de ce qu'on ne fait pas. Mais, l'estat de la sagesse, laquelle n'est autre chose que la vertu enfin acquise par nostre travail, est

un

un eſtat doux & tranquille. Cette ſageſſe regne en paix ſur nos mouvemens, & n'a qu'à bien gouverner des ſujets, qu'une vertu commencée avoit à combattre avec effort.

CHAPITRE III.

Quel doit eſtre le caractere de l'eſprit dans un Heros.

IL faut de grandes parties pour compoſer un grand tout: & il faut de grandes qualitez pour faire un Heros. Une intelligence étendue & brillante ſemble devoir occuper le premier rang entre ces qualitez. Tel eſt le ſentiment de ceux qui paſſent pour avoir plus creuſé dans la nature de l'heroïſme. Et de même qu'il n'eſt point ſelon eux de grand homme qui n'ait cette intelligen-

ce ; ils ne la reconnoiſſent auſſi dans qui que ce ſoit, qu'ils ne le qualifient un grand homme. De tous les eſtres qui frappent nos ſens en ce monde viſible, ajoutent-ils, le plus parfait eſt l'homme ; & dans luy, ce qu'il y a de plus relevé, c'eſt une intelligence vaſte & lumineuſe : principe de ſes operations les mieux conduites & les plus ſurprenantes. Mais, de cette intelligence, de cette perfection comme fondamentale, naiſſent deux qualitez ; ainſi que deux branches qui ſortent de la meſme tige. Un jugement ſolide & ſeur, & un eſprit tout de feu, ſont ces qualitez ; leſquelles attirent le nom de prodige à l'homme en qui elles ſe réüniſſent.

La philoſophie ancienne prodiguoit des éloges à d'autres facultez de l'ame, qu'elle multiplioit, ſuivant ſa maniere de con-

cevoir les choſes. La politique oſe prendre icy la liberté de transferer ces éloges, & au jugement & à l'eſprit : elle conſidere le premier comme le tribunal de la prudence, où tout s'examine & ſe regle ; & le ſecond, elle le regarde comme la ſphére de ce feu ſubtil & vif qui ſaiſit auſſi-toſt la choſe examinée & reglée : elle juge que le concert, que l'accord de ces deux attributs eſt eſſentiel aux heros aux grands hommes ; pour leur fournir en toute rencontre des reſſources également certaines & promtes D'ailleurs, à quoi bon préter à l'ame tant de formes & tant de notions differentes ? Cette multiplication d'idées ne produit que de l'obſcurité, & ne ſert qu'à faire perdre de veüe l'objet principal.

Quoiqu'il en ſoit ; je ſoutiens premierement que le caractere

de l'esprit propre d'un heros, c'est d'estre vif & tout de feu: & je n'en connois pas un seul du premier ordre, à qui ce caractere ait manqué. Les paroles pleines de feu étoient, pour le dire ainsi, dans Alexandre les étincelles qui précédoient les entreprises rapides de ce foudre de guerre. César, son successeur dans la carriere des conquestes, comprenoit viste & agissoit avec célérité. Leur maniere de penser & de s'exprimer, également vive, representoit leur maniere d'entreprendre & de vaincre, également promte. Et qu'est-ce donc que cette perfection? qu'est-ce que ce beau feu de l'esprit? Il n'est peut-estre pas moins difficile de definir, qu'il est rare de posseder un don de cette nature. S'il n'est pas un rayon pur de la divinité, il en est du moins l'imitation, la ressemblance, le symbole.

Cependant, je ne borne pasle nom ni le caractere de heros aux ſeuls guerriers, aux ſeuls conquerans, meſme de la premiere claſſe : j'attribue auſſi l'heroïſme à tous les perſonnages illuſtres dans un haut genre ; à tous les grands hommes, ſoit pour le cabinet & pour les affaires, ſoit pour les Lettres humaines, ſoit pour l'érudition ſacrée ; & je demande en ceux-cy les meſmes qualitez de l'eſprit que dans les premiers. Tel fut, par exemple, pour le ſacré, le grand Auguſtin ; en qui le brillant regne de concert avec le ſolide. Tel fut pour le profane, ce rare genie dont l'Eſpagne illuſtra Rome, & dont la vivacité ſuit tousjours pour guide le jugement.

A parler en général ; certains traits d'un eſprit vif, ne ſont pas moins heureux dans pluſieurs occurrences, que certains faits ha-

zardez par le meſme principe. Les uns & les autres ont ſouvent été comme les aiſles pour arriver tout-à-coup au ſommet de la grandeur ; pour élever du ſein meſme de la pouſſiere aux poſtes les plus éclatans. Un Empereur des Turcs ſe donnoit quelqu.fois le plaiſir, & à toute ſa cour de ſe montrer ſur un balcon. Il s'y promenoit un jour, avec une eſpece de billet à la main qu'il liſoit, ou qu'il faiſoit ſemblant de lire : le vent emporta le billet qu'il tenoit nonchalemment, & qu'il laiſſa peut-eſtre tomber exprès, pour ſe divertir de ce qui en arriveroit. Auſſi-toſt ſes Pages attentifs à conſiderer leur maiſtre, ayant vû le billet qui voltigeoit au gré du vent, firent à l'envi mille efforts pour l'attraper, & pour plaire à ſa Hauteſſe. L'un d'eux plus ſpirituel & plus agile, ſaiſit en

l'air le papier ; & à l'ayde de quelques branches d'arbre aſſez foibles qu'il entrelaſſa dans un inſtant, il ſçut s'élancer ſur le balcon, preſenta le billet : & dit : Seigneur, un vil inſecte a des aiſles, & ſçait voler pour le ſervice de ſa Hauteſſe. L'Empereur charmé de cette action vive & de ce diſcours *impromtu* tout enſemble, donna ſur le champ au Page, l'un des plus honorables emplois dans ſes armées. Ce Prince voulut apparemment faire voir par-là, que ſi la vivacité d'eſprit toute ſeule ne doit pas commander en chef, elle peut au moins commander en ſecond.

L'eſprit vif eſt encore comme le ſel & l'agrément de toutes les belles qualitez : & à l'égard des grandes perfections, il en eſt comme l'éclat, comme le luſtre qui les fait briller ; à meſure que

le fonds en eſt riche. Ainſi, les paroles d'un Roy, toutes les fois que c'eſt le Roy qui parle en luy, doivent eſtre autant de traits lumineux, dont on ſoit frappé. Les treſors immenſes des plus puiſſans Monarques ſe ſont diſſipez & évanoüis : mais, la renommée a receüilli & conſervé les mots ſpirituels qu'ils ont dits. A combien de grands Capitaines le fer & le feu ont-ils quelquefois moins réüſſi, qu'une vivacité ingenieuſe placée à propos? La victoire fut alors le fruit de leur eſprit.

L'épreuve du merite dans le plus parfait des Roys, & la ſource de ſa haute reputation; ce fut la ſentence qu'il prononça ſur le champ à l'occaſion de deux femmes qui ſe diſputoient le droit de mere du meſme enfant. Car, le caractere d'eſprit qui ſignala Salomon, depuis cette déciſion

aussi promte que judicieuse, est absolument necessaire en mille circonstances delicates, où le loisir d'une longue déliberation n'est point permis : il est alors comme le flambeau qui éclaire dans les doutes, comme le sphinx qui devoile les énigmes : comme le fil d'Ariane, avec lequel on peut sortir d'un labyrinte d'affaires les plus embarassées.

Soliman, Empereur des Turcs, fit un usage sensé de son esprit vif, dans une conjoncture singuliere, & qui a du rapport avec celle de Salomon, que je viens de citer. Un Juif prétendoit couper une once de chair à un Chrétien, par un contract usuraire qu'il l'avoit forcé de passer, en lui prestant une somme d'argent dont l'autre avoit un besoin extréme. La cause fut portée au tribunal de l'Empereur, devant qui le Juif l'exposa, &

la deffendit avec insolence. Soliman, après avoir tranquillement écouté le Juif, ordonna d'une contenance grave, que l'on apportast des balances, un poids d'une once, & un coutelas des mieux affilez. A cet appareil, l'usurier content s'applaudissoit en secret, & son débiteur pâle trembloit de tout son corps; lorsque l'Empereur adressant la parole au Juif: je te fais trancher la tête, dit-il, si tu coupes ou un peu plus, ou un peu moins de chair qu'il n'est stipulé dans ton contract. Cet arrest imprévû fit bientost désister le Juif de ses poursuites; & acquit beaucoup de gloire à Soliman dans tout l'Empire, où le bruit s'en répandit.

Au reste, on doit mesnager le vif & le brillant de l'esprit, pour des sujets qui le meritent; ainsi que le Lion reserve ses efforts pour des dangers dignes

de luy. Car ſans parler de ceux qui le prodiguent, comme quelques-uns prodiguent leurs biens en pure perte; on en voit une infinité d autres, qui l'employent à des uſages odieux. Je déſigne ici ces ſatyriques Momus, ces Timons cauſtiques, dont un coup de langue eſt quelquefois comme un coup de poignard dans le ſein. Mais l'indigne abus qu'ils font d'une faculté ſi eſtimable, lorſqu'on la tourne du bon coſté, ne demeure point impuni: comme ils n'épargnent perſonne, auſſi perſonne ne les épargne; & fuſſent-ils au faiſte de l'élevation, le dernier des hommes ſe croira en droit de donner ſur eux, de leur oſter meſme les belles qualitez que d'ailleurs ils pourroient avoir.

Mais, bien que l'heureuſe vivacité d'eſprit ſoit un don de la nature; l'art peut pourtant l'ay-

der & la perfectionner ; ſoit par les traits vifs des autres dont on profite ; ſoit par des réfléxions ſur les circonſtances, où l'on placeroit les ſiens propres. Dans un bon fonds, les diſcours & les faits qui y ont du rapport, ſont des ſemences capables de nourrir & d'enrichir de plus en plus ce meſme fonds. Je me ſuis étendu ſur cette qualité d'un heros, d'un grand homme ; parce que l'on n'eſtoit peut-eſtre pas aſſez perſuadé qu'elle luy fût eſſentielle. Pour ce qui eſt de l'autre perfection, qui ſuit auſſi d'une intelligence telle que je l'ai definie, & qui eſt un jugement ſolide & ſeûr ; je n'en détailleray pas la neceſſité abſolue ; la choſe parle d'elle-meſme.

REMARQUES

Sur le Chapitre troisiéme.

Quel doit estre le caractere de l'esprit dans un Heros.

U*Ne intelligence étendue & brillante, vaste & lumineuse, doit occuper le premier rang entre ces qualitez, &c.* L'auteur des entretiens d'Ariste & d'Eugene, dit du vray bel esprit, à peu-près ce que Gracien dit du caractere d'esprit propre d'un heros. * C'est se méprendre que de confondre le bel esprit avec une vivacité qui n'a rien de solide. Le jugement est comme le fonds de la beauté de l'esprit; ou plustost le bel esprit est de la nature de ces pierres précieuses, qui n'ont pas moins de solidité que d'éclat. Il a du solide & du brillant dans un mesme degré: c'est à le bien definir, le bon sens qui brille. Car, il y a une espece de bon sens sombre & morne: au lieu que

* Le P. Bouhours.

le bon ſens, dont je parle, eſt vif, plein de feu; comme celuy qui paroiſt dans les Eſſais de Montagne, & dans le Teſtament de la Hoguette : il vient d'une intelligence droite & lumineuſe... Ce juſte temperament de la vivacité & du bon ſens, fait que l'eſprit eſt ſubtil, qu'il conçoit promptement tout, & qu'il juge ſainement de tout, &c.

Montagne. *On n'eſt point un grand homme, un heros ſans cette intelligence, &c.* Pourquoi eſtimant un homme, l'eſtimez-vous tout enveloppé & empacqueté? Il faut le juger par luy-meſme, non par ſes atours. Et comme dit plaiſamment un ancien : ſçavés-vous pourquoy vous l'eſtimez grand? vous y comptez la hauteur de ſes patins : la baze n'eſt pas de la ſtatue. Meſurez-le ſans ſes échaces. Qu'il mette à part ſes richeſſes & honneurs.. Quelle ame a-t'il, Eſt-elle capable & heureuſement pourveüe de toutes ſes pieces? Eſt-elle riche du ſien, & non de l'autruy? La fortune n'y a-t'elle que voir? Un tel homme eſt cinq cens braſſes au deſſus des Royaumes & des Duchez. Il eſt luy-meſme à ſoy ſon Empire & ſa Duché. Nous louons un cheval de ce qu'il eſt vigoureux & adroit,

& non de ſon harnois : un levrier de ſa viteſſe, non de ſon colier : un oiſeau de ſon aiſle, non de ſes longes & ſonnettes. Pourquoy de meſme n'eſtimons-nous un homme par ce qui eſt ſien? Il a un grand train, un beau palais ; tant de credit, tant de rente : tout cela eſt, non en luy, mais autour de luy.

Monſieur le Prince retiré à Chantilly, paroiſt un auſſi grand homme, qu'environné de tout l'éclat des plus fameux Conquerans, dont il égale les hauts faits. Aprés tout, dit le P. Rapin, * quoiqu'un ſejour ſi agreable ſerve d'aſile à toutes les Graces, & ſurtout à ces Graces ſçavantes qu'on appelle les Muſes, qui ne ſont preſque plus connuës parmi les Grands ; que ce reduit ſoit devenu le rendez-vous de l'eſprit & de la raiſon, où rien ne regne tant que la politeſſe, & tout ce qu'il y a de plus exquis & de plus delicat dans les ſciences : il faut convenir que les charmes de la maiſon n'ont rien de comparable aux charmes de la perſonne de celuy qui en fait les honneurs. Que de pénétration, que de diſcernement, que de raiſon, que d'eſprit, que de lumiere, que d'intelligence, que d'élevation, que d'éclairs

* *Tr. du Grand & du Subl. dans les differentes conditions de la vie.*

ne fait-il pas paroiſtre dès qu'il ouvre la bouche pour parler ! Car on ne peut l'écouter ſans reſſentir toute l'impreſſion qu'eſt capable de faire la force d'un ſi admirable genie : & l'on eſt à la ſource de toutes ces merveilles & de toutes ces beautés, dès qu'on a le bonheur de l'approcher. En quoy, bien qu'il paroiſſe aux autres ſi admirable dans la gloire de ſa vie guerriere, j'avoue pour moy, qu'il me le paroiſt encore plus dans la gloire de ſa vie paiſible & retirée, &c.

Un jugement ſolide & ſeur, & un eſprit tout de feu naiſſent de cette intelligence, ainſi que deux branches qui ſortent de la même tige. On s'eſt trompé, c'eſt l'auteur des Réfléx. Mor. qui parle, on s'eſt trompé ; quand on a cru que l'eſprit & le jugement eſtoient deux choſes differentes : le jugement n'eſt que la grandeur de la lumiere de l'eſprit ; cette lumiere pénétre le fonds des choſes, elle y remarque tout ce qu'il faut remarquer, & aperçoit celles qui ſemblent imperceptibles. Ainſi, il faut demeurer d'accord que c'eſt l'étendue de la lumiere de l'eſprit qui produit tous les effets qu'on attribue au jugement.

On

On reproche à Gracien d'être quelquefois si obscur, qu'il faut le deviner. Je souscris en partie à ce reproche. Mais, conçoit-on que *le jugement n'est que la grandeur de la lumiere de l'esprit? Que cette lumiere apperçoit les choses qui semblent imperceptibles, &c.* Pour moy, je ne comprens pas cela; je ne puis mesme le deviner: & je crois que ceux qui l'entendent, entendent les choses incomprehensibles. Il est certain que le jugement & l'esprit ont toujours été, & sont encore aujourd'hui deux choses differentes. On voit tous les jours des gens qui ont infiniment d'esprit, & qui manquent de jugement. Les esprits de feu, dit M. de Saint Evremont, ont pour l'ordinaire beaucoup d'imagination, & peu de jugement.

Qu'est-ce que ce beau feu de l'esprit? Qu'est-ce que cette solidité de jugement? Dans l'entretien du P. Bouhours sur le bel esprit, Eugéne fait la même question: & voici ce que lui répond Ariste. Ces qualitez de l'esprit viennent d'un temperament heureux, & d'une certaine disposition des organes: ce sont des effets d'une tête bien faite & bien proportionnée; d'un cerveau bien temperé, & rem-

pli d'une ſubſtance delicate ; d'une bile ardente & lumineuſe fixée par la mélancolie, & adoucie par le ſang. La bile donne le brillant & la pénétration ; la mélancolie donne le bon ſens & la ſolidité ; le ſang donne de l'agrément & de la delicateſſe, &c. Eugéne avoüe qu'il y a de l'eſprit à ce que lui dit Ariſte : mais il conclut que le meilleur parti eſt de n'en point prendre, en des choſes où l'on ne peut connoître la verité ; & que les plus raiſonnables ſont peut-être ceux qui raiſonnent le moins ſur ces ſortes de matieres. Le ſentiment de cet ingenieux Ecrivain revient à celui de Gracien. Mais l'auteur des Reſl. Moral. decide la choſe ſans façon. La force & la foibleſſe de l'eſprit ſont mal nommées, dit-il : elles ne ſont en effet que la bonne ou la mauvaiſe diſpoſition des organes du corps.

Je ne borne pas le nom ni le caractere de heros aux ſeuls guerriers, aux ſeuls conquerans, &c. Alexandre ne ſe bornoit pas non plus à être heros dans la guerre ; il aſpiroit à l'être dans les ſciences : la lettre de reproche qu'il écrivit à Ariſtole ſon Precepteur, en eſt une bonne preuve. * La voicy cette lettre. Vous ne deviez point donner au public tant

* *Le Chev. de M. dans ſes converſations.*

d'excellentes choſes que je tiens de vous : & qu'auray-je à l'avenir par deſſus les autres, s'ils ſçavent ce que vous m'avez appris ? Vous n'avez pas ſongé que j'aimerois mieux être au deſſus des hommes du côté de l'intelligence & de l'eſprit, qu'en tout ce qui regarde la puiſſance & la grandeur.

Alexandre écrivit cette eſpece de lettre chagrine, au milieu de ſa gloire, & au fort de ſon ambition : ſur quoy le Maréchal de C. l'un des Interlocuteurs dans ces *Converſations*, s'écrie : Quel homme! il vouloit être grand, il vouloit être le premier par tout ; & qui pourroit penſer après cela, que ce fut la fortune ſeule qui le rendit ſi puiſſant, & que le merite n'y ait pas eu la meilleure part ?

M. de S. Evr. flatte moins que le Maréchal, la memoire du heros Macedonien. L'inſtitution d'Alexandre, dit-il, eût quelque choſe de trop vaſte. On lui fit tout connoître dans la nature, excepté lui ſeulement. Son ambition enſuite alla auſſi loin que ſa connoiſſance ; & après avoir voulu tout ſçavoir, il voulut tout conquerir. Mais, il y eut peu de regle dans ſes conquêtes, & beaucoup de deſordres dans ſa vie, pour n'avoir

pas appris ce qu'il devoit au public, aux particuliers & à lui-même. Ces deux portraits ſont un peu differens, quoiqu'ils ſoient de deux Peintres habiles ; mais, en les mettant chacun dans leur jour, on y trouvera de la reſſemblance avec la perſonne qu'ils repreſentent.

Certains traits d'un eſprit vif ne ſont pas moins heureux en pluſieurs occurrences, que certains faits hazardez par le même principe. Ce fut par un de ces traits que Scipion ſe tira d'un fort mauvais pas. Un Tribun du Peuple haranguoit violemment contre ce liberateur de la patrie, & le chargeoit de crimes ſuppoſez, ſuivant la coutume ordinaire de ces Magiſtrats. Scipion, ſans paroître faire la moindre attention aux invectives du Tribun, adreſſe la parole au peuple, & dit d'un ton aſſuré : Romains, à pareil jour que celui-ci, je triomphai pour jamais de Cartage ; uniſſons nous tous pour en aller renouveller aux Dieux Immortels nos actions de graces. A ces mots, tout le peuple & le Tribun lui-même, ſe rendirent au Temple, Scipion marchant à leur tête.

Je me rappelle ici que c'eſt à ce même Scipion qu'Annibal dit un mot bien

remarquable. Scipion, après la défaite du Général des Cartaginois, lui demandoit un jour par maniere de converſation, quels étoient ſelon lui les Grands-hommes? Alexandre eſt le premier, répondit Annibal, Pyrrus le ſecond, & moi le troiſiéme. Et ſi vous m'aviez vaincu, reprit Scipion, en quel rang vous placeriez-vous? Je me mettrois le premier, repartit Annibal.

C'eſt-là ſans doute employer la vivacité d'eſprit pour des ſujets qui le meritent; ainſi que le veut notre auteur. C'eſt encore par-là que ſe confirme ce qu'il a dit auparavant; ſçavoir que les treſors immenſes des plus puiſſans Monarques ſe ſont diſſipez & évanouis, mais que la renommée a receuilli & conſervé les heureux traits de leur eſprit vif & ſubtil.

Montagne eſt plein de ces exemples de vivacitez d'eſprit placées à propos. En voici deux entre mille. Les Ambaſſadeurs de Samos étoient venus à Cleomenes Roi de Sparte, preparez d'une belle & longue oraiſon pour l'émouvoir à la guerre contre le Tyran Polycrates: après qu'il les eut bien laiſſé dire, il leur répondit: Quant à votre commen-

cement & exorde, il ne m'en ſouvient plus, ni par conſequent du milieu; & quant à votre concluſion, il ne m'en chaut; je n'en veux rien faire. Voila une reponſe belle, ce me ſemble, & des harangueurs bien camus. Et quoy cet autre? Les Atheniens étoient à choiſir de deux architectes, à conduire une grande fabrique: le premier plus afeté ſe preſenta avec un beau diſcours prémédité ſur le ſujet de cette entrepriſe, & tiroit le jugement du peuple à ſa faveur; mais l'autre en trois mots: Seigneurs Atheniens, ce que cetuy a dit, je le feray. De ma part, je tiens donc & Socrates ordonne que qui a dans l'eſprit une vive imagination & claire, il la produira ſoit en Bergamaſque, ſoit par mines, s'il eſt muet.

Pour changer de ſtyle, je joins à ces deux exemples celui que rapporte Amelot. Charles-Quint s'étant arrêté dix jours à Vailladolid pour recevoir les derniers adieux de cette Ville, un bouffon, nommé Pedro de San-Erbas, lui vint faire auſſi les ſiens. Cet homme voyant que l'Empereur le ſaluoit, lui dit: Sire, vous êtes bien bon de vous découvrir pour moi! Eſt-ce pour dire que vous n'êtes

plus Empereur ? Non, Pedre, repondit Charles-Quint, c'eſt que je n'ai plus rien à te donner que cette marque de courtoiſie.

CHAPITRE IV.

Quel doit eſtre le caractere du cœur dans un heros.

LA ſubtilité du raiſonnement eſt pour les Philoſophes, la beauté du diſcours pour les Orateurs, la force du corps pour les Athletes ; & le cœur grand eſt pour les Roys. C'eſt la penſée de Platon dans ſon livre des Divinitez. Qu'importe qu'on ait un eſprit ſuperieur, ſi le cœur n'y répond pas ? L'eſprit penſe & arrange à peu de frais, ce qui coûte infiniment au cœur à mettre en œuvre. Souvent les plus ſages

conſeils ſur une glorieuſe entrepriſe, ne paſſent point le cabinet, & y avortent, manque de courage lorſqu'il s'agit de l'execution. Les grands effets ſont produits par une cauſe qui leur ſoit proportionnée: & les actions extraordinaires ne ſçauroient partir, que d'un cœur qui le ſoit auſſi. Lorſqu'un cœur de heros forme des deſſeins, ce ſont des deſſeins heroïques: ſa hauteur eſt la meſure de ſes efforts; & le prodige eſt celle de ſes ſuccés.

Alexandre avoit le cœur grand, il l'avoit immenſe; puiſqu'il ſe trouvoit à l'étroit dans un monde entier, & qu'il en demandoit pluſieurs autres. Céſar éprouvoit à peu-près les meſmes ſentimens; & ne vouloit point de milieu entre *Tout ou Rien*. Les cœurs heroïques ſont comme des eſtomacs forts, larges, capables de digerer tout. La nourriture qui raſſa-

ſieroit un nain, & qui l'incommoderoit meſme, ne feroit qu'ouvrir l'appetit à un géant. C'eſt-à-dire, qu'un cœur grand, bien loin de s'enfler des plus étonnans ſuccès, ſoupire ſans ceſſe aprés d'autres; que bien loin de ſe repaiſtre de ſa gloire acquiſe, il l'oublie pour en chercher tousjours une nouvelle, & qu'il eſt inſatiable ſur ce point: c'eſt-à-dire encore, que bien loin d'eſtre affoibli par les diſgraces & par les revers, il devore tout cela ſans peine, & trouve en lui ſeul une reſſource aux plus accablantes revolutions de la fortune.

De tous les heros, je n'en ſçache point de plus grand dans le dernier excés de l'adverſité, que Charles VII. Roy de France. Ce Prince fut à mon ſens, un prodige de courage. Il apprit, n'eſtant que Dauphin, que le Roy ſon pere, & le Roi d'Angleterre ſon

Antagoniste, avoient concerté ensemble la plus foudroyante sentence contre luy : veûqu'elle le declaroit autentiquement inhabile à succeder à la Couronne de France. Cette sentence fut signifiée au Dauphin, lequel dit alors sans s'émouvoir, qu'il en apelloit; on luy demanda à quel tribunal? J'en appelle à mon courage & à mon épée ; répondit ce Prince. Quel heroïsme dans cette réponse ! l'évenement en soutint la grandeur.

Un diamant ne brille jamais plus que dans les ténébres de la nuit : & un heros ne paroist jamais davantage que dans les circonstances capables d'obscurcir la gloire de tout autre que luy. Charles-Emmanuel Duc de Savoye, digne du nom d'Achille que lui donnerent ses troupes, est un exemple de ce que je dis. Ce Prince accompagné seulement

de quatre des ſiens, s'ouvrit un paſſage au milieu de cinq cens Cuiraſſiers qui vouloient l'envelopper. Au ſortir de ce triomphe il ſe contenta de dire froidement à ſes Soldats alarmez de ſon danger : En ces rencontres perilleuſes, le courage eſt une bonne eſcorte. En effet, le courage remplace tout le reſte en quelque ſorte ; il marche, pour le dire ainſi, à la teſte de tout ; ſoit pour vaincre les difficultez quelquefois inſeparables d'un projet le plus ſagement medité ; ſoit pour bruſquer des obſtacles imprevûs & ſoudains.

On preſenta à un Roy d'Arabie un ſabre de Damas : preſent très-rare pour lors, & très-convenable à un Guerrier, tel qu'il eſtoit. Les Grands de ſa Cour, témoins du preſent, l'admirerent ; non point par flatterie, mais par eſtime pour la qualité de l'ouvra-

ge : ils louerent beaucoup la façon que la main de l'ouvrier y avoit mise, la finesse de la trampe, le brillant de l'acier ; en un mot c'estoit un chef-d'œuvre, s'il n'avoit point eu selon eux un défaut, qui estoit d'estre trop court. Le Roy fit venir son fils, pour sçavoir ce qu'il en pensoit, c'estoit Jacob Almanzor le Prince heritier. Il parut donc dans la chambre du Roy, qui lui montra le sabre en question : Almanzor le considera, & dit après l'avoir bien examiné, qu'il l'estimoit plus qu'une Ville fortifiée. Appreciation digne d'un Prince courageux. Mais après tout, n'y trouvez-vous aucun défaut, lui demanda le Roy? Non, répondit Almanzor ; c'est un ouvrage parfait. Cependant, repartit le Roy ; ces Officiers le trouvent trop court. Le fils sur cela, mesurant de son bras le cimetere, dit : Un bon Officier n'a

jamais des armes trop courtes ; à ce qui leur manqueroit de longueur, ſa bravoure ſçait y ſuppléer.

Mais l'épreuve déciſive d'un cœur heroïque, c'eſt lorſqu'il eſt le maiſtre de ſe vanger à ſon gré d'un ennemi. Au lieu de la vengeance, à laquelle un homme ordinaire ſe livreroit alors, il pardonne une injuſte haine, & il rend meſme le bien pour le mal. Une action de l'Empereur Adrien me paroiſt un modele de cette grandeur d'ame ſi rare. L'un de ſes principaux Officiers d'armée, qu'il ſçavoit eſtre mécontent, & ennemi de la gloire de ſon maiſtre, prenoit la fuite dans une bataille importante : Adrien l'apperçut, & il pouvoit le perdre d'honneur, en le laiſſant faire une laſcheté, dont toute l'armée euſt eſté temoin ; mais, arreſtant luy-meſme le fu-

gitif, il luy dit d'un air affable & plein de bonté : Vous vous égarez ; c'eſt par icy qu'il faut aller. Auſſi-toſt l'Officier tourna bride, comme ſi ce n'euſt eſté qu'une mépriſe de ſa part, & non point une fuite & une trahiſon.

REMARQUES

Sur le Chapitre quatriéme.

Quel doit être le caractere du cœur dans un Heros.

LE *cœur grand eſt pour les Rois.* Mais, tous ne l'ont pas, dit Montagne. Si nous conſiderons un païſan, un vilain, & un Roi ou Empereur ; il ſe preſente ſoudain à nos yeux une extréme diſparité. Ce ne ſont pourtant maintes-fois que peintures, qui ne ſont aucune diſſemblance eſſentielle. Car, comme les joueurs de Comedies, vous les voyez ſur l'échaffaut, faire une mine de brave, de Duc, d'Empereur ; mais tantôt après,

les voila devenus ſerfs coüards, qui eſt leur naïfve & originelle condition : auſſi l'Empereur duquel la pompe vous éblouit en public, voyés-le derriere le rideau, ce n'eſt rien qu'un homme commun, & à l'avanture plus vil que le moindre de ſes ſujets. La coüardiſe, l'irreſolution l'agitent comme un autre ; & le ſoin & la crainte le tiennent à la gorge au milieu de ſes armées.

Les plus ſages conſeils ne paſſent point le cabinet ; manque de courage, lorſqu'il s'agit de l'éxécution. Le fabuliſte François, dans le conſeil tenu par les Rats, met en quatre petits vers la penſée de Gracien.

Ne faut-il que déliberer ?
La Cour en Conſeillers foiſonne.
Eſt-il beſoin d'éxécuter ?
L'on ne rencontre plus perſonne.

La Fontaine.

Cette citation d'un Poëte dans une choſe ſerieuſe, ſe trouveroit peut-être mal placée ; ſi tout le monde étoit du ſentiment de M. de S. Evremont. La poëſie, dit-il, demande un génie particulier, qui ne s'accommode pas trop avec le bon ſens. Tantót, c'eſt le langa-

gage des Dieux ; tantôt c'eſt le langage des foux, rarement celui d'un honnête homme. Elle ſe plaît dans les fictions, dans les figures, toujours hors de la réalité des choſes ; & c'eſt la réalité ſeule qui peut ſatisfaire un entendement bien ſain. Je laiſſe aux Poëtes à ſe deffendre ſur une affaire qui les regarde.

Cependant apportons une autorité en proſe pour contenter les differens goûts: un Teſtament politique nous la fournit au chapitre intitulé : *Quel doit être le cœur & la force d'un Conſeiller d'Etat.* Le courage dont il s'agit, ne requiert pas qu'un homme ſoit hardi, juſquà mépriſer toutes ſortes de perils ; il n'y a rien de plus capable de perdre les Etats, & tant s'en faut que le Conſeiller d'Etat ſe doive conduire ainſi, qu'au contraire il doit aller preſque en toutes occaſions à pas de plomb, & ne rien entreprendre qu'avec grande conſideration à temps & à propos .... Mais le courage dont il eſt queſtion, requiert qu'un homme ſoit exempt de foibleſſe & de crainte, qui rendent celui qui eſt prevenu de ces deux défauts, non ſeulement incapable de prendre de bonnes reſolutions au bien public, mais en outre d'executer celles qu'il a

priſes.

prises. Il requiert un certain feu qui fait desirer & poursuivre les choses hautes avec autant d'ardeur que le jugement les embrasse avec de sagesse. Il requiert une certaine fermeté qui fait soutenir fortement les adversités, & fait que l'homme ne paroît, & n'est pas changé aux plus grands changemens de la fortune. Il doit donner la force de resister sans étonnement aux envies, aux haines, aux calomnies, & à toutes les traverses qui se rencontrent d'ordinaire dans l'administration des affaires publiques . . . Les grands hommes que l'on met au gouvernement des Etats, sont comme ceux qu'on condamne au supplice, avec cette difference seulement, que ceux-ci reçoivent la peine de leurs fautes, & les autres de leur merite. On doit sçavoir qu'il n'appartient qu'aux grandes ames de servir fidelement les Roys, & supporter la calomnie que les méchans & les ignorans imputent aux gens de bien, sans que toutes les traverses puissent décourager les derniers de bien faire. On doit sçavoir encore, que la condition de ceux qui sont appellés au maniement des affaires publiques, est beaucoup à plaindre, en ce qu'ils sont bien; la malice du monde en

diminue ſouvent la gloire, repreſentant qu'on pouvoit faire mieux, quand même cela ſeroit impoſſible. Un Conſeiller d'Etat doit faire un tel mépris de pareilles injures, que ſa vertu n'en ſoit point ébranlée, ni lui détourné de marcher avec courage aux fins qu'il s'eſt propoſées pour le bien de l'Etat.

Les actions extraordinaires ne ſçauroient partir que d'un cœur qui le ſoit auſſi, &c. * Ces grandes & éclatantes actions qui ébloüiſſent les yeux, ſont repreſentées par les politiques, comme les effets des grands deſſeins; au lieu que ce ſont d'ordinaire les effets de l'humeur & des paſſions. Ainſi la guerre d'Auguſte & d'Antoine, qu'on rapporte à l'ambition qu'ils avoient de ſe rendre maiſtres du monde, n'étoit peut-être qu'un effet de jalouſie.

Reſl. Mor.

Il n'eſt pas naturel de croire que la guerre d'Auguſte & d'Antoine, pût n'être qu'un effet de jalouſie; ou bien il falloit que ce fût une noble jalouſie, & alors la réfléxion de l'auteur n'auroit plus de ſens. La jalouſie donc qu'il oppoſe à l'ambition, eſt ce ſemble, une paſſion trop baſſe pour former un grand deſſein, tel qu'eſt celui de ſe rendre maître du

monde : l'ambition même, dont l'élevation est l'objet naturel, ne concevra pas ce haut dessein, si elle n'est demesurée. Aussi, c'étoit certainement cette passion qui avoit établi le Triumvirat, pour qu'Auguste & Antoine gouvernassent l'Univers, sous le titre moins odieux que celui d'un seul maître. Au reste, la guerre d'Auguste & d'Antoine, ne fut pas plus l'effet de leur ambition même, que de leur jalousie. Ce fut Rome qui décida qu'Auguste passeroit en Orient, pour arrêter les desordres qu'y causoit Antoine.

Enfin, c'est à ce célebre auteur d'accorder ce qu'il dit ici de la jalousie, avec ce qu'il en dit quatre pages après : la jalousie est en quelque maniere juste & raisonnable, puisqu'elle ne tend qu'à conserver un bien qui nous appartient.... au lieu que l'envie est une fureur qui ne peut souffrir le bien des autres.

Les cœurs heroïques sont comme des estomacs forts, larges, capables de digerer tout, &c. A la journée de S. Quentin, dit Montagne, pourquoi l'Espagne ne poussa-t'elle pas mieux sa pointe ? Cette faute pouvoit partir d'une ame enyvrée de sa bonne fortune, & d'un courage, lequel plein & gorgé de ce com-

mencement de bonheur, perd le goût de l'accroître, déja par trop empêché à digerer ce qu'il a : il en a sa brassée toute comble pour lui, il n'en peut saisir davantage ; indigne que la fortune lui ait mis un tel bien entre les mains, il donne à son ennemy moyen de se remettre sus.

Bien loin d'être affoibli par les disgraces & par les revers, &c. * Lorsque les grands hommes se laissent abattre par la longueur de leurs infortunes, ils font voir qu'ils ne les soutenoient que par la force de leur ambition, & non par celle de leur ame ; & qu'à une grande vanité près, les heros sont faits comme les autres hommes.

* *Refl. Mor.*

Je conviens, si l'on veut, que les grands hommes peuvent se laisser abbattre par la longueur de leurs infortunes, ainsi qu'on s'exprime : mais, je ne conviens point qu'ils ne les soutiennent que par la force de leur ambition, & non par celle de leur ame. Pourquoi leur ôter tout ensemble une vertu, & y substituer un vice à la place ? La condition humaine offre sur leur foiblesse une raison si naturelle : les grands hommes succombent quelquefois sous le poids de leurs malheurs ;

parce que dans l'homme tout eſt fini ; ſa force, ſa fermeté, ſa conſtance, ſont des vertus bornées en lui. Mais, cela ne fait pas voir qu'à une grande vanité près, les héros ſont faits comme les autres hommes : ceux-ci plient ſous des épreuves communes & de peu de durée ; au lieu que les héros les ſurmontent, & ne cedent qu'à des maux accablans, dont la longueur épuiſe enfin leur vertu.

En ces rencontres perilleuſes . . le courage remplace tout, &c. Le caractere de ce grand courage nous eſt marqué dans Alexandre au paſſage de l'Hydaſpe. C'eſt une action qui ſe rend à peine croyable à la plus intrepide valeur. De l'autre côté du fleuve ſe preſente une armée nombreuſe, commandée par un Roi courageux, aguerri, puiſſant, auquel on veut enlever ſes Etats ; fortifiée par une infinité de chariots qui l'environnent ; ſoutenue par des Elephans monſtrueux, accoutumés à combattre avec fureur. Le ciel tout en feu, des éclairs continuels, un tonnerre affreux, une horrible tempête, jettent l'épouvante dans tous les cœurs. A ce ſpectacle, Alexandre avoüe ſeulement qu'il a enfin trouvé un peril

digne de lui : après quoi, ſur de ſimples peaux il paſſe un large fleuve avec ſon armée inferieure à celle de l'ennemi.

L'auteur des Reflex. Moral. definit l'intrepidité d'une maniere qui repreſente trop bien celle d'Alexandre, pour ne pas rapporter icy cette definition. L'intrepidité eſt une force extraordinaire de l'ame, qui l'éleve au deſſus des troubles, des déſordres, & des émotions que la veüe des grands perils pourroit exciter en elle: & c'eſt par cette force que les heros ſe maintiennent en un eſtat paiſible, & conſervent l'uſage libre de leur raiſon dans les accidens les plus ſurprenans & les plus terribles.

L'épreuve déciſive d'un cœur héroïque, c'eſt lorſqu'il eſt le maître de ſe vanger... & qu'il ne le fait pas, &c. Si ce que Gracien dit eſt vrai, comme il l'eſt ſans doute; les Romains ſe montrerent tous des cœurs héroïques, dans une occaſion où le ſalut de la Republique ſembloit attaché à la perte du Général de leurs ennemis. Le Medecin de Pyrrus vint offrir au Conſul Fabricius de le défaire par le poiſon d'un ennemi ſi rédoutable. La propoſition du Medecin ſaiſit d'horreur le Conſul : celuy-cy la

communiqua ſur le champ au Senat, lequel en conçut la même horreur que Fabricius. Ainſi, d'un commun conſentement, on fit avertir Pyrrus de prendre garde à ſoi plus que jamais; en l'aſſurant que le peuple Romain prétendoit vaincre par les voyes de l'honneur, & non pas ſe défaire d'un ennemi par la perfidie des ſiens, en qui il avoit une confiance abandonnée Le vray héroïſme ne paſſa point pour une vertu dans l'eſprit de Darius. Afin de ſe ſouvenir éternellement que les Atheniens l'avoient offenſé, il voulut qne l'un de ſes Officiers lui dit juſqu'à trois fois, lorſqu'il ſe mettroit à table: Seigneur, ſouvenés-vous des Atheniens.

CHAPITRE V.

Avoir un gouſt exquis.

CE n'eſt point aſſez qu'un heros, qu'un grand homme ait beaucoup d'eſprit : & que l'art ait achevé ſur cela dans lui ce que la naiſſance avoit commencé: il lui convient également d'eſtre né avec du gouſt, & de perfectionner ce qu'il en a reçû de la nature. L'eſprit & le gouſt ſont comme deux freres, qui ont la meſme origine, & dont la qualité eſt par proportion au meſme degré. Un eſprit élevé ne s'allie point avec un gouſt mediocre ; celuy-cy doit eſtre avec l'autre d'égal à égal ; ſans cela il dégénére ; ou pluſtoſt l'eſprit n'eſt luy-meſme que mediocre, non

plus que le gouſt. Car il y a des perfections du premier rang, & il y en a du ſecond; ſuivant la ſource, ou plus ou moins noble d'où elles naiſſent. Un jeune aigle peut amuſer ſes regards ſur le ſoleil; tandis qu'un vieux papillon eſt ébloui, & ſe perd à l'aſpect d'une foible lumiere. Ainſi le fonds de l'homme ſe connoiſt par le gouſt que l'on remarque en luy. Sans doute que c'eſt déja beaucoup d'avoir le gouſt bon: mais, c'eſt peu pour un grand homme, il doit l'avoir excellent. A la verité, le gouſt eſt de la nature des biens qui ſe communiquent, & par conſequent, il peut s'acquerir; pourvû néanmoins qu'on y ait de la diſpoſition. Mais, où trouver des hommes qui l'ayent exquis? c'eſt un bonheur qui n'arrive gueres.

Diſons en paſſant, qu'une infinité de gens s'applaudiſſent de

leur gouſt particuliet, & condamnent deſpotiquement celuy des autres, quels qu'ils ſoient; mais les premiers ne doivent rien aux derniers ſur cet article: ceux-cy, admirateurs auſſi de leur gouſt, regardent à leur tour celuy des autres avec mépris. Voila comment une partie du monde ſe mocque, & ſe mocquera tousjours de l'autre: & la folie, bien qu'inégale quelquefois, ne manque pourtant pas de trouver ſon compte des deux côtez. Revenons. Un gouſt excellent eſt un merite redoutable, & la terreur du mauvais & du mediocre en toute eſpece: ce n'eſt pas aſſez dire; les meilleures choſes l'apprehendent; & les perfections les plus reconnuës ſont mal aſſurées à ſon tribunal. Le gouſt eſtant la regle du prix juſte des choſes, il les examine à fonds, & en fait une ſevere Analyſe, avant que

de les apprecier. Comme l'eſtime eſt un bien très-prétieux, il eſt de la ſageſſe & de la juſtice meſme d'en eſtre avare : la punition naturelle de ceux qui en ſont prodigues, ce doit eſtre le mépris de leur ſuffrage. L'admiration eſt d'ordinaire le cry de l'ignorance : elle naiſt moins de la perfection de l'objet, que de l'imperfection de nos lumieres : les qualitez du premier ordre ſont uniques ; ſoyons donc extrémément ſur la reſerve pour admirer.

Philippes ſecond, Roy d'Eſpagne eut cette excellence & cette ſageſſe de gouſt. Formé dès ſa jeuneſſe au parfait ; il ne loüa jamais que ce qui eſtoit une ſorte de merveille en ſon genre. Un marchand Portugais preſenta à ce Monarque un diamant ſuperbe, qu'il apportoit des indes Orientales. Les Grands d'Eſpagne attentifs à l'audience du Portugais, ne dou-

toient point que le Roi n'arrestast tous ses regards sur le diamant, & n'en admirast la beauté extraordinaire. Cependant, à peine Philippes y jetta-t'il les yeux; non qu'il affectast en cette rencontre une Majesté dédaigneuse, mais uniquement parce que son goust accoustumé aux merveilles de la nature & de l'art, ne se laissoit pas aisément charmer. Neanmoins, il demanda au marchand, combien il prisoit *cette magnifique bagatelle?* Soixante-dix mille ducats, Seigneur, répondit le marchand: c'est par l'éclat & par le brillant que s'estiment ces chefs-d'œuvres de la nature. Le Roy continua, & lui dit: Je vous entends; mais enfin, à quoy pensiez-vous d'acheter cela si cher? Seigneur, répartit le Portugais; je pensai qu'il y avoit un Philippes second dans l'Univers. Le Roy plus frappé de cette repartie,

que de la magnificence du diamant, ordonna que dans le Portugais le marchand fust payé, & l'homme d'esprit recompensé d'une maniere digne de Philippes second. Par-là, ce Prince donna tout ensemble des marques de son goust superieur en differens genres.

Quelques-uns s'imaginent que c'est presque blâmer, que de ne loüer pas extrémément. Pour moi, je pense que, l'excés dans la loüange est un defaut de politesse & de bons sens; de politesse, parce que c'est se mocquer d'autruy; de bon sens, parce que c'est se faire mocquer de soymesme. Un Roy de Grece, c'estoit Agesilaüs, n'avoit-il pas raison d'appeller mal-habile homme, l'artisan qui donneroit à un pigmée la chaussure d'Enselade? En matieres de loüanges, l'habileté consiste à les assortir au su-

jet, ſans rien diminuer, ſans rien ajouter.

Dom Ferdinand Alvarés de Tolede s'eſtoit diſtingué dans la guerre par une ſuite de victoires pendant quarante ans : & l'Europe entiere, qui fut ſon champ de bataille, le combla de loüanges conformes à ſa valeur. Comme ce grand homme ſe montroit peu ſenſible à tant de gloire, on luy demanda un jour la raiſon de cette indifference : tout cela eſt peu de choſe à mon gouſt, répondit-il: il me manque d'avoir eu affaire à une armée Turque. Quand une victoire eſt l'ouvrage de l'habileté, & non le fruit de la force; & qu'une exceſſive puiſſance, tel qu'eſt l'Empire Ottoman, ſe voit par-là humiliée ; alors l'experience & la bravoure d'un Général peuvent recevoir quelques éloges. Qu'il faut de choſes pour picquer & pour ſatisfaire le gouſt d'un heros !

Après tout, on ne prétend pas enſeigner icy l'art de devenir un Zoïle, à qui rien ne plaiſt, & qui ne trouve qu'à blâmer. Mauvais caractere! intemperance de critique, odieuſe & indigne d'un honneſte homme! ignorante vanité dans pluſieurs Grands, auſquels il ſemble plus beau de dédaigner tout, que de rien approuver: en mille autres, ſi je puis me ſervir de ces termes, fadeur de raiſon, ſechereſſe de philoſophie qui ne ſent rien, qui ne gouſte rien. Nous voulons donc préciſément qu'un heros, un grand homme, après avoir enviſagé les choſes en elles-meſmes, les eſtime ce qu'elles valent; & que ſon gouſt en décide avec autant d'équité, que de juſteſſe! Car il n'en eſt que trop, qui font un ſacrifice de leur jugement, à quelque affection particuliere, au préjugé, à la reconnoiſſance; ou bien

à la haine, au reſſentiment, à la jalouſie. Quelle honte! quelle baſſeſſe d'ame, de preferer ainſi les ténébres à la lumiere, la paſſion à la raiſon! Que l'on ait la droiture & le courage d'eſtimer chaque choſe ſelon ſa juſte valeur, & que le gouſt ne ſoit jamais l'eſclave des preventions.

Au reſte, il n'eſt permis qu'à un diſcernement heureux, & cultivé par un grand uſage, de parvenir à ſçavoir le prix de la perfection; ſans la rehauſſer, ni la rabaiſſer. Lors donc qu'on ne ſe croit pas encore le gouſt aſſez fait & aſſez ſeur, pour porter ſon jugement avec honneur; que l'on ſe garde bien de hazarder; & que l'on ne montre pas ſon inſuffiſance, en trouvant un défaut ou une perfection qui ne ſont point.

REMARQUES

REMARQUES

Sur le Chapitre cinquiéme.

Avoir un goust exquis.

IL y a dans l'art un point de perfection, comme de bonté ou de maturité dans la nature, celui qui le sent & qui l'aime, a le goût parfait ; celui qui ne le sent pas ; & qui aime en deça ou au-delà, a le goust defectueux. Il y a donc un bon & un mauvais goust, & l'on dispute des gousts avec fondement. *La Bruy.*

Il convient à un heros d'avoir du goût, &c. On doit faire en sorte, dit le Chevalier de M. que le jeune Prince ait le goût bon. Car, si je me veux expliquer, il faut bien que je me serve de ce mot, dont tant de gens abusent. La bonté du goût lui feroit connoître les bonnes voyes pour exceller en tout, & s'il avoit par avance le sentiment juste du bon & du mauvais, ce qui se passeroit au tour de lui l'instruiroit sans *Convers.*

gouverneur . . . Il ne ſçauroit avoir le goût trop délicat pour remarquer ce qui ſied bien, & pour ne s'y pas tromper . . . Ce qu'on apelle avoir le goût bon, reprend le Maréchal de C. Il ne faut pas l'attendre de jeunes gens, à moins qu'ils n'y ſoient extrémement nez, ou que l'on n'ait eû grand ſoin de les y élever . . . Il eſt bien mal-aiſé quand on eſt ſi jeune, de n'être pas ſurpris de ce qui brille, & donne dans les yeux . . . Ceux-mêmes qui ſont nez Princes, ont ſouvent cela de commun avec le peuple qu'ils cherchent volontiers le ſpectacle & la décoration. Mais les gens qui jugent bien, n'aiment pas les choſes de montre, quand elles ne ſont que de peu de valeur. Celles qui n'ont gueres d'éclat & qui ſont de grand prix, leur plaiſent en quelque genre que ce ſoit.

lon agne. *Le fonds de l'homme ſe connoît par le goût que l'on remarque en lui.* Si les gens jugent en paroles univerſelles; cecy eſt bon, cela eſt mauvais, & qu'ils rencontrent; voyés ſi c'eſt fortune qui rencontre pour eux. Qu'ils circonſcrivent & reſtreignent un peu leur ſentence; pourquoi c'eſt, & par où c'eſt. Ces jugemens univerſels que je voy ſi ordinaires ne diſent rien. Ce ſont gens qui ſa-

luent tout un peuple & en trouppe ; ceux qui en ont une vraye connoissance, le saluent & le remarquent nommément & particulierement. J'ai vû plus souvent que tous les jours advenir que les esprits foiblement fondés, voulans faire les ingenieux à remarquer dans quelque ouvrage le point de beauté, arrêtent leur admiration d'un si mauvais choix, qu'au lieu de nous apprendre l'excellence de leur auteur, ils nous apprennent leur propre ignorance. Cette exclamation est seure : voila qui est beau : par-là se sauvent les fins ; mais d'entreprendre à suivre un livre par espaulettes ; & de jugement exprés & trié, vouloir remarquer par où l'auteur se surmonte poisant les mots, les phrases, & ses diverses vertus l'une après l'autre ; otez-vous de-là : *videndum est non modo quid quisque loquatur, sed etiam quid quisque sentiat.* Cic. de Off.

Le goût est de la nature des biens qui se communiquent ; & il peut s'acquerir, &c. Les Princes, sans autre science ni autre regle, ont un goût de comparaison ; ils sont nez & élevés au milieu, & comme dans le centre des meilleures choses, à quoi ils rapportent ce qu'ils lisent, ce qu'ils voyent, & ce qu'ils entendent. La Bruyere.

Tout ce qui s'éloigne trop de *Lully*, de *Racine*, & de *le Brun*, eſt condamné.

Je demeure d'accord que les Princes ſont nez & élevés au milieu des meilleures choſes : mais, ce n'eſt point aſſez que cela pour avoir *un goût de comparaiſon ;* il faut encore les ſentir ces meilleures choſes, afin d'y rapporter ce qu'on lit, ce qu'on voit, ce qu'on entend. *Il y a dans l'art un point de perfection ; celui qui le ſent a le goût parfait :* ce ſont les paroles mêmes de M. de la Bruyere. Il me ſemble donc que cet auteur n'a pas penſé, ou n'a pas parlé cette fois avec autant de juſteſſe que Gracien : *Le goût peut s'acquerir, pourvû neanmoins qu'on y ait de la diſpoſition ;* ſans cette diſpoſition naturelle les meilleures choſes ne le donneront pas. Les mets les plus delicieux demeurent inutiles pour un homme qui n'a point du tout d'appetit. M. de la Bruyere ne pouvoit-il pas dire du goût ce qu'il dit de l'eſprit, preſque au même endroit? » Tout l'eſprit du monde » eſt inutile à celui qui n'en a point ; il » n'a nulles veües, & il eſt incapable de » profiter de celles d'autrui.

M. de S. Evremont eſt du ſentiment de Gracien. Ce que l'on appelle, dit-il,

le goût dans un ſens figuré, eſt une choſe bien rare, & qui ſe trouve en peu de perſonnes. On ne ſçauroit preſque ni l'apprendre ni l'enſeigner ; il faut qu'il ſoit né avec nous. La haute intelligence ſemble être bien au-deſſus, & paroître avoir plus d'étendue : mais en verité pour le commerce du monde & de la vie, le goût vaut ſon prix, & tient bien ſon rang. Quand on a cet avantage, il ne faut pas traitter de haut en bas ceux qui ne l'ont point. On n'a pas des pieces en mains pour les convaincre, & pour leur faire voir qu'ils ont tort. On les ramene bien plutôt qu'on ne les perſuade.

Mais où trouver des hommes qui ayent un goût exquis ? C'eſt un bonheur qui n'arrive gueres. L'avantage des Grands ſur les autres hommes eſt immenſe par un endroit ; je leur cede leur bonne chere, leurs riches emmeublemens, leurs chiens, leurs chevaux, leurs ſinges, leurs nains, leurs fous & leurs flatteurs ; mais je leur envie le bonheur d'avoir à leur ſervice des gens qui les égalent par le cœur, par l'eſprit (*j'ajoûte par le goût*) & qui les paſſent quelquefois. La

M. de la Bruyere n'avoit pas trop ſujet d'envier ici le bonheur des Grands; mais ce même bonheur peut être l'objet d'une juſte envie pour tant d'autres. Les gens de vertu & de merite que les Grands ont à leur ſervice, ſont des ſecours toujours preſens pour ayder, pour entretenir, & pour perfectionner en eux toutes les belles qualités de l'ame. Quel avantage ſur les autres hommes; s'ils le connoiſſent, & s'ils l'eſtiment aſſes pour ne le pas negliger!

Par-là, Philippes ſecond donna tout enſemble des marques de ſon bon goût en differens genres. Auguſte l'avoit ce goût parfait & univerſel. Voila ce qu'en dit M. de S. Evremont. Les gens de Lettres eurent part à ſa familiarité, Tite-Live entre autres, Virgile & Horace; par où l'on peut voir la bonté de ſon jugement, auſſi-bien pour les ouvrages que dans les affaires. Il aimoit le goût exquis de ſon ſiécle, dont la délicateſſe a été peu connuë dans tous les autres. Mais il craignoit les ſingularités qui viennent d'un eſprit faux, & dont les mechans connoiſſeurs ſont le merite extraordinaire.

Le goût d'Auguſte auroit bien à ſouffrir aujourd'hui, que l'eſprit faux eſt l'eſ-

prit dominant ; que les ſingularités ſont l'admiration d'un ouvrage, & que les méchans connoiſſeurs ſont preſque les maîtres du merite. Les *Arſenes* de la Bruyere ſe ſont étrangement multipliés. *Arſene* du plus haut de ſon eſprit contemple les hommes, & dans l'éloignement d'où il les voit, il eſt comme effrayé de leur petiteſſe : loué, exalté, & porté juſqu'aux cieux par de certaines gens, qui ſe ſont promis de s'admirer reciproquement, il croit poſſeder le merite qu'il n'aura jamais : occupé & rempli de ſes idées . . . élevé au-deſſus des jugemens humains ; il n'eſt reſponſable de ce qu'il fait, qu'à ce cercle d'amis qui l'idolâtrent ; eux ſeuls ſçavent juger, ſçavent penſer, ſçavent écrire ; doivent écrire ; il n'y a point d'autre ouvrage d'eſprit ſi bien reçû dans le monde, & ſi univerſellement goûté des honnêtes gens, je ne dis pas qu'il veuille approuver, mais qu'il daigne lire. *Caract.*

Il faut examiner les choſes à fonds, & en faire une judicieuſe analyſe, avant que de les aprecier. J'oy journellement dire à des ſots, des mots non ſots : ils diſent une bonne choſe ; ſçachons juſques où ils la connoiſſent, voyons par où ils la *Montag.*

tiennent. Nous les aidons à employer ce beau mot, & cette belle raiſon qu'ils ne poſſedent pas ; ils ne l'ont qu'en garde ; ils l'auront produite à l'aventure & à tâtons ; nous la leur mettons en credit & en prix. Vous leur prêtés la main, à quoi faire ? Ils en deviennent plus ineptes. Ce ſont belles armes, mais mal emmanchées. Or, ſi vous venés à les confirmer, ils vous dérobent incontinent cet avantage de vôtre interpretation : c'étoit ce que je voulois dire, voila juſtement ma conception ; ſi je ne l'ai ainſi exprimé, ce n'eſt que faute de langue. Soufflez, Beſtiſe.

Je reconnois ici ces eſprits ſubiles & vains qui ne ſont que comme les échos des gens de goût qu'ils connoiſſent. Rien n'eſt plus commun que d'entendre des hommes de cette eſpece, ou louer ou blâmer avec un air de confiance, que n'auroient point ceux d'après qui ils parlent. Mais ſe trouvent-ils avec quelqu'un qui ne ſoit pas d'humeur de ſouſcrire à leur déciſion, & qui veuille entrer en matiere ? Ils ne ſçavent que dire, ſinon que c'eſt le ſentiment des gens de bon goût : c'eſt un ſon de voix qu'ils rendent comme ils l'ont reçû.

Lorſqu'on ne ſe croit pas encore le goût aſſés fait & aſſés ſeur... Que l'on ſe garde bien de hazarder, &c.

Magabyſus, dit Montagne, étant allé voir Apelles en ſon Ouvrouer, fut long-temps ſans mot dire; & puis commença à diſcourir de ſes ouvrages, dont il reçût cette rude reprimande. Tandis que tu as gardé le ſilence, tu ſemblois quelque grande choſe, à cauſe de ta pompe: mais maintenant qu'on t'a oüi parler, il n'eſt pas juſques aux garçons de ma boutique, qui ne te mépriſent. Ces magnifiques atours, ce grand état, ne lui permettoient point de parler impertinemment de la peinture. Il devoit maintenir muet cette externe & preſomptive ſuffiſance. * Le ſilence eſt le parti le plus ſeur, de celui qui ſe défie de ſoi-même. * *Reſl. Mor.*

Il n'eſt permis qu'à un diſcernement heureux, &c. L'aut. des Réſl. Mor. ſe rencontre ſur ce point avec Gracien, lorſqu'il dit que le bon goût vient plus du jugement que de l'eſprit.

CHAPITRE VI.

Exceller dans le grand.

IL n'appartient qu'au ſouverain Eſtre de poſſeder toutes les perfections enſemble ; & de les poſſeder dans le ſuprême degré : parce qu'il n'appartient qu'à luy de ne recevoir point l'Eſtre d'un autre ; & conſequemment de n'admettre point de limites. L'homme neanmoins, image de la divinité, n'eſt pas ſans quelques bonnes qualitez, quoiqu'elles ſoient tousjours bornées dans leur perfection meſme. Or, entre ces bonnes qualités, les unes le ciel nous les donne, & les autres il les commet à noſtre induſtrie : c'eſt-à-dire, que les qualités naturelles qu'il ne nous a pas dépar-

ties, il faut que notre travail les remplace par des qualités acquiſes. Les premieres, je les nomme à noſtre façon de parler, les filles d'une deſtinée heureuſe; les ſecondes, je les appelle les filles d'une induſtrie loüable: & celles-cy ne ſont pas pour l'ordinaire les moins nobles

Certainement quelques belles qualités ſuffiſent bien pour un particulier; mais pour un homme univerſel, quel aſſemblage, & nombrueux & varié, ne demande-t'on point? Auſſi, le connoiſt-on un tel homme? A-t'il paru juſqu'à preſent? on peut ſans doute en tracer l'idée; mais on ne convient gueres que cette idée ſe puiſſe réaliſer. Ce n'eſt pas eſtre un ſeul homme, que d'en valoir tant d'autres qui ont leur prix: c'eſt avoir un merite aſſez multiplié, aſſez étendu pour renfermer celuy de chaque particulier.

Cependant une ſeule perfection, ſoit naturelle ou ſoit acquiſe, n'éleve pas à la dignité de heros : à moins que cette perfection ne ſoit extraordinaire & dans le grand. En effet, tout talent ne merite pas de l'eſtime à proprement parler ; non plus que tout emploi n'attire pas du credit. A la verité, l'on ne blâmeroit point un homme de ſe connoiſtre à tout, autant que cela eſt poſſible : mais s'il s'aviſoit d'exercer les arts dont il auroit la connoiſſance, ce ſeroit ſe dégrader D'ailleurs, exceller en une choſe vulgaire de ſa nature ; c'eſt préciſément eſtre grand dans le petit ; c'eſt eſtre préciſément ſuperieur au rien. Il eſt queſtion pour un heros d'exceller dans le grand ; ſans quoi le titre d'homme extraordinaire eſt opiniâtrement refuſé.

Il y eut une difference très marquée entre l'heroïſme de Phi-

lippe ſecond, Roy d'Eſpagne; & entre celuy de Philippe, Roy de Macedoine. Le premier preſque égal à Charles-Quint ſon pere par les ſuccès, n'eſt gueres comparable qu'à luy-meſme par la maniere dont il réüſſiſſoit. Tousjours renfermé dans ſon cabinet, il arrangeoit ſi bien ſes deſſeins, qu'une heureuſe execution en devenoit la ſuite infaillible. Et c'eſt cette prudence conſommée qui caracteriſe ſingulierement ſon heroïſme Au conttaire Philippe de Macedoine n'abandonnoit point le champ de Mars; comme il s'exprimoit à Alexandre ſon fils, lorſqu'il le formoit au métier de la guerre. Auſſi, la bravoure, l'ardeur infatigable d'étendre ſes petits Eſtats, & le bonheur des armes, eûrent plus de part à ſes ſuccès, que des moyens profondément meditez pour arriver à une fin. Philippe ſecond

étoit un grand homme ; & Philippe de Macedoine un Conquerant. Pour ce qui eſt d'Alexandre, il vainquit à la verité tant de Roys, qu'il n'en reſta plus dont la défaite euſt échappé à ſa valeur. Mais l'heroïſme ſubſiſte-t'il avec l'eſclavage auquel il s'abaiſſa ? Eſt-on grand lorſqu'on eſt foible juſqu'à cherir des chaiſnes honteuſes ? La gloire ſouffre trop de la volupté pour s'accorder, & pour marcher enſemble.

Cependant un homme extraordinaire n'eſt point content d'exceller en un ſeul genre ; il deſire & il s'éfforce d'eſtre parfait en tout, s'il ſe peut ; de ſorte que l'étendue de ſes lumieres réponde à celle des facultez auſquelles il s'explique. Car il mépriſe, par exemple, une legere teinture, ou de la politique, ou des lettres, &c. Acquiſition facile, qui eſt pluſtoſt

la vaine marque d'une démangeaiſon puerile de briller, que le fruit utile d'une noble émulation. Il eſt vrai qu'exceller en tout, ſelon noſtre portée meſme, entre les choſes comme impoſſibles, ce n'eſt pas celle qui le ſoit moins. Mais, eſt-ce à l'mpuiſſance, ou à la tiedeur de nos deſirs qu'il faut s'en prendre ? Non : c'eſt que nous n'avons pas le courage neceſſaire à un ſi pénible travail ; c'eſt que la foibleſſe de la ſanté, & la brieveté de la vie y mettent obſtacle : l'exercice eſt le moyen indiſpenſable de ſe rendte un homme parfait dans ſa profeſſion ; & ſouvent le temps manque pour cela meſme : & puis le plaiſir que nous recüeillerions de nos peines, nous ſemble trop court, pour en acheter ſi cher la joüiſſance.

Quoiqu'il en ſoit, pluſieurs belles qualités, mais mediocres,

ne ſçauroient faire un grand homme : une ſeule, mais éminente, donne cette ſuperiorité, comme je viens de le dire. Il n'y eût jamais de heros qui n'excellaſt dans un genre élevé ; parce que c'eſt la preuve caracteriſtique de la grandeur : & plus une profeſſion eſt noble par elle-meſme ; plus il y a d honneur & de diſtinction à y exceller. L'excellence dans le Grand eſt une ſorte de ſouveraineté, qui exige un tribut d'eſtime & de vénération. Un Pilote parfaitement habile en ſon art, ſe fait de la réputation, & eſt jugé digne de loüange : quelle gloire ne ſera point deûë à un Général d'armée, à un homme de cabinet, à un ſçavant, à un Magiſtrat, à un Roy ; lorſqu'ils excellent dans ces fonctions du premier ordre ?

Le Mars Caſtillan Dom Diegue Perez de Vargas, qui fonda ce proverbe,

proverbe, *La Castille fournit des Capitaines, & l'Aragon des Roys*, s'estoit retiré plein de gloire dans un lieu nommé Xerés, prés de la frontiere. Il vivoit tranquille en sa retraite, sans penser que qui que ce soit songeast encore à luy Mais ses belles actions répanduës dans le monde, y faisoient tous les jours plus de bruit, à cause de son absence mesme. Le nouveau Roy Alphonse d'Arragon, parfait estimateur du merite rare, & sur tout dans le métier de la guerre, fut un jour plus frappé que jamais de celui de Vergas; & il resolut d'aller voir luy-mesme un si grand homme. Il partit pour cela dès le lendemain; mais il partit déguisé, & accompagné seulement de quatre hommes de cheval. Qu'un merite superieur a d'attraits pour ceux qui sçavent l'aprecier! Alphonse arrivé à Xerés, & à la maison de Vergas,

ne l'y trouva pas. Ce Guerrier, accoutumé à l'action, estoit allé suivant son ordinaire, à une petite ferme où il travailloit de ses mains. Le Roy, qui s'estoit fait un plaisir de venir exprès de Madrid à Xerés pour le voir, n'eut pas de peine à se rendre de Xerés à la petite ferme. Les Cavaliers qui accompagnoient le Roy, aperçûrent les premiers Vergas, lequel couppoit avec une serpe des branches de vigne élancées. Alphonse averti par ses gens, leur fit faire alte, & leur ordonna de se retirer assez loin, pour n'estre point vûs. Aprés quoi il descendit de cheval, & se mit à ramasser les branches que Vergas abbattoit. Vergas ayant entendu du bruit, tourna la teste, reconnut le Roy, & luy dit en se jettant à ses pieds : *Seigneur, que faites vous? Continuez, Vergas*, dit Alphonse : *à un tel abbateur, il*

faut un tel fagoteur Le Roy, aprés un entretien très-familier avec de Vergas, repartit auſſi-toſt pour Madrid, content d'avoir vû ce heros, auquel il donna mille aſſurances de ſon eſtime.

Ainſi l'excellence dans le grand eſt-elle tousjours recherchée & honorée; en quelque genre qu'elle ſoit, dés que c'eſt un genre élevé; l'on n'y atteint pas aiſément, je l'avoüe; mais la gloire qui en revient, dédommage bien de la peine qu'il en coûte. Ce n'eſt pas ſans raiſon que le plus laborieux des animaux fut conſacré à l'un des plus illuſtres heros du paganiſme; c'eſt pour *Hercule.* ſignifier qu'un noble travail eſt, comme la ſemence des belles actions, & que ce travail produit une recolte de loüanges, d'applaudiſſemens & d'honneurs.

REMARQUES

Sur le Chapitre ſixiéme.

Exceller dans le grand.

Converſ. IL me ſemble, dit le Chev. de M. que pour être un grand Prince, & pour gouverner le monde, on ne ſçauroit ſçavoir trop de choſes . . . Mais il y a une extrême difference de s'inſtruire, comme un artiſan qui veut exceller dans ſon métier, ou de s'éclaircir ſur les ſujets qui ſe preſentent, ſans autre deſſein que d'apprendre ce que c'eſt, & ne s'y pas tromper . . . Ce que je voudrois qu'un Roi ſçût bien, ce ſeroit d'avoir de l'eſprit, & d'être honnête homme : ſelon mon ſens, on ne ſçauroit être trop achevé ni dans l'un ni dans l'autre . . . . Il eſt encore vrai qu'il faut eſſayer d'être habile, & commencer par-là, ſi l'on peut . . . . Ce talent d'être habile, eſt une certaine adreſſe, & je ne ſçay quel génie à part, qui conſiſtent à ſe bien

ſervir de ce qu'on ſçait & de ce qu'on peut . . . . Il y a des connoiſſances qui ſemblent plus curieuſes que neceſſaires, & je ne croy pas que cet homme (*Ariſtote*) qui ſçavoit bien ce qui met les excellens Princes au-deſſus des mediocres, en eût beaucoup chargé Alexandre. Il vouloit faire un heros de ce jeune Prince, comme il en fit un, & le forma ſur celui d'Homere. Il eſt vray qu'en l'inſtruiſant de ce qui preſſoit le plus, il ne laiſſoit pas de luy découvrir tout ce qu'il connoiſſoit de plus élevé.

Je réünis ces deux citations du Chev. de M. parce qu'elles contiennent en gros ce que Gracien détaille dans ce chapitre. Ces deux Ecrivains établiſſent également comme un premier principe, que l'on n'eſt point un homme extraordinaire, quelque'aſſemblage de belles qualités que l'on ait; ſi l'on n'excelle pas dans le grand : l'excellence en un genre élevé, eſt l'unique marque à laquelle on a mis & on reconnoît l'heroïſme. Tous deux s'accordent à loüer dans un heros des qualités ſubalternes; mais à les regarder auſſi comme des qualitez de ſurérogation, & qui deshonoreroient même un heros, lequel ſe picqueroit d'y exceller, ainſi qu'un artiſan dans ſon métier.

On peut bien tracer l'idée d'un homme universel ; mais on ne convient guéres que cette idée se puisse réaliser. Les vûës courtes, dit la Bruyere, je veux dire les esprits bornés & resserés dans leur petite sphere, ne peuvent comprendre cette universalité de talens, que l'on remarque quelquefois dans un même sujet, où ils voyent l'agreable ils en excluent le solide ; où ils croyent découvrir les graces du corps, l'agilité, la souplesse, la dexterité, ils ne veulent plus y admettre les dons de l'ame, la profondeur, la réfléxion, la sagesse : ils ôtent de l'histoire de *Socrate*, qu'il ait dansé.

Ce sentiment ne détruit point celui de Gracien : il ne renferme en partie que des talens du second ordre, tels que sont la politesse, les graces du corps, l'agilité, la dexterité ; & ces talens mêmes ne se rencontrent que quelquefois réünis avec d'autres de la premiere classe ; ce qui ne fait pas l'universalité de perfections que Gracien dit que l'on ne convient guéres qui soit réelle : les Cyrus, les Alexandres, les Césars, les Charlemagnes, les Condez sont des exemples assés rares pour verifier l'opinion de cet auteur.

L'homme n'est pas sans quelques bon-

nes qualitez, quoique tousjours bornées dans leur perfection mesme. Il feroit à souhaiter que l'on vist nettement un semblable aveu dans le Livre des Reflexions Morales; on n'auroit peut-estre pas reproché à cet ouvrage comme on l'a fait, *de détruire toutes les vertus.* Sans toucher directement à ce reproche, je me contenterai de dire que l'apologiste en a mal lavé son Heros, dans son discours en forme de Preface; bien qu'il y ait employé toutes les subtilitez de la sophistique. Ce moyen mesme de justifier un Livre sur des matieres de mœurs, à la portée de tout le monde; n'a-t'il pas l'air d'une derniere ressource pour deffendre une mauvaise cause? L'auteur des Reflexions, „ dit l'Apologiste, expose au jour toutes „ les miseres de l'homme; mais c'est de „ l'homme abandonné à sa conduite qu'il „ parle, & non pas de l'homme éclairé „ par les lumieres du Christianisme, & „ soutenu de la grace de Dieu.

En quelle Ville, en quel coin du Royaume éxistent-ils ces malheureux, abandonnez à leur conduite, privez des lumieres du Christianisme, dépourvûs de tout secours d'en haut? On aura beau les chercher en France, on ne les trou-

vera point ; & cependant c'eſt à eux & à leurs ſemblables, que les reflexions ſont adreſſees, c'eſt eux qu'elles repreſentent, comme le prétend l'apologiſte. On ne trouvera pas non plus chez les nations idolaſtres, que la nature humaine ne ſoit qu'un amas, un composé de vices : tout payen eſt-il ſans aucune vertu morale, ſans probité, ſans bonne foy ? Ainſi les reflexions ne regardent point l'homme en quelque état réel qu'on le conſidere ; ou bien cet ouvrage eſt juſtement accuſé de *détruire toutes les vertus*, à en juger par la maniere dont l'apologiſte s'y prend pour le deffendre, mais cette matiere paſſeroit les limites d'une remarque ; ſi l'on vouloit la traiter à fond.

Exceller dans une choſe vulgaire de ſa nature, c'eſt préciſément eſtre grand dans le petit . . . Il eſt queſtion pour un Heros d'exceller dans le grand, &c. La précellence rare & au deſſus du commun, meſſied à un homme d'honneur, en choſe frivole . . . C'eſt une eſpece de mocquerie & d'injure, de vouloir valoir par qualitez meſadvenantes à ſon rang, quoiquelles ſoient autrement loüiables ; & par qualitez auſſi qui ne doivent pas être ſiennes principales : comme qui loüeroit capita-

lement un Roy d'être bon peintre, ou bon architecte ; ces loüanges ne lui font honneur, si elles ne sont presentes en foule, & à la suite de celles qui lui sont propres. Les compagnons de Demosthenes en l'Ambassade vers Philippus, loüoient ce Prince d'être beau, éloquent, & bon beuveur. Demosthenes disoit que c'étoient loüanges qui appartenoient mieux à une femme, à un Advocat, & à un esponge, qu'à un Roy ... Un Roy doit pouvoir répondre comme Tiphicrates répondit à l'orateur qui le pressoit ainsi en son invective : Et bien, qu'es-tu pour faire tant le brave ? es-tu homme d'armes? es-tu Archer ? es-tu Picquier ? Je ne suis rien de tout cela ; mais je suis celuy qui sçait commander à tous ceux-là.

Est-on grand lorsqu'on est foible jusqu'à cherir des chaisnes honteuses ? Ceci est dit d'Alexandre dans le feu de sa passion, & non pas d'Alexandre sur les bords du Granique, & sur les bords de l'Hydaspe ; où sa noble ardeur pour la gloire, sa fermeté de courage, sa grandeur d'ame l'éleverent presque au dessus de l'humanité. Cette difference de l'homme & du Heros dans le même sujet, n'a pas été observée par le premier genie après Cor-

neille pour le poëme dramatique. Alexandre n'eſt chez lui qu'un Antoine foible, un Prince médiocre ; & Porus meſme qu'on repreſente au deſſus du conquerant de l'Univers, eſt encore moins un Heros en valeur qu'en galanterie. Alexandre peut-il être mis plus bas ?

Reflexions Morales

Nous n'avons pas le courage neceſſaire à un ſi pénible travail, &c. Il y a peu de choſes impoſſibles d'elles-mêmes ; & l'application pour réüſſir nous manque plus que les moyens.

C'eſt aſſez d'une éminente qualité pour faire un grand homme. Voyés, dit Montagne, combien Ceſar ſe déploye largement à nous faire entendre ſes inventions, pour baſtir ponts & engins ; & combien au prix il va ſe ſerrant, où il parle des offices de ſa profeſſion, de ſa vaillance, & conduite de ſa milice. Ses exploits le verifient aſſez Capitaine excellent ; il ſe veut faire connoître excellent ingenieur, qualité aucunement étrangere.

Horat. Epit.

Optat ephippia bos piger, optat arare caballus.

Sans doute que Ceſar étoit un Heros indépendemment de ſon habileté pour le genie : mais, je neſtime pas que cette qualité fuſt étrangere à ſon heroïſme, je

crois au contraire qu'elle contribua beaucoup à en assûrer la gloire. Les plus memorables sieges des derniers temps, ont esté formez sur celui d'Alexie ; & nous devons à Cesar nos forts, nos lignes, nos contre-vallations ; & générallement tout ce qui fait la seûreté des armées devant les places.

M. de S. Evr.

Le Mars Castillan ... s'étoit retiré plein de gloire dans un lieu nommé Xerés, près de la frontiere, &c. Le P. Rapin s'exprime ainsi sur la retraite du Grand Condé à Chantilly. J'avoüe qu'il faisoit beau voir ce Prince tout brillant de l'éclat de sa vertu, au travers de ces nuages qui l'environnoient dans l'orage du combat, lorsqu'il laissoit bien loin derriere lui les plus temeraires, pour aller affronter le péril dans les lieux où il estoit le plus grand ; que tout couvert de sang & de poussiere, il renversoit ce qui s'opposoit à son passage, jettant le trouble & la confusion partout où il se montroit ; & que précédé de l'épouvante, accompagné de la valeur, suivi de la gloire, il donnoit des combats, formoit des siéges, secouroit des alliez, défaisoit des ennemis, & se rendoit maistre de tout. Mais il fait encore plus beau le voir dans ce calme heu-

Traité du Grand, dans les differentes conditions de la vie.

reux & dans cette aimable tranquilité dont il joüit en ſa vie privée, qui le rend maiſtre de lui-meſme. Car le voir de la ſorte dans ce repos ſi digne de lui recevoir les compagnies, faire les honneurs de ſa belle maiſon, en montrer lui-meſme les beautez des caſcades, des fontaines, des jardins, & des bocages; entretenir avec cette honneſteté & cette affabilité qui lui eſt ſi naturelle, ceux qui viennent lui faire la cour, c'eſt proprement le voir dans ſa gloire. C'eſt alors que dépoüillé de toute ſa grandeur, ne regardant plus l'éclat de ſa vie guerriere, que comme le prélude de ſa vie paiſible & privée; il joüit tranquillement de cet illuſtre repos, que ſa raiſon & ſa ſageſſe lui ont fait par des voyes ſi glorieuſes, en goûtant toute la douceur que la modération de ſes déſirs, & le bon uſage de ſa fortune ont inſpiré à ſa raiſon; en ſentant bien lui-meſme que cet honneur dont il avoit été autrefois ſi jaloux, lorſqu'il avoit les armes à la main, eſt encore devenu plus grand depuis ſa retraite, où l'eſprit de paix a ſuccedé à l'eſprit de tumulte qui le poſſedoit dans ſes campagnes.

CHAPITRE VII.

L'avantage de la Primauté.

COmbien de gens auroient été des Phœnix en leur genre, & des modéles pour les ſiécles futurs ; ſi d'autres n'eſtoient pas venus avant eux ? C'eſt un avantage inſigne d'eſtre le premier : le mérite que l'on a d'ailleurs, augmente preſque de moitié par-là ; ou l'on gagne pour le moins d'avoir tousjours la preſſéance ſur un mérite égal, qui ne ſe montre qu'après. On regarde ordinairement comme les copies des anciens, tous ceux qui ſuccedent à leurs belles qualitez ; & quelques efforts que faſſent les derniers ; ils ne ſçauroient détruire la prévention invéterée, qu'ils ne ſont

que des imitateurs. Une ſorte de droit d'aiſneſſe met les premiers au deſſus de tout ; & les ſeconds ſont comme des cadets de condition, auſquels quelques reſtes d'honneurs ont eſté laiſſés pour partage. La fabuleuſe antiquité ne ſe contenta plus après un certain temps, d'eſtimer & de vanter ſes Heros : elle leur prodigua dans la ſuite ſon encens & ſes hommages. C'eſt une erreur qui n'eſt encore que trop commune aujourd'hui, d'éxaggérer le prix des choſes à meſure qu'elles ſont plus éloignées de nos temps.

Mais l'avantage dont je veux ici parler, eſt de ſe rendre le ſeul, l'unique, & le premier, par rapport au genre de mérite ; ſans égard à l'ordre des temps. La pluralité du meſme mérite, ſi je puis me ſervir de ce terme, en eſt une diminution ; ce merite fuſt-il éminent dans tous ceux qui l'au-

roient : & au contraire la ſingularité d'un vray mérite, fuſt-il en ſoy inferieur à l'autre, le met à un haut prix ? Ce n'eſt point l'effet d'une induſtrie ordinaire, de s'ouvrir une route nouvelle pour parvenir à la gloire d'eſtre le premier & le ſeul de ſon mérite. Il y a pluſieurs chemins qui ménent à cette belle ſingularité : mais tous ne ſont pas également praticables ; il faut les éxaminer bien, & les choiſir ſelon ſes forces : les moins frayez, quoyque difficiles, ſont communément les plus courts. Par un ſentier peu battu & malaiſé, ſouvent le voyageur n'arrive-t'il pas pluſtoſt à ſon terme ?

Salomon ſe fit un plan de conduite directement oppoſée à celle de David : & une place parmi les Heros, couſta bien moins au fils qu'à ſon pere : celuy-cy ſe ſignala par ſon caractere guerrier ; & l'autre par ſon caractere pacifique. Ce

qu'Auguſte s'acquit de gloire par la magnanimité, Tibere ſe propoſa de l'acquerir par la politique. Charles-Quint & Philippe Second ſon fils, furent deux Heros, chacun à leur maniere ; l'Empereur par ſa prodigieuſe puiſſance, le Roy par ſa prudence extraordinaire. Dans l'Egliſe meſme, les grands perſonnages n'eſtoient pas tous d'un ſeul caractere. Une éminente ſainteté diſtinguoit particulierement ceux-cy ; une profonde doctrine diſtinguoit ceux-là ; le zéle pour la pureté de la foy, étoit l'attribut des uns, la magnificence pour les temples conſacrez au Dieu vivant, rendoit les autres recommandables. De cette ſorte les Heros par des voyes differentes atteignent le meſme but, qui eſt la primauté du mérite, en un genre ſpécial & ſingulier.

Les grands hommes dans les lettres humaines n'ont-ils pas ſçû ſe

tirer

tirer du pair? n'ont-ils pas trouvé dans le mesme art; divers moyens de s'immortaliser & d'estre comles premiers de leur nom? Horace pour le mêtier des vers, cede l'Epopée à Virgile: Martial abandonne la lyre à Horace: Terence donne dans le comique; Perse dans le satyrique. J'en passe mille autres, tant anciens que modernes, qui aspirerent & qui parvinrent à l'honneur de la primauté. Les grands génies refusent la gloire aisée & comme subalterne de l'imitation; & honteux de n'estre que des copies serviles, ainsi que le sont la pluspart des hommes, ils osent entreprendre de devenir eux-mesmes des modelles.

Un peintre habile voyoit avec douleur, que le Titien, Raphaël & plusieurs autres l'avoient prévenu. Comme leur réputation estoit d'autant plus grande, qu'ils

ne vivoient plus ; il résolut de se faire un mérite à part, & de compenser à quelque prix que ce fust, l'avantage de la primauté qu'ils avoient sur lui. Pour cela il se tourna tout entier à la peinture des gros traits. Quelques gens lui representerent qu'il avoit tort de ne pas continuer dans le tendre & dans le délicat, qu'il y réüssissoit bien, & qu'il y pouvoit estre un digne émulateur du Titien. A quoi, le peintre répondit fierement, qu'il lui paroissoit plus glorieux d'estre le premier dans sa façon de peindre, bonne d'ailleurs ; que d'estre le second dans celle du Titien, & de tous ceux qui l'avoient précédé.

Cette singularité spirituelle & heureuse, peut servir de regle à toute profession ; à tout emploi, à tout métier. Il faut avoir le courage de se choisir un nouveau

genre, un nouveau tour de mérite; mais il faut avoir auſſi la prudence d'aſſeoir bien ſon choix: la mépriſe ici conduiroit à une mauvaiſe ſingularité, dont on ne reviendroit pas.

REMARQUES

Sur le Chapitre ſeptiéme.

L'avantage de la Primauté.

IL y a plus de trois mille ans qu'Achille eſt un fameux Heros, & que l'on croit honorer infiniment ſes ſucceſſeurs, en les comparant à lui: Ce Prince, ce général d'armée eſt un Achille pour la valeur, on n'en dit pas davantage, l'éloge eſt parfait. Et combien de temps encore, cette comparaiſon ſera-t'elle glorieuſe aux Heros? auſſi long-temps que le monde ſubſiſtera: il y aura tousjours des poëtes, des hiſtoriens, des orateurs & des hommes qui répetent après eux; c'eſt un Achille pour la valeur; les Heros futurs

le surpasseront inutilement, ainsi que tant d'autres l'ont déja fait ; par une tradition opiniâtre, on croira toûjours les distinguer assez en les mettant de pair avec le vainqueur d'Hector : comme si son mérite étoit le point de perfection, au de-là duquel on ne peut aller. Voilà du moins l'avantage, la presséance que donne la primauté du tems.

C'est une erreur, qui n'est encore que trop commune aujourd'hui, d'éxaggerer le prix des choses, à mesure qu'elles sont plus éloignées de nos tems. J'adopte en partie sur cela, le sentiment d'un de nos écrivains ; parce qu'il me paroît en partie vrai. Voici ces propres termes ausquels je me garderai bien de rien changer.

de la M. Je trouve seulement que l'on fait sonner trop haut les noms des écrivains de l'antiquité. Ils sont pour les gens prévenus comme ces géants dont parle M. D. qui croissoient toutes les années d'une coudée en grosseur, & de deux en hauteur. A mesure qu'ils s'éloignent de nous, leur autorité s'augmente, nous ne nous accoûtumons pas assez à les entendre nommer, comme les écrivains de nôtre siécle; nous y attachons une idée de grandeur, devant qui les noms modernes ne tien-

nent point. Pour moi qui ſoupçonne que ces grands hommes pouvoient être petits par bien des endroits aux yeux de leurs contemporains ; qui vois parmi nous que ceux qui ont le plus de talents, n'ont pas ſouvent des lumieres bien ſûres, & que nos meilleurs eſprits ſe trompent quelquefois ; je penſe qu'il en a toûjours été de même, &c.

Qui parleroit avec ces modifications ſur la maniere dont on fait aujourd'hui la guerre, comparée à la maniere dont la faiſoient les Romains, mêmes habiles ; je doute fort qu'il paſſât dans l'eſprit des gens raiſonnables, pour un homme qui méprise nos anciens maiſtres en ce genre comme en pluſieurs autres.

Mais, l'avantage dont je veux ici parler, eſt de ſe rendre le ſeul, l'unique & le premier, par rapport au genre de mérite ; ſans égard à l'ordre des tems. Il y a des artiſans ou des habiles, dont l'eſprit eſt auſſi vaſte que l'art & la ſcience qu'ils profeſſent ; ils lui rendent avec avantage par le génie & par l'invention, ce qu'ils tiennent d'elle & de ſes principes, ils ſortent de l'art pour l'ennoblir, s'écartent des regles, ſi elles ne les conduiſent pas au grand & au ſublime ; ils *La Bruyere.*

marchent ſeuls & ſans compagnie, mais ils vont fort haut, & penétrent fort loin, toûjours ſeurs & confirmez par le ſuccès des avantages qu'on tire quelquefois de l'irregularité.

Ces moyens de ſe faire un merite à part, ſont hazardeux; il n'appartient qu'aux génies ſuperieurs de les tenter & de les voir réüſſir. Auſſi Gracien prétend-il que ce n'eſt pas l'effort d'une induſtrie ordinaire, de s'ouvrir un nouveau chemin à la gloire. M. de la Bruyere entre encore dans le ſentiment de cet auteur, en un autre endroit que voici: lorſqu'on excelle dans ſon art, dit-il, & qu'on lui donne toute la perfection dont il eſt capable; l'on en ſort en quelque maniere, & l'on s'égale à ce qu'il y a de plus noble & de plus relevé. V. eſt un peintre; C. un muſicien; l'auteur de Pyrame, un poëte. Mais, *Mignard* eſt *Mignard*, *Lully* eſt *Lully*; & *Corneille* eſt *Corneille*... Il apparoît de tems en tems ſur la face de la terre, continuë-t'il, des hommes rares, exquis; & dont les belles qualitez jettent un éclat prodigieux; ſemblables à ces étoiles extraordinaires, dont on ignore les cauſes, & dont on on ſçait encore moins ce qu'elles deviennent après avoir

disparu; ils n'ont ni ayeux, ni descendans; ils composent seuls toute leur race.

Les chemins les moins frayez à l'héroïsme singulier, quoique difficiles, sont communément les plus cours. Alexandre se proposa cet héroïsme, & il y parvint en effet par le chemin le moins frayé, le plus difficile & le plus court. Roi d'un petit état, il forme le dessein de l'être d'un monde entier; & se livre aussi-tôt à l'éxécution de son projet. A la tête de trente-cinq mille hommes seulement, avec aussi peu d'argent que de vivres, il abandonne la Macedoine pour n'y plus revenir, & va porter la guerre en Perse, résolu de conquerir en peu de tems toute l'Asie, ou d'y trouver son tombeau. Darius que les Grecs nommoient le grand Roi, à cause de sa puissance, de ses richesses, & de ses forces immenses; Darius dont les simples Lieutenants font trembler tous les peuples sur les frontieres, Darius suivi d'un million de combattans, est le Monarque dont Alexandre veut envahir les Etats, qu'il vient attaquer, qu'il combat, qu'il défait, qu'il dépoüille de toute sa grandeur, qu'il réduit à devenir comme son sujet: & cette

victoire, l'une des plus completes qui fût jamais, vaut au vainqueur la conquête de toute l'Asie. C'est à cette action vive, périlleuse, prompte, héroïque, presqu'au dessus de l'imagination, que convenoient si bien ces paroles de Cesar: *Veni, vidi, vici.* Je suis venu, j'ai vû, j'ai vaincu.

Quelques Heros ont voulu marcher après Alexandre dans cette glorieuse, mais dangereuse carriere; & se sont perdus, pour n'avoir pas assez consulté leurs forces: témoin Dom Sebastien Roi de Portugal, & Charles Roi de Suede. Cesar même, vainqueur dans les plaines de Pharsale, l'eût-il été dans les plaines de Perse? Alexandre à la bataille d'Arbelles, alla lui-même au secours de Parmenion: & dans une action moins vigoureuse, Cesar eut besoin d'être secouru par Labienus. Rabbatons sur le principe de Gracien; que toutes les voyes qui vont à l'héroïsme ne sont pas également pratiquables; qu'il faut les éxaminer bien, & les choisir selon ses forces.

Ce qu'Auguste s'acquit de gloire par la magnanimité, Tibere se proposa de l'acquerir par la politique. Quelque respect que j'aye pour l'autorité de Gracien;

je ne ſuis pas perſuadé que Tibere ait voulu de deſſein prémédité, ſe faire à l'héroïſme une route differente de celle d'Auguſte. Car, c'eſt dequoi il eſt ici queſtion. Ce ſentiment ne me paroît pas plus vrai que celui de Tacite, lorſque directement contre le caractere d'Auguſte, il lui prête l'intention baſſe d'avoir adopté Tibere, afin qu'un ſucceſſeur plein de vices fit regretter le prédéceſſeur vertueux. C'eſt une faute qui ne ſe pardonne pas à un poëte, d'aller contre le caractere connu d'un Heros; cette faute doit être encore bien moins pardonnable à un hiſtorien. Le caractere d'Auguſte eſt-il inconnu, pour y ſuppoſer un trait de rafinement qui ne convenoit qu'à Tibere même? Pour revenir à Gracien; j'eſtime que Tibere parvenu à l'Empire, ſe comporta ſelon ſon génie & ſon humeur; ſans penſer à faire de ſa conduite un contraſte de celle d'Auguſte, pour s'ouvrir un autre chemin à la gloire. Le fonds naturel de Tibere, c'étoit d'être ſoupçonneux, diſſimulé, myſterieux & cruel: il apporta ce fonds à l'Empire, & le ſuivit pour regle de gouvernement. Je ne prétens pas par-là qu'il manquât de toute politique; mais, ſa politique reſſembloit

au fonds vitieux qu'il avoit ; ſans aucune vûë du bien public, ſans autre motif que ſon interêt propre. Je ne l'oppoſe donc point à Auguſte par l'endroit de la politique dont Gracien ſemble lui faire un mérite ; je les oppoſe l'un à l'autre, en ce que les mauvaiſes qualitez du premier dégraderent pour jamais l'Empire Romain ; au lieu que les bonnes qualitez d'Auguſte l'avoient toûjours ſoûtenu en honneur.

Les grands hommes dans les lettres humaines, n'ont-ils pas ſçû ſe tirer du pair, &c. Platon avoit naturellement l'eſprit tourné à la poëſie, dit M. l'Abbé Maſſieu : elle eût même ſes premiers amours. Tout jeune encore, il compoſa des vers ; & non content de s'éxercer ſur des ſujets galants, il eſſaya ſes forces dans la tragedie, & dans le poëme épique. Mais le ſuccès ne répondit pas à ſes eſperances. Il compara ſon travail avec celui d'Homere, & en ſentit la difference. Convaincu qu'il combattroit vainement contre un athlete, qui depuis quatre ou cinq ſiécles, s'étoit comme emparé de tous les ſuffrages, il abandonna un genre d'écrire, dans lequel il crût ne pouvoir être que le ſecond, & tourna ſes vûës vers un autre, où il ne déſeſpera pas d'être le

premier. Son dépit même le porta jusqu'à jetter au feu les vers qu'il avoit faits, mais en les brûlant, il ne pût s'empêcher de citer un endroit du poëte même qui causoit son chagrin. C'est ce vers qu'Homere met à la bouche de Thétis, lorsqu'elle va chez Vulcain lui demander des armes pour Achille.

A moi Vulcain, Thétis a besoin de ton aide.

Platon ne fit que mettre son nom à la place de la Déesse.

A moi Vulcain, Platon a besoin de ton aide.

Cet exemple d'un Heros de l'Antiquité, n'a guéres fait encore d'impression sur l'esprit de nos gens de lettres. Peut-être un seul d'entre eux eut la sagesse & la force d'abandonner les vers; pour acquerir dans un autre genre, une singularité qu'ils ne lui donnoient pas. Presque tous les autres qui ont commencé en dépit d'apollon par le même métier, y ont continué, y ont opiniâtrement perseveré; toûjours faiseurs de vers, & jamais poëtes. Quelques-uns au contraire déja singuliers par leurs ouvrages en prose, ont voulu se distinguer encore par la poësie. Que ne s'en tenoient-ils à leur prose?

ou dumoins, que n'avoient-ils le courage comme Platon de jetter au feu leurs vers, qui ne sont bons qu'à déparer leurs autres ouvrages ?

Il lui paroissoit plus glorieux d'être le premier dans sa façon de peindre, que d'être le second dans celle du Titien. Je joins à ce peintre Espagnol un Lorrain dans la même profession, & qui se singularisa avec le même bonheur que le premier. C'est Calot, noble d'extraction, dit M. Felibien. Il s'appliqua préferablement à tout au dessein, & *au petit*; en quoi il est original : ceci soit dit pour les connoisseurs. J'ajoute pour tout le monde que Calot se rendit encore original dans le grotesque : ses caprices; sa *diablerie* de Saint Antoine, comme on l'appelle vulgairement, ses pentalons, ses pelerins, ses gueux sont des merveilles de l'art, ausquelles personne avant lui n'avoit atteint ; & qui désesperent tous ceux qui viendront après. Nous avons eû en France un Calot en poësie ; je veux dire un poëte qui entreprit de devenir un original par le burlesque ; ainsi que le peintre l'étoit devenu par le grotesque. Mais le poëte n'eût pas la fortune du peintre ; il s'autorisa vainement de ces

Entret. sur les vies & sur les ouvrages des peintres, &c.

paroles d'Horace ; *ut pictura poësis erit* : il fût mis par le satyrique du siécle dans le cathalogue des mauvais auteurs.

Au mépris du bon sens, le Burlesque effronté,
Trompa les yeux d'abord, plût par sa nouveauté...
Mais de ce stile enfin, la Cour désabusée,
Dédaigna de ces vers l'extravagance aisée,
Distingua le naïf du plat & du bouffon,
Et laissa la Province admirer le Typhon.

CHAPITRE VIII.

Préférer les qualitez éclatantes à celles qui frappent moins.

J'Appelle qualitez éclatantes, celles dont les nobles fonctions ſont plus expoſées aux yeux de tout le monde, plus conformes au gouſt général, & plus univerſellement applaudies. Deux Villes célébres ont donné la naiſſance à deux Heros differens; Thebes à Hercule, & Rome à Caton. Le premier fut l'admiration de l'Univers, & le ſecond fut la cenſure de Rome, A la verité Caton eut ſur Hercule un avantage qu'on ne ſçauroit lui diſputer; puiſqu'il le ſurpaſſa du coſté de la ſageſſe. Mais, il faut convenir auſſi, que du co-

ſté de la Renommée, Hercule l'emporta ſur Caton. Celuy-cy s'occupa ſans relaſche à détruire les vices qui deshonoroient ſa patrie ; & l'autre à exterminer les monſtres qui déſoloient la terre : l'entrepriſe du Romain eut quelque choſe de moins facile en un ſens ; l'entrepriſe du Thébain, eût quelque choſe de bien plus éclatant. Auſſi, le nom de Caton ne paſſoit guéres les enceintes de Rome : au lieu que celui d'Alcide voloit dans toutes les parties du monde ; & que ſa réputation ne pouvoit aller plus loin ; à moins que l'une & l'autre hémiſphere ne ſe reculaſſent pour ainſi dire.

Cependant quelques-uns, & ce ne ſont pas les moins judicieux des hommes, préferent aux actions, leſquelles paroiſſent & frappent davantage certaines occupations qui ſuppoſent un mé-

rite très-profond, quoyque connu de peu de gens. L'approbation & l'eſtime du petit nombre, touchent plus ces perſonnes ſenſées, que le ſuffrage & les applaudiſſemens du grand nombre : les choſes plauſibles & à la portée de l'admiration generalle, ils les qualifient *merveilles des ignorans* : le parfait, l'excellent dans une choſe particuliere qui eſt d'un ordre ſuperieur, ne s'apperçoit que de peu de gens, diſent-ils ; & ainſi l'honneur en eſt renfermé, ce ſemble, dans des bornes bien étroites : mais ces approbateurs rares ſont aprèstout le nombre choiſi, & comme l'élite du genre humain : ce qui ſe rend ſenſible à tous, reçoit des éloges publics, il eſt vray ; mais n'entre-t'il rien de populaire dans ces éloges? le fonds du mérite en eſt-il pour cela plus étendu ? Dailleurs, le ſuffrage plus limité des premiers connoiſſeurs

connoiſſeurs, peut entraiſner enfin celui de la multitude.

Ainſi raiſonnent certains eſprits dont le ſentiment nous paroiſt trop ſubtil pour eſtre icy d'uſage. Ouy, les belles qualitez qui ſont au gouſt & au gré de de tous, doivent eſtre tousjours préferées aux autres : Le point eſſentiel eſt, qu'elles ſe produiſent par des effets qui leur ſoyent aſſortis, car alors on s'empare à coup ſeur de l'attention générale ; & cette attention eſt bien-toſt ſuivie d'un concert univerſel de loüanges : parce que l'excellence du merite eſt d'une eſpece qui ſe fait connoiſtre & gouſter à tout le monde Et n'eſt-ce donc pas le plus ſage parti, de s'aſſeurer de la ſorte l'approbation publique ? Se propoſer au contraire l'approbation de quelques particuliers, avec l'eſperance que leur eſtime ga-

gnera peu à peu le grand nombre, n'est-ce point un dessein qui approche fort de la chimere? Au reste, j'ai défini les qualitez éclatantes celles dont les nobles fonctions sont plus mises en jour, plus palpables & plus applaudies: Et je suppose, que par les termes de nobles fonctions, j'exclus suffisamment certaines professions publiques, dont l'exercice est ignoble & bas. Car il est vray que l'on bat des mains aux gestes expressifs d'un excellent pantomime; aux tours surprenants d'un baladin habile & vigoureux: Mais, ces personnages aussi vuides de belles qualitez que bouffis de vanité pour l'ordinaire, quelle reputation ont-ils? Ce sont tout au plus des heros en grimaces & en cabrioles.

Quels sont les Heros veritables, dont les noms se trouvent écrits les premiers, & avec plus

de pompe ſur la liſte de la Déeſſe à cent bouches ? Ce ſont ſans doute les grands Hommes de Guerre ; auſquels l'heroïſme ſemble appartenir d'une maniere plus propre, & comme primitive. Tout l'univers en effet retentit de leurs loüanges : chaque ſiecle rappelle ſucceſſivement à la poſterité leur triomphante memoire : l'Hiſtoire languit & tombe des mains au lecteur endormi, ſi le recit de leurs exploits ne la releve : leurs malheurs meſmes ſont le fonds & l'ame de la poëſie la plus ſublime. Et d'où vient cela ? C'eſt que les hauts faits de ces illuſtres heureux ou malheureux dans la Guerre, ſont comme de grands traits dont tous les eſprits peuvent eſtre également frappez. Je n'ay garde pourtant de vouloir, que la guerre ſoit preferable à la paix ; à moins que ce ne fuſt une paix

honteuſe & préjudiciable. Je m'imagine ſeulement que les qualitez guerrieres ont plus d'éclat, plus de luſtre & plus de reputation que les autres. Quoiqu'il en ſoit ; dans toutesles profeſſions nobles de la vie, pour oſer ſe promettre une approbation générale, il faut conſulter & ſuivre le ſentiment unanime. La juſtice publiquement exercée ſans partialité & ſans délai, immortaliſe un Magiſtrat ; comme les lauriers de Bellone éterniſent un Général d'armée. Un Homme de Lettres, illuſtre ſon nom à jamais; lorſqu'il ſçait traitter des ſujets intereſſans, plauſibles, & accommodez au gouſt univerſellement établi : au lieu que des ouvrages ſecs, abtraits, formez ſur le gouſt d'un très-petit nombre de gens, laiſſent leur auteur dans l'oubli ; & ne ſervent qu'à remplir triſtement un vuide parmi des livres achetez au volume.

REMARQUES

Sur le Chapitre huitiéme.

Préférer les qualitez éclatantes à celles qui frappent moins.

LE fonds de ce Chapitre se trouve dans une maxime de mon Auteur, dont voicy le precis. Les choses dans la vie (dit-il) doivent leur prix, si non leur merite, à l'impression qu'elles font : elles valent, & subsistent à mesure que cette impression avantageuse se prend & se commnnique. Ainsi, les qualitez connuës par leurs fonctions éclatantes frappent l'attention publique & reçoivent des éloges, qui en perpetuent la memoire. Au lieu que les belles qualitez mesmes dont les fonctions sont comme privées, échappent à l'attention du public ; & risquent d'estre ensevelies dans l'oubli. C'est par leurs exploits guerriers que les Roys d'Aragon seront à jamais recommandables, &c. *Oracl. Man.*

Il ne faut que voir un homme élevé en dignité, dit Montagne : quand nous l'aurions connu trois jours devant, homme de peu, il coule insensiblement en nos opinions une image de grandeur & de suffisance, & nous persuade que croissant de train & de credit, il est pareillement cru de merite. Que la chance tourne aussi, qu'il retombe & se mesle à la presse, chacun s'enquiert avec admiration, de la cause qui l'avoit guindé si haut. Est-ce lui, dit-on? N'y sçavoit-il autre chose, quand il y estoit? Nous étions vrayment en bonnes mains. Dignité engendre renommée ; mais faut avoir pour s'y tenir, & ne pas cheoir. Aussi Gracien demande-t-il la suffisance necessaire pour remplir les fonctions des emplois exposez au grand jour : & ce n'est qu'à cette condition qu'il prefere ces mesmes emplois aux autres, dont les fonctions se montrent moins.

Quelques-uns, & ce ne sont pas les moins judicieux des hommes : préferent certaines occupations qui supposent un merite très-profond, quoique connu de peu de gens. Celuy qui sçait le mieux le métier de la guerre, tout éclattant qu'il est, dit M. de S. Evremont, n'est pas

neceſſairement le plus grand homme. La beauté de l'eſprit, la grandeur de l'ame, la magnanimité, le deſintereſſement, une capacité qui s'etend à tout font la meilleure partie du merite de ces grands hommes. J'ay veu prendre une reſolution qui cauſoit la perte d'un grand Eſtat, ſi elle eut été ſuivie. J'en vis prendre une contraire le meſme jour par un heureux changement qui fut ſon ſalut : mais elle donna moins de reputation à l'auteur d'un ſi bon conſeil que n'auroit fait la defaite de cinq cens chevaux, ou la priſe d'une ville peu importante. Ces derniers évenemens frapent les yeux, ou l'imagination de tout le monde. Le bon ſens n'eſt admiré quaſi de perſonne, pour n'eſtre connu que par des reflexions que peu de gens ſçavent faire. Et c'eſt pour cela meſme que Gracien ajouſte : le point eſſentiel eſt que les qualitez éclatantes ſe produiſent par des faits qui leur ſoient aſſortis ; c'eſt à dire, par des faits dignes des heros, dignes des grands hommes, auſquels ſeuls ces qualitez appartiennent. Que ſi M. de S. Evremont entend autre choſe, & qu'il veuille donner à un heroïſme caché la preference ſur un heroïſme frappant ; ſon ſentiment

nous paroiſtra trop ſubtil pour eſtre d'uſage, ainſi que s'exprime mon Auteur.

Se propoſer l'approbation de quelques particuliers, avec l'eſperance que leur eſtime gagnera peu à peu le grand nombre : N'eſt-ce point un deſſein qui approche fort de la chimere ? Ces particuliers meſmes, dont on eſpere que l'eſtime entraiſnera peu à peu celle de la multitude ; n'oſent ſouvent parler les premiers, & attendent le ſuffrage du public pour dire leur ſentiment. Bien des gens, dit la Bruyere, ſentent le merite d'un manuſcrit qu'on leur lit, qui ne peuvent ſe declarer en ſa faveur, juſqu'à ce qu'ils ayent veu le cours qu'il aura dans le monde, ou quel ſera ſon ſort parmi les habiles : ils ne hazardent point leurs ſuffrages, ils veulent eſtre portez par la foule, & entraiſnez par la multitude. Ils diſent alors qu'ils ont les premiers approuvé l'ouvrage ; & qu'ils ſont de l'avis du public : mais c'eſt trop tard pour un auteur qui comptoit que leur approbation luy concilieroit celle du public. D'une autre part, un certain nombre d'habiles, déterminez meſme, ce qui n'arrive gueres, à rendre un ouvrage recommandable, n'y réuſſi-

ront point ; si cet ouvrage n'est *conforme au goust général*, quelque solide, quelque profond qu'il soit d'ailleurs : sa reputation sera renfermée dans ce certain nombre d'habiles, qui seuls sçavent l'estimer. Encore l'auteur seroit heureux, si sa gloire ainsi limitée se transmettoit à la posterité sur le mesme pied. Mais, il n'y a que les choses accommodées au goust universel qui se soustiennent & qui plaisent tousjours. C'est par cette raison qu'on estime encore autant Horace & Terence aujourd'hui qu'on faisoit autrefois. Au contraire, plusieurs Ecrivains de leurs temps sont demeurez en chemin, & n'ont point passé jusqu'à nous ; pour avoir traité des sujets peu interessans, & hors de la portée commune des hommes.

L'Orateur Romain, bon connoisseur en matiere de reputation, ne negligea jamais de contenter le goust public : C'est de Montagne, plus volontiers que de tout autre auteur que j'en emprunte la preuve. J'adjousteray (dit-il) un conte que nous lisons de Ciceron, pour nous faire toucher au doigt son naturel à l'approbation totale. Il avoit à orer en public, & estoit pressé de

temps pour se preparer au large : Eros, l'un de ses serfs le vint advertir que l'audience estoit remise au lendemain ; Ciceron en fut si aise qu'il donna la liberté au serf pour cette bonne nouvelle.

Ces Pantomimes & ces Baladins sont tout au plus des heros en grimaces & en cabrioles. Ces hetos en grimaces & en cabrioles ne blesseroient-ils pas la delicatesse de deux ou trois petits illustres du parterre litteraire, ausquels Gracien n'a point du tout l'honneur de plaire? A tout hazard, je ne suis ni le premier ni le seul, qui ait employé le terme de heros en mauvaise part : l'Auteur des Refl. moral. dit en quelque endroit : *Il y a des Heros en mal comme en bien.*

La Bruy. *C'est aux grands hommes de Guerre que le Heroïsme semble appartenir d'une maniere plus propre, &c.* Dans la Guerre, la distinction entre le Heros & le grand homme est delicate ; toutes les vertus militaires sont l'un & l'autre : il semble neanmoins que le premier soit jeune, entreprenant, d'une haute valeur, ferme dans les perils, intrepide; que l'autre excelle dans un grand

ſens, par une vaſte prevoyance, par une haute capacité & par une longue experience : peut-eſtre qu'*Alexandre* n'eſtoit qu'un heros, & que *Ceſar* eſtoit un grand homme.

S'il y avoit quelque diſtinction entre les heros & les grands hommes dans la Guerre ; ce ſeroit peut-eſtre celle qu'y met M. de la Bruyere : elle eſt trop *delicate* pour ne la pas admettre preférablement à toute autre, ſuppoſé qu'il y en eût. Mais le heros & le grand homme ſont icy neceſſairement la meſme choſe : car, *toutes les vertus militaires* ſont égallement eſſentielles à l'un & à l'autre : on eſt ſeulement ou plus ou moins heros & grand homme dans la guerre, à meſure qu'on poſſede ou plus ou moins les vertus militaires. Pour ce qui eſt de la comparaiſon que l'on apporte, elle paroiſt injurieuſe aux deux grands perſonnages qui en ſont l'objet ; elle leur oſte à chacun, ce me ſemble, une partie de leurs belles qualitez, afin de les differencier l'un de l'autre. Ceſar ainſi qu'Alexandre, n'eſtoit-il pas *entreprenant d'une haute valeur, ferme dans les périls, intrepide ?* Alexandre à ſon tour, ainſi que Ceſar *avoit*

un grand sens ; ses réponses en estoient remplies ; *une vaste prevsyance* ; les moyens dont il se servit pour executer ses vastes projets en font foi ; *une haute capacité* : ses succès, soit dans la guerre, soit dans lettres en sont des preuves ; une longue experience, il avoit appris son métier sous Philippe son pere, qui en sçavoit pour le moins autant que les plus habiles généraux Romains. La seule difference donc que je trouve bien marquée & bien claire dans le paralelle ; c'est qu'Alexandre estoit plus jeune que Cesar, & Cesar plus vieux qu'Alexandre.

Caract. *L'histoire languit... Si le recit de leurs fameux exploits ne la releve... Ils sont le fonds & l'ame de la poësie la plus sublime.* La vie des heros a enrichi l'histoire, & l'histoire a embelli les actions des heros : ainsi je ne sçai qui sont plus redevables ; ou ceux qui ont écrit l'histoire, à ceux qui leur en ont fourni une si noble matiere, ou ces grands hommes à leurs historiens. La resolution de ce probleme est que ceux qui ont plus reçû sont plus redevables : & les heros ont donné le fonds aux historiens, dont les premiers n'ont reçû que la façon.

Les heros dans la guerre se sont faits des heros, indépendamment du ministre des historiens & des poëtes; & ceux-cy ne sont devenus des heros en leur genre que par la *noble matiere* que les autres leur en ont fournie. Sans les Achilles, les Agammemnons, &c. point d'Homere; sans les Augustes, les Pompées, &c. point de Corneille. En un mot, les Ecrivains celebres dans le sublime doivent aux heros dans le grand, ce que les Ecrivains celebres dans le comique doivent aux heros dans le ridicule. Sans les sots & les impertinens, point de Plaute, point de Terence, point de Moliere, point de * Miguel Cervantes, &c.

* L'auteur de Don Quichotte.

Je n'ay garde pourtant de vouloir que la guerre soit preferable à la paix; à moins que, &c. Il faut, dit M. de S. Evremont, que l'application de la science militaire soit juste, ou du moins honneste; qu'elle se tourne au bien mesme de ceux qu'elle assujettit, s'il est possible; tousjours à l'interest de son païs, où à la necessité du sien particulier. Quand elle devient l'emploi du caprice, qu'elle sert au déreglement & à la faveur; quand elle n'a pour but que de faire du

mal à tout le monde ; alors, il lui faut oster cette gloire qu'elle s'attribuë, & la rendre aussi honteuse qu'elle est injuste. Grotius ne pense pas autrement dans son ouvrage intitulé : *De jure Belli & Pacis.*

Testam. Tout bien consideré, dit M. de la Hoguette, la guerre n'est autre chose qu'un fleau de Dieu, que les Rois doivent détourner d'eux s'ils le peuvent faire, comme une chose qui diminuë leur grandeur par la perte de leurs sujets, & par la suite d'une infinité de maux qui l'accompagnent. Dieu est le Dieu de paix & de dilection : un Roi qui est l'image de Dieu sur la terre : efface en lui sa ressemblance, s'il n'est un Roi de paix & de dilection comme lui ... Le Prince doit conserver en son ame le desir de faire la paix, & y contribuer en tout ce qui luy sera possible ; afin qu'il n'ait pas ce déplaisir, que le tems de son regne ne soit considerable que par les actions qui procedent de la partie irascible qui est dans l'homme.

Des ouvrages secs, abstraits, formez sur le goust d'un très-petit nombre de gens, laissent leur auteur dans l'oubli, &c. M. de S. Evremont parlera plus

icy de ſon propre fonds. Je n'aime pas, dit-il, ces gens doctes qui employent toute leur étude à reſtituer un paſſage, dont la reſtitution ne nous plaiſt en rien. Ils font un myſtere de ſçavoir ce qu'on pourroit bien ignorer, & n'entendent pas ce qui merite veritablement d'eſtre entendu. Pour ne rien ſentir, pour ne rien penſer delicatement, ils ne peuvent entrer dans la delicateſſe du ſentiment, ni dans la fineſſe de la penſée. Ils réuſſiront à expliquer un Grammairien; ce Grammairien s'appliquoit à leur meſme étude, & avoit leur meſme eſprit; mais ils ne prendront jamais celui d'un honneſte-homme des Anciens. J'ajoute qu'ils demeureront dans la meſme obſcurité que leur heros.

CHAPITRE IX.

Connoiſtre ſa bonne qualité dominante.

JE ne ſçai ſi je dois nommer attention ou hazard, qu'un grand-homme ait aſſez toſt apperçu ſa bonne qualité dominante ; pour la mettre en œuvre dans toute ſon étenduë. Quoiqu'il en ſoit ; cette qualité qui prevaut en nous, c'eſt tantoſt la valeur ; tantoſt l'eſprit de politique ; tantoſt une diſpoſition ſinguliere pour les lettres : En un mot, c'eſt le fonds marqué à chacun pour eſtre parfait dans quelque genre, s'il peut le connoiſtre ce fonds, & s'il le cultive préférablement à toute autre choſe

chose. C'est une folie de pretendre se partager avec un succés égal à deux grands objets ; dont un seul suffit pour occuper sans cesse nos soins : c'est une folie de vouloir associer l'excellent Général d'armée, avec l'Homme sçavant au mesme degré. Il faut opter, & suivre Mars ou Apollon ; il faut du moins se livrer à l'un, & ne faire que se prester à l'autre : ensorte que la qualité dominante n'ait aussi qu'un objet dominant. L'aigle content de pouvoir seul entre les oiseaux soutenir l'aspect du soleil, n'aspire point à leurs chants mélodieux : L'autruche ne se pique point de prendre son vol aussi haut que l'aigle, une cheûte certaine seroit sa destinée ; la beauté de son panache doit la consoler de l'autre avantage qu'elle n'a pas.

Chacun de nous en recevant

du ſouverain Eſtre la naiſſance, reçoit au meſme temps, pour parler ainſi, le lot d'eſprit & de genie qui luy eſt propre : c'eſt enſuite à chacun de le remarquer, & de le monter à tout ſon prix. Il n'y a pas eu juſqu'à-preſent un ſeul homme qui ne puſt s'élever au point de la perfection en quelque choſe ; parce qu'il n'y en a pas eu un ſeul à qui tout talent ait abſolument manqué. Neanmoins, on en compte ſi peu de parfaits, qu'on les appelle par diſtinction, des hommes extraordinaires, des grands hommes ; ceux-cy par la ſuperiorité, ceux-là par la ſingularité de leur merite. A l'égard de tous autres, leur capacité eſt auſſi inconnuë que la réalité du Phœnix eſt incertaine. Il n'eſt perſonne, à la verité, qui ſe croye inhabile aux plus difficiles emplois meſmes : mais, la flat-

teuſe impoſture que fait icy la paſſion, le temps la diſſipe ; & preſque tousjours lorſque le mal eſt ſans eſpoir de gueriſon.

Ce n'eſt point une faute, à mon ſens, de ne pas exceller dans le mediocre ; afin d'eſtre mediocre dans l'excellent : mais eſtre mediocre dans un rang inferieur, lorſqu'on pourroit en remplir un premier avec diſtinction ; c'eſt ce qui n'eſt point pardonnable, & ce qui n'eſt pourtant que trop ordinaire. Le conſeil que donne un poëte à ce ſujet eſt très ſage, & vaut bien une ſentence d'Ariſtote : *Ne faites rien en dépit de Minerve* : c'eſt-à-dire, qu'il ne faut point embraſſer un eſtat, un emploi, que le talent déſavoüe ; & pour leſquels par conſequent l'habileté neceſſaire ne viendra jamais. Cette verité eſt bien facile à comprendre ; & qu'il eſt difficile qu'on

en faſſe l'application ! En matiere de capacité, on ne déſabuſe perſonne ; & qui que ce ſoit ne ſe deſabuſe ſoy-meſme ; pour cela, il faudroit commencer par croire que nous pouvons nous tromper ; & nous nous croyons infaillibles. Un bandeau que nous nous mettons devant les yeux, nous couvre noſtre inſuffiſance réelle, & ne nous laiſſe voir que noſtre prétendu merite. C'eſtoit le deſir d'un homme ſenſé, qu'il y eut des miroirs qui repreſentaſſent le caractere de l'eſprit ; comme nous en avons qui repreſentent les traits du viſage : mais par malheur, ajoutoit-il, chacun doit eſtre en quelque ſorte ſon miroir : & ce miroir n'eſt fidelle qu'à nous repreſenter tels qu'il nous plaiſt d'eſtre, & non point tels que nous ſommes.

Tout juge de ſoy-meſme trouve mille ſubtilitez pour ſe dé-

rober & pour échapper à la connoiſſance de ce qu'il eſt en effet : l'amour propre qui ſçait, comme le Protée de la Fable, prendre toutes ſortes de formes, fournit à chaque inclination, à chaque penchant, des reſſources infinies pour ſuborner la raiſon. Que cet amour propre eſt fertile en lumieres, ou pluſtoſt en illuſions ! Car la varieté des inclinations & des penchans eſt prodigieuſe ; elle eſt égale à celle des humeurs, des ſons de voix, des ſentimens, des gouſts, des viſages ; à celle de tous les differens eſtats de la vie. C'eſt par cette extreſme varieté de penchans qu'il n'eſt point de fonctions qui demeurent vuides dans le monde. Le penchant rend tout pratiquable : il facilite ce que le prince le plus deſpotique, & meſme le plus aimé n'obtiendroit pas de ſes ſujets. Je ſuppoſe pour un moment,

qu'un prince, tel que je le depeins, veuille assigner à ses peuples leur vacation particuliere, & qu'il dise à celuy-cy ; soyez laboureur ; à celuy-là, soyez matelot, & ainsi des autres. Certainement, tous se récrieront sur l'impuissance où ils sont, de supporter le travail accablant dont on les charge. Non pas un seul ne seroit content d'un emploi mesme honneste, dès-que cet emploi seroit de commande & opposé à son penchant. Jusqu'où ne va point le pouvoir, la force de l'inclination ? Mais, avec ce pouvoir, avec cette force, on n'en réussit pas mieux : parce que d'ordinaire, le penchant est à une chose, pour laquelle le talent n'est pas.

Que fait donc un homme sage, & de reflexion ? Il appelle pour m'exprimer ainsi, de son penchant au tribunal de sa raison :

à la faveur de cette lumiere pure, il examine ſérieuſement ſon inclination & ſa bonne qualité dominante ; & s'il ne confond point l'une avec l'autre. Après cet examen tranquille & ſincere, il deſtine ſon talent à ce qui lui convient, & il taſche d'y plier ſon penchant. Car le premier ſecondé de celuy-cy, travaille avec aiſance & avec ardeur ; & fait de grands progrès en peu de temps.

Don Ferdinand Cortés, marquis *del Valle*, n'euſt jamais eſté le conquerant des Indes, s'il ne s'eſtoit comparé, méſuré avec les divers emplois, afin d'appliquer ſa qualité dominante à l'objet qu'il jugea qui luy eſtoit convenable. En ſe livrant aux lettres, peut-eſtre y ſeroit-il reſté dans une médiocrité commune, quoique d'ailleurs il euſt beaucoup d'intelligence : au lieu qu'en pre-

nant le parti des armes, après avoir connu ses grandes dispositions pour ce métier, il parvint aux glorieux paralelle des plus célebres heros de l'antiquité.

REMARQUES

Sur le Chapitre neuviéme.

Connoistre sa bonne qualité dominante.

UNe maxime de mon Auteur renferme en substance tout ce Chapitre. Sans le travail & le talent, dit-il, on ne se distingue en rien : avec l'un & l'autre on excelle. Un genie médiocre soutenu d'une grande application, va plus loin qu'un genie superieur sans elle. La réputation s'obtient à prix de travail ; & ce qui couste peu ne vaut gueres. L'application a manqué dans plusieurs, pour les premiers Emplois mesmes ; c'est qu'il est rare que l'on se donne la peine de remplir tout son talent ; & qu'on ne se lasse point

de lutter contre celui qu'on n'a pas. Il faut donc connoiſtre ſon talent, & l'art de le tourner à ſon objet, après quoi l'application met le ſceau à l'un & à l'autre.

Je ne ſçai ſi je dois nommer attention ou haſard, qu'un grand homme ait aſſez toſt apperçu ſa bonne qualité dominante, pour la mettre en œuvre dans toute ſon étenduë. L'auteur des Reflexions morales ne propoſeroit pas cette queſtion. Car, ſelon luy, jamais perſonne ne s'eſt donné la peine d'étendre & de conduire ſon eſprit juſqu'où il pouvoit aller. La raiſon qu'il ſemble en apporter; * c'eſt que nous avons encore plus de pareſſe dans l'eſprit que dans le corps.

Refl. Mor.

Ibid.

Qui peut prononcer comme un axiome ſeur, que nous avons plus de pareſſe dans l'eſprit que dans le corps? L'eſprit penſe plus que le corps n'agit: Et la penſée n'eſt-elle pas le travail de l'eſprit; ainſi que l'action ou le mouvement eſt le travail du corps? Sans ſophiſtiquer: le monde eſt rempli de perſonnes qui par indolence ne font nul exercice du corps, & d'autres qui par le meſme principe, n'ont nulle application d'eſprit; La pareſſe eſt-elle plus

grande à proportion dans ceux-cy que dans ceux-là ? Elle eſt égale des deux coſtez ; veu qu'elle eſt extrême. Mais je viens à l'axiome précédent : *Jamais perſonne ne s'eſt donné la peine d'eſtendre & de conduire ſon eſprit* : c'eſt-à-dire, ſon talent, *juſqu'où il pouvoit aller*. L'eſprit de valeur pouvoit-il aller plus loin dans Alexandre ? L'eſprit d'éloquence dans Demoſthene ? Ces grands Hommes, & une infinité d'autres de la Gréce, de l'ancienne Italie, de la France, ſe ſont donné la peine d'eſtendre & de conduire leur eſprit juſqu'où il pouvoit aller : ſans parler de ceux qui ſe ſont épuiſez de ſanté, & à qui la teſte a tourné, pour avoir pouſſé trop loin leurs efforts.

Gracien penſe donc juſte, lorſqu'il ſuppoſe que la qualité dominante ſe met en œuvre dans toute ſon étenduë : & qu'il doute ſeulement ſi c'eſt attention ou hazard qu'un heros la remarque aſſez-toſt pour cela. Ce doute eſt auſſi raiſonnable que ſa ſuppoſition eſt vraie. Et j'emprunte volontiers à ce ſujet cette
* Reſl. Mor. Reflexion : *Preſque toutes les qualitez ſont à la merci des occaſions*. En effet, les reflexions ſur nous-meſmes ne vien-

nent qu'avec l'âge, quand elles ont à venir : Pendant la jeunesse, pense-t-on à soy ? L'on s'ignore parfaitement, bien loin de connoistre en particulier à quoi l'on est plus propre : les habiles gens mesme dans la connoissance de l'esprit & du cœur humain, n'osent pas trop décider le talent seur d'un jeune homme, dont l'éducation leur est confiée ; ils travaillent à le développer ce talent ; ils attendent, ils suspendent leur jugement. Dans un âge plus avancé ; le commun des hommes suit par l'habitude ces premieres voïes d'inattention & d'ignorance ; & ce sont des exceptions, que quelques-uns par leurs reflexions & par leur travail démeslent & employent leur qualité dominante. Tous les autres *sont à la merci des occasions* : Je veux dire, que des rencontres impreveuës, des circonstances fortuites engagent dans un emploi, par exemple, dans le métier de la négociation : ce hazard fait qu'on s'applique aux affaires, que l'application y fait réussir, rend capable avec le temps des premieres charges de l'Estat ; & met au rang des genies superieurs, des hommes dont le riche fonds estoit inconnu aux autres & à eux-mesmes.

Ce n'eſt que la penſée de Gracien dans tout ſon jour.

C'eſt une folie de pretendre ſe partager avec un ſuccès égal à deux grands objets, &c. Une des choſes que les hommes ignorent le plus, c'eſt qu'on n'eſt jamais né pour exceller en deux choſes ; & que la quantité des gens médiocres ne vient que du peu de précaution qu'on apporte à connoiſtre ſon talent. Pyrrus, dit M. de S. Evremont, joignoit la délicateſſe des négociations à la ſcience de la guerre : cependant, continue-t-il, Pyrrus ne put jamais ſe faire un établiſſement ſolide. S'il ſçavoit gagner des combats, le fruit de la guerre lui manquoit ; s'il attiroit les peuples à ſon alliance, il ne ſçavoit pas les y maintenir : ces deux beaux talens mal-employez ruinoient l'ouvrage l'un de l'autre. Quand il avoit éprouvé ſes forces heureuſement, il ſongeoit auſſi-toſt à négocier. . . Avoit-il ſçu gagner l'affection d'un peuple ? Sa premiere penſée eſtoit de l'aſſujettir. Il arrivoit de-là. . . que les vaincus prenoient l'eſprit de vainqueurs, & refuſoient la paix qui leur eſtoit offerte ; & que les autres retiroient non-ſeulement leur aſſiſtance, mais cher-

Le Bray.

choient à se defaire d'un allié, qui se faisoit sentir un vrai maistre.

C'est une folie de vouloir associer l'excellent Général d'armée avec l'Homme sçavant au mesme degré. Chez nous, dit la Bruyere, le Soldat est brave, & l'Homme de Robe est sçavant : Nous n'allons pas plus loin : Chez les Romains, l'homme de Robe estoit brave, & le Soldat estoit sçavant : Un Romain estoit tout ensemble, & le soldat & l'homme de robe. J'excepte avec la permission de M. de la Bruyere, Ciceron & bien d'autres, qui estoient bons Romains, Hommes de Robe, sçavans, & point du tout Soldats.

Il faut se livrer à l'un, & ne faire que se prester à l'autre. Le P. Bouhours parlant d'un grand ministre, dit : Ce n'est pas qu'un grand Ministre, tel que je me l'imagine, soit borné précisement aux affaires : comme son esprit a une étenduë presque infinie ; il n'y a point de science dont il n'ait quelque teinture ; il peut mesme, quand il lui plaist, faire des discours éloquens, & tenir sa place dans une Academie de beaux esprits, comme il la tient dans le conseil d'un puissant Monarque : mais après tout le

Entr. d'Arist. & d'Eug.

M. Colbert.

genie de la politique eſt ſa qualité dominante & ſon veritable caractere. Gracien n'interdit pas non plus la connoiſſance des lettres aux grands Hommes en tout autre genre : cette connoiſſance, dit-il ailleurs, * eſt l'ornemunt & le luſtre de toutes les belles qualitez dont elle rehauſſe infiniment le prix.

L'homme univerſel.

A l'égard de tous les autres, leur capacité eſt auſſi inconnuë, que la réalité du Phœnix eſt incertaine. Ce ſont autant d'*Egeſippes*, ainſi que la Bruyere les nomme. Que faire, dit-il, d'*Egeſippe* qui demande un emploi? Le mettra-t-on dans les finances, ou dans les troupes? Cela eſt indifferent, & il faut que ce ſoit l'intereſt qui en décide; car il eſt auſſi capable de manier de l'argent ou de dreſſer des comptes, que de porter les armes : il eſt propre à tout, diſent ſes amis; ce qui ſignifie tousjours qu'il n'a pas plus de talent pour une choſe que pour une autre, ou en d'autres termes, qu'il n'eſt propre à rien... Il conclut que, *l'on doit travailler à ſe rendre très-digne de quelque emploi.*

Le conſeil que donne un poëte eſt très-ſage... Ne faites rien en dépit de Minerve. Rendons à Gracien cette

autorité, par celle d'un autre Poëte ; lequel est devenu original en imitant le premier.

C'est en vain qu'au Parnasse, un téméraire auteur, Boil. art poet.
Pense de l'Art des Vers atteindre la hauteur :
S'il ne sent point du Ciel l'influence secrette,
Si son astre en naissant ne l'a formé Poëte ;
Dans son genie étroit il est toûjours captif.
Pour luy Phœbus est sourd, & Pegase est retif. . .
Craignez d'un vain plaisir les trompeuses amorces,
Et consultez long-tems vôtre esprit & vos forces.
La Nature fertile en Esprits excellens,
Sçait entre les auteurs partager les talens, &c.

Il faudroit commencer par croire que nous pouvons nous tromper ; & nsus nous croyons infaillibles, &c. Montagne n'avoit pas cette presomption ;

si le portrait qu'il fait de luy-mesme est ressemblant. Je festoïe, dit-il, & caresse la verité, en quelque main que je la trouve; & m'y rends alaigrement, de loin que je la vois venir: & pourveu qu'on n'y procede point d'une trogne trop magistralement imperieuse, je prends plaisir à estre reprins ... Je cherche plus la frequentation de ceux qui me gourment que de ceux qui me flattent. Je me sens bien plus fier de la victoire que je gagne sur moi, quand je me fais plier sous la force de la raison de mon adversaire, que je ne me sçaurois gré de la victoire que je gagnerois sur lui par sa foiblesse. Enfin, je reçois & advoüe toutes sortes d'atteintes, qui sont de droit fil; mais je suis par trop impatient de celles qui se donnent sans forme. Ce texte porte assez avec soi ses reflexions, sans qu'il soit necessaire de le commenter.

Je suppose pour un moment, qu'un Prince le plus despotique, & mesme la plus aimé, veuille assigner à ses sujets leur vacation particuliere, .. Pas un seul ne seroit content, &c. La Bruyere fait une supposition à peu près semblable; où il montre que rien au monde

ne

ne peut ſatisfaire noſtre gouſt particulier. Qui oſeroit, dit-il, ſe promettre de contenter les hommes? Un Prince, quelque bon & quelque puiſſant qu'il ſoit; voudroit-il l'entreprendre? Qu'il l'eſſaye. Qu'il ſe faſſe luy-meſme une affaire de leurs plaiſirs : qu'il ouvre ſon palais à ſes Courtiſans, qu'il les admette juſques dans ſon domeſtique... Qu'il leur donne le choix des jeux, des concerts & de tous les rafraiſchiſſemens; qu'il y ajoute une chere ſplendide, & une entiere liberté; qu'il entre avec eux en ſocieté des meſmes amuſemens... Il n'aura pas aſſez fait... Le gouſt de ſes Courtiſans, ſi on les en croit eſt encore au-delà de toute l'affectation qu'on auroit à les ſatisfaire.

CHAPITRE X.

Connoiſtre le caractere de ſa fortune.

LA Fortune à tout moment citée, & jamais nettement

définie, n'eſt autre choſe, à parler en homme Chrétien & meſme en ſage, que la Providence éternelle ; cette ſouveraine maiſtreſſe des évenemens qu'elle ordonne ou qu'elle permet ; en telle ſorte, que rien n'arrive dans l'univers ſans ſes volontez expreſſes, ou bien ſans ſes permiſſions. Cette Reine abſoluë, impénetrable, inflexible, favoriſe à ſon gré les uns qu'elle éleve en honneur, & laiſſe les autres dans l'obſcurité ; non point par paſſion, ainſi qu'agiſſent les foibles humains, mais par des veües de ſageſſe à nous incomprehenſibles.

Cependant pour nous proportionner au langage ordinaire des hommes ; ne pourroit-on pas dire, que la fortune eſt comme un aſſemblage de circonſtances bonnes & mauvaiſs : de maniere que ſi l'on ſe trouve dans

celles-cy, l'on échoüe ; & que si l'on se trouve dans celles-là, on réussit. Mais sans pretendre fixer les autres à cette définition : c'est une maxime des grands maistres de la politique ; qu'il faut observer avec soin sa fortune, qu'il faut ensuite observer celle des gens que l'on a en teste, sur-tout au métier de la guerre. Qu'un homme donc, à qui la fortune s'est souvent montrée favorable, profite de cette disposition ; qu'il s'engage sans crainte en des entreprises trop hazardées pour tant d'autres. Rien ne plaist davantage à la fortune, rien ne la gagne plus que cette confiance abandonnée dans ses favoris, pour user de ces expressions.

Cesar connoissoit bien le caractere de sa fortune, lorsque pour rasseurer le matelot effryaé qui le passoit, il luy dit d'un air

tranquille : Ne crains point, ta peur fait affront à Cesar & à sa fortune. Ce heros estimoit que son bonheur déja éprouvé, estoit comme un ancre seur dans le peril où il se trouvoit. Il ne redouta point les vents contraires ; parce qu'il avoit en pouppe le vent de la fortune : il s'embarassa peu, que la mer fust en courroux ; parce que le ciel estoit serein, & que les étoilles brilloient pour luy. Cette action de Cesar fut au jugement de plusieurs une grande témerité : mais au fond elle fut l'effet d'une grande presence d'esprit qui luy rappella comme dans un point de veüe d'autres hazards affrontez avec succès ; & qui luy donna de la confiance sur le point mesme de perir. Combien de gens, pour n'avoir point assez essayé, ni assez compris leur bonheur, ont manqué les plus belles

occaſiòns de ſe rendre illuſtres à jamais ? Il n'y a pas juſqu'au joüeur par eſtat, qui tout aveugle qu'il eſt, ne conſulte ſon bonheur pour s'engager dans une partie importante.

C'eſt un avantage bien conſiderable, d'eſtre un homme heureux : cet avantage l'emporte tous les jours ſur le merite de pluſieurs qui ne l'ont pas. Auſſi, quelques-uns eſtiment-ils plus un dégré de bonheur, que dix de prudence ou de bravoure ; ſentimens indignes & injurieux à la raiſon. Les autres regardent à leur tour la mauvaiſe fortune, comme la marque viſible du mérite : le bonheur eſt ſelon eux ; la deſtinée des fous ; & le malheur celle des ſages. Exhalaiſons de bile & de fiel, ordinaires à ceux qui ſont le plus juſtement malheureux !

Revenons. Le Prince des Phi-

losophes avec les grandes qualitez qu'il cultivoit dans son fameux éleve, demandoit encore, qu'il eust du bonheur. Et en effet, il est certain que la plus parfaite valeur, ne fit jamais un heros sans le secours du bonheur: ce sont là les deux fondemens de la grandeur militaire; tous les grands hommes de guerre n'ont esté tels que par l'union de l'un avec l'autre, qui se soutenoient mutuellement. Si l'on a donc souvent reçû des affronts de la fortune; que l'on se garde bien de s'exposer en des circonstances critiques, & de s'opiniastrer contre elle: c'est une marastre imperieuse qui ne pliera point, une marastre cruelle à l'extresme envers ceux qu'elle juge à propos de ne pas aimer. Me permettra-t-on d'emprunter encore icy de la poësie une grave sentence; à condition de la resti-

tuer à la ſageſſe ſi l'on veut ? C'eſt de *ne rien faire & de ne rien dire, lorſqu'on a la fortune contre ſoy.*

Le cardinal infant d'Eſpagne Don Ferdinand ſurnommé l'invincible, à cauſe de ſes grands ſuccès dans la guerre, fut un des bien-aimez de la fortune. L'Europe entiere, à qui le courage de ce prince magnanime eſtoit connu, ignoroit encore ſi ſon bonheur y repondoit, & attendoit quelque évenement pour en juger ; lorſque la bataille de Norlingue ſe donna par Don Ferdinand. Cette premiere occaſion preſentée au Cardinal Infant, fit voir que ſon bonheur s'accordoit avec ſon courage : la gloire qu'il s'y acquit fut complette ; & aſſeuré par-là, qu'il avoit les bonnes graces de la fortune, il n'entreprit plus rien deſormais qui ne fut un nouveau luſtre à ſa reputation.

Mais ce n'eſt pas tout de con-

noiſtre aſſez ſon étoille, pour compter ſur ſa favorable influence au beſoin. L'autre partie de la ſcience politique dont il s'agit, c'eſt de bien demeſler ceux qui ſont heureux de ceux qui ſont malheureux; afin d'éluder habilemement, ou d'attaquer dans la concurrence avec les uns ou avec les autres. Soliman ſçavoit la neceſſité de ce diſcernement: il en fit uſage dans une circonſ-
ance, où il ſentit que malgré
us ſes ſuccés paſſez il hazar-
it trop ſa gloire avec le rival
ureux auquel il avoit affaire.
rival eſtoit Charles-Quint:
fortune alors fidelle à le ſer-
donna de l'inquietude à Soli-
an, qui fut plus frappé du bon-
ur conſtant de ſon nouvel an-
oniſte, que de toutes les puiſ-
ces de l'Europe. Ainſi ſans ſe
cier de ce que diroient ceux
i ne penſoient pas comme luy

en pareil risque : Soliman prit le sage parti de ne se point commettre avec Charles-Quint. Il laissa couler le temps, & par des délais adroitement menagez, il sauva sa reputation du peril fondé de la perdre. François I. Roy de France ne se conduisit pas de la sorte : son inattention à sa fortune, & à celle de Charles-Quint en compromis avec la sienne lui coûta la liberté pour un temps. Enfin, comme la bonne & la mauvaise fortune se rangent tantost d'un costé, & tantost de l'autre ; c'est à une prudente sagacité en ces rencontres à forces egales, de déterminer tantost à l'action, & tantost à la suspension ; tantost à donner, & tantost à éluder avec avantage.

REMARQUES

Sur le Chapitre dixiéme.

Connoiſtre le caractere de ſa fortune.

LA maxime de mon Auteur, qui répond à ce Chapitre eſt conçüe en ces termes. Pour ſe conduire ſagement, la connoiſſance experimentale de ſa fortune eſt encore plus neceſſaire que celle de ſa complexion pour conſerver ſa ſanté. Ce ſeroit une folie d'attendre qu'on euſt quarante ans pour conſulter un Hypocrate ſur la nature de ſon temperament : & n'en feroit-ce pas une plus grande encore d'attendre le meſme âge pour apprendre d'un Seneque à ſe comporter en homme ſage ? C'eſt de bonneheure qu'il faut ſe former au grand art d'obſerver le caractere de ſa fortune, & de s'y accommoder. Quelquefois, on ne doit point la haſter ; parce que l'attente eſt une condition qu'elle attache volontiers à ſes faveurs : quelque-

Oracl. Man.

fois on doit la brusquer, parce qu'elle a ses momens, où elle offre tout-à-coup un facile accès. Car, de garder une conduite uniforme avec elle, c'est ce qui ne seroit pas prudent; veu qu'elle est l'inconstance mesme. Que ceux qui l'ont éprouvée favorable profitent avec confiance de toutes les occasions d'en obtenir de nouvelles graces. Que ceux au contraire qui sont malheureux prennent le parti de la retraite : leurs tentatives continuées n'aboutiroient qu'à multiplier leurs disgraces.

La fortune est comme un assemblage de circonstances bonnes & mauvaises : de façon que si l'on se trouve dans celles-cy, l'on échoüe; & que si l'on se trouve dans celle-là, l'on réussit. M. de S. Evremont s'exprime ainsi sur ce sujet. Une bonne action, dit-il, engage ordinairement dans une seconde; & une mauvaise précipite assez souvent dans beaucoup d'autres : il en est de mesme dans la route de la fortune; un heureux succès conduit à un autre; & un fascheux accident entraisne vers un second : ainsi les évenemens ont des liaisons entr'eux : voilà peut-estre ce que les hommes appellent bonheur & malheur. Cette liaison

d'évenemens entr'eux s'accorde avec cet *assemblage de circonstances* sous lesquelles on réussit, ou l'on échoüe, selon qu'elles sont bonnes ou mauvaises. D'ailleurs Gracien ne pretend pas fixer les autres à sa définition de la Fortune; comme M. de S. Evremont aussi ne gesne personne à la sienne : voilà *peut-estre* ce que les hommes appellent bonheur & malheur. Le succès des plus judicieuses entreprises, dit-il en un autre endroit, depend du concours d'une infinité de conjonctures, dont il y en a beaucoup que le seul hazard peut rassembler ... Il est important, continuë-t-il, de connoistre son étoille : car il n'y a personne qui n'ait la sienne; & c'est faute de l'avoir connuë que tant de personnes n'ont pas fait la fortune qu'ils auroient pu faire dans le monde. Combien voit-on de gens dans la faveur qui ne sçavent pas mesme comment ils ont pu estre connus des grands, sinon par l'effet de leur destinée ? ... C'est pourquoi il faut étudier avec beaucoup de soin son étoille, &c. Tout cela & ce qui suit ressemble tellement à Gracien, qu'on diroit que c'est luy-mesme qui s'exprime en nostre langue. Il semble, dit un autre auteur,

Rest. Mor.

que nos actions ayent des étoiles heureuses ou malheureuses, à qui elles doivent une grande partie de la loüange ou du blasme qu'on leur donne.

Qu'un homme donc à qui la fortune s'est montrée favorable, mette à profit cette disposition, &c. Mais le moyen de mettre à profit cette disposition? peut-estre que Gracien ne le developpe point assez. Ce moyen donc, c'est de comparer les occasions presentes avec le caractere de nostre fortune que nous avons déja éprouvé, soit dans la guerre, soit en toute autre situation de la vie; c'est de saisir ces mesmes occasions semblables en tout à celles où nous avons déja réussi. Cette industrie n'est pas inconnuë dans le monde.

Si celui qui est en faveur, dit la Bruyere, ose s'en prevaloir, avant qu'elle luy échappe; s'il se sert d'un bon vent qui souffle, pour faire son chemin; s'il a les yeux ouverts sur tout ce qui vaque, pour le demander & l'obtenir ... vous dites que tout le tente, que tout lui est propre, que par le nombre & par la diversité des graces dont il se trouve comblé, lui seul a fait plusieurs fortunes: cependant qu'a-t-il dû faire? Si j'en

juge moins par vos discours que par le parti que vous auriez pris vous-mesme en pareille situation, c'est précisement ce qu'il a fait.

Que l'on s'engage sans crainte en des entreprises hazardées... Rien ne plaist davantage à la fortune, que cette confiance, &c. Cette maxime regarde plus particulierement l'homme de guerre : l'exemple de tant de conquerans ausquels elle a esté heureuse, en rend la verité très-sensible. Cependant, en modifiant un peu la *confiance*, & en y meslant plus de dessein que Gracien n'y en semble mettre, sa maxime ne seroit-elle pas plus sûre & généralement vraïe ? J'explique ma pensée par un fait rapporté dans le testament politique du M. de L. & que voicy.

La fameuse expedition des Hollandois en Angleterre, fait connoistre, que quand les coups de desespoir sont un effet de prudence, & non pas d'une aveugle impetuosité, les suites en sont souvent favorables. Lorsqu'on est seur de tout perdre, on ne hasarde rien dans les efforts que l'on fait de tout gagner. Il en est comme d'une foible armée que l'ennemi tient de toutes parts en-

fermée, & comme condamnée à perir ou par la faim ou par la force. Il n'y a point de soldat qui ne comprenne que ce n'est que par une action de vigueur qu'il peut s'arracher à une mort, d'ailleurs inévitable. Dans cette disposition, embrassant avec ardeur le parti que ses Généraux lui proposent d'aller surprendre l'ennemi, & de percer au travers; son courage se trouve souvent secondé de la fortune : & on a veu plusieurs fois un petit nombre reduit à l'extremité enfoncer des multitudes d'escadrons. Telle a esté l'entreprise, & tel a esté le bonheur de la Hollande sur le point d'estre poussée à bout par la France.

Cesar connoissoit bien le caractere de sa fortune, lorsque pour rassurer le matelot effrayé qui le passoit; il lui dit d'un air tranquille, &c. Alexandre ne connoissoit pas moins le caractere de sa fortune, & ne comptoit pas moins sur elle. Je n'en veux pour preuves qne ces deux traits de sa vie, entre mille autres. La nuit qui précéda la journée d'Arbelles, où il s'agissoit de tout pour luy, il s'endormit dans une telle confiance au bonheur de son étoille, que la bataille eust pû se commencer sans luy du costé des

ennemis, si on ne l'eust éveillé : & pour l'éveiller, il fallut que Parmenion moins tranquille que luy l'appellast jusqu'à trois fois par son nom. Ce fut dans le mesme esprit qu'il rejetta l'avis d'un de ses capitaines, lequel luy conseilloit de surprendre Darius, comme il le pouvoit faire dans l'obscurité de la nuit. Alexandre aima mieux suivre sa fortune qui le conduisoit, que de tenter ainsi la victoire.

Quelques autres ont été jusqu'à croire que l'influence heureuse de leur étoile ne finissoit pas avec leur vie, & pouvoit se repandre sur leurs successeurs. Edoüard I. Roi d'Angleterre dit Montagne, ayant essayé aux longues guerres d'entre luy & Robert Roi d'Ecosse combien sa fortune donnoit d'avantage à ses affaires, remportant tousjours la victoire de ce qu'il entreprenoit ; mourant obligea son fils par solemnel serment, à ce qu'estant trépassé, il fit boüillir son corps pour déprendre sa chair d'avec les os, laquelle il fit enterrer : & quant aux os qu'il les reservast pour les porter avec luy & son armée, toutes les fois qu'il lui adviendroit d'avoir guerre contre les Ecossois : comme si la destinée avoit attaché la victoire à ses membres. Jean

Zischa

Ziſcha qui troubla la Bohéme pour la deffenſe des erreurs de Wiclef voulut qu'on l'écorchaſt après ſa mort, & de ſa peau qu'on fiſt un tabourin pour porter à la guerre : eſtimant que cela aideroit à continuer les advantages qu'il avoit eu aux guerres par lui menées, &c. Cette conduite ſort de la maxime de Gracien, & approche trop des idées du paganiſme ſur le deſtin.

Combien de gens, pour n'avoir point aſſez eſſayé ni aſſez compris leur bonheur, ont manqué les plus belles occaſions de ſe rendre illuſtres à jamais ? „ Combien d'Hommes admirables, dit la Bruyere, & qui avoient de très- „ beaux genies, ſont morts ſans qu'on „ en ait parlé ? Combien vivent encore „ dont on ne parle point, & dont on „ ne parlera jamais ? Les uns ont man- „ qué d'occaſions, les autres y ont „ manqué. „ Ceux-là n'eſtoient pas nez heureux, & ceux-cy l'eſtoient peut-eſtre, mais ils n'en ont jamais rien ſçu ; parce qu'ils n'ont jamais étudié leur étoile : ils n'ont rien tenté, rien hazardé ou par pareſſe, ou par indifference, ou par une crainte exceſſive de ne pas réuſſir. Pourquoi nomme-t-on aujourd'hui & nom-

mera-t-on éternellement, Monſieur le Prince, le Grand Condé? C'eſt que pluſieurs victoires furent les eſſais de ſa valeur naiſſante.

Montagne. *L'avantage d'eſtre heureux, l'emporte ſouvent ſur le merite, &c.* A combien de ſottes ames en mon temps a ſervi une mine froide & taciturne de titre de capacité? Les Dignitez, les Charges ſe donnent neceſſairement plus par fortune que par Mérite; & l'on a tort ſouvent de s'en prendre aux Potentats. Au rebours, c'eſt merveille qu'ils y ayent tant d'heur. Car la nature ne leur a pas donné la veüe qui ſe puiſſe étendre à tant de Peuples pour en diſcerner la précellence; & percer nos poitrines où loge la connoiſſance de noſtre volonté & meilleure valeur. Faut donc que ſouvent on nous trie par conjoncture & à taſtons, par la race, les richeſſes, la voix d'autrui; très-foibles argumens.

du trad. par Boil. *Quelques-uns eſtiment plus un degré de bonheur, que dix de Prudence.* Au rapport de Longin, Demoſthenes diſoit: Que le plus grand bien qui puiſſe nous arriver dans la vie, c'eſt *d'eſtre heureux*: mais qu'il y en a encore un autre qui n'eſt pas moindre, ſans lequel ce pre-

mier ne ſçauroit ſubſiſter, qui eſt de *ſçavoir ſe conduire avec Prudence.* Montagne n'eſt pas du ſentiment de Demoſthenes ; à moins que noſtre prudence ne ſoit épurée de toute preſomption. La fortune, dit-il, ſe meſle volontiers à favoriſer les exécutions, où la trame eſt plus purement ſienne : elle prend plaiſir à rabattre noſtre preſomption ; n'ayant pû faire les malhabiles ſages ; elle les fait heureux.

Les autres regardent la mauvaiſe fortune comme la marque du merite, & le bonheur eſt ſelon eux la deſtinée des fous. On eſt en France comme en Eſpagne à cet égard : ceux qui croyent avoir du merite, dit l'auteur des Reſl. Moral. ſe font un honneur d'eſtre malheureux, pour perſuader aux autres & à eux-meſmes, qu'ils ſont dignes d'eſtre en bute à la fortune... La haine pour les favoris n'eſt autre choſe qne l'amour de la faveur. Le depit de ne la pas poſſeder ſe conſole & s'adoucit par le mepris que l'on temoigne de ceux qui la poſſedent ; & nous leur refuſons nos hommages, ne pouvant pas leur oſter ce qui leur attire ceux de tout le monde.

La plus parfaite valeur ne fit jamais

Rest. Moral. *un heros sans le secours du bonheur.* *

Quelques grands avantages que la nature donne, ce n'est pas elle seule, mais la fortune avec elle qui fait les heros. L'heur & le malheur, dit Montagne, sont à mon gré deux souveraines puissances. C'est imprudence d'estimer que l'humaine prudence puisse remplir le rolle de la fortune. Et vaine est l'entreprise de celui qui presume d'embrasser & causes & consequences, & mener par la main le progrès de son fait. Vaine surtout aux deliberations guerrieres, Il ne fut jamais plus de circonspection & de prudence militaire qu'il s'en void par fois entre nous. Seroit-ce qu'on craint de se perdre en chemin, se reservant à la catastrophe de ce jeu? Je dis plus que nostre sagesse mesme & consulation suit pour la pluspart la conduite du hazard. Quant à moi, j'esbauche un peu la matiere & la considere legerement par ses premiers visages : & le fort & le principal de la besongne, j'ai accoustumé de le resigner au Ciel.

Permitte Divis cætera :

Horat. Abandonnez le reste aux Dieux.

Ne seroit-ce point se defier de l'intel-

ligence, ou pour le moins de l'attention des lecteurs, que de leur faire remarquer surtout cette expression & cette pensée admirable : *C'est imprudence d'estimer que l'humaine prudence puisse remplir le rolle de la fortune* ? Non seulement la prudence, mais la valeur, mais la capacité, mais tous les merites réunis ensemble au plus haut degré ne le sçauroient remplir ce rolle : c'est la fortune elle-mesme (pour conserver & l'expression & la pensee de Montagne) qui fait que la prudence, la valeur, la capacité le merite joüent un grand rolle dans le monde, ou paroissent sans honneur sur la scene.

La fortune est une marastre imperieuse, qui ne plie point, &c. Presentez-vous tousjours à la fortune, aux lieux où elle vous puisse voir, qui sont la cour & l'armée ; & estant là vous la laisserez disposer de vous selon son bon plaisir. Aydez-vous y de vos soins, en attendant patiemment ce qu'elle en ordonnera, ou vous aurez de mauvaises heures. Lexperience m'a fait voir que, c'est une maistresse qui desire simplement l'assiduité de nostre presence, sans vouloir estre forcée qu'à ce qu'il luy plaist, & que ceux-mesmes par les mains *Testam. de la Hoguette.*

desquels se fait le departement de ses graces, veulent comme elle cette mesme soumission. J'ai reconnu qu'en vain je m'estois proposé de mourir, ou de tirer d'elle quelque meilleur parti que je n'ai fait, ma vie m'ayant esté conservée presque en depit de moy, sans avoir reçu d'elle qu'une bien petite part de ses faveurs.

L'autre partie de cette science politique est de connoistre l'étoille de ceux que l'on a en teste, & sur tout dans le métier de la guerre. Combien de commandans d'armée n'ont peut-estre jamais fait attention à cette maxime? La bravoure, l'habileté, l'experience leur sont des qualitez absolument necessaires: Mais suffisent-elles tousjours pour vaincre? De deux generaux en qui se rencontrent toutes les vertus militaires, l'un est defait par l'autre à forces comme égales, je le suppose. A quoi le vainqueur doit-il sa victoire? Ce ne peut estre qu'à son bonheur, à une circonstance, à un mouvement de hazard: & ce n'est pas la seule occasion critique où la fortune se soit declarée pour luy. Voila ce que son rival devoit sçavoir, pour éviter habilement d'en venir aux mains. Mais

l'exemple de Soliman, que Gracien rapporte, montre encore mieux l'importance de sa maxime.

CHAPITRE XI.

Sçavoir se retirer avant que la fortune se retire.

TOut peut changer de face en ce monde ; parce que tout y est susceptible, d'acroissement & de declin : & de cette regle, les Estats mesmes qui paroissent le mieux affermis, ne sont point exceptez. Il est d'un homme sage de prevenir ces decadences encore plus attachées à la fortune de chaque particulier ; sans attendre que le tour arrive de les éprouver brusquement. L'adversité est la situation

comme naturelle, où l'on retombe toſt ou tard, & d'une maniere ou d'une autre; à moins qu'on n'en retranche à temps les occaſions. La proſperité, ſi l'on veut la nommer un eſtat, n'eſt donc qu'un eſtat paſſager: c'eſt un eſpece de jeu qui roule ſur la viciſſitude des gains & des pertes: & où le plus habile eſt celuy qui ſçait ſe retirer ſur ſon gain.

Ainſi ne vaut-il pas mieux rompre à propos avec la fortune; que d'eſtre frapé d'un coup impreveu qui precipite du haut de la roüe? Car la fortune peut changer en un inſtant; & elle ſe retire d'ordinaire avec de grands avantages ſur les heureux, auſquels elle laiſſe des amertumes proportionnées à ſes faveurs. Au ſentiment de quelques-uns, c'eſt comme une femme inconſtante, & outrée en tout,

Le Marquis de Marignan, la définit de cette maniere, au ſujet de l'humiliation qu'eſſuya Charles-Quint ſon maiſtre devant Mets. L'Empereur contraint de lever le ſiege de cette place depourveuë de tout, & qu'il comptoit au nombre de ſes conqueſtes les plus aiſées ; ne put ſur cela diſſimuler ſon chagrin à Marignan : celui-cy pour le diſtraire de ſa peine par quelque bon mot, lui dit : Seigneur, voſtre majeſté n'a peut-eſtre jamais fait reflexion, que la fortune eſt du genre feminin ; qu'elle a non-ſeulement l'inconſtance de ſon ſexe ; mais qu'elle prend encore ſur nous l'eſprit de nos premieres années, où nous nous plaiſons avec de jeunes gens comme nous.

Pour moi, je dis que ces revers ne ſont point des caprices d'une femme volage, mais des

alternatives arrangées par une providence très-équitable dans ſes deſſeins. Que l'homme ſe regle ſur ce principe, & s'étudie à devenir équitable envers ſoy-meſme : Heureux juſqu'à un certain degré, qu'il ne preſume pas de l'eſtre tousjours : l'heure de l'adverſité viendra pour luy, & moiſſonnera des lauriers qu'il peut encore aujourd huy mettre à convert de l'orage. Une belle retraite à la guerre, fait autant d'honneur qu'une fiere attaque.

Mais l'habitude de réuſſir eſt ſi flatteuſe, que la pluſpart aſpirent tousjours à de nouveaux ſuccès, & ſont ce ſemble, plus avides de gloire, à meſure qu'ils en acquierent davantage : ſemblables à des hydropiques qui ne ſçauroient éteindre leur ſoif, qui plus ils boivent, plus ils veulent boire, & qui n'ont pas la force de ſe vaincre pour leur

intereſt eſſentiel. Uu exemple de moderation & d'empire ſur ſoy au milieu de la gloire, c'eſt Charles-Quint. Ce Prince termina le cours de ſes belles actions par une fin, dont les grandes ames ſont ſeules capables. La fotune avoit élevé Charles-Quint au-deſſus des heros de ſon ſiecle; & par ſon abdication Charles-Quint à ſon tour s'éleva au-deſſus de la fortune, & la renvoya pour ainſi dire, à Philippe ſecond ſon fils & ſon ſucceſſeur heureux. Tant d'autres, au contraire, par leur paſſion demeſurée pour la gloire, ont perdu tout le fonds de leurs merites achetez au prix de leurs ſueurs, & de leur ſang: les commencemens glorieux de leur noble courſe les ont enyvrez, aveuglez, conduits au precipice; faute de n'avoir pas ſçu s'arreſter à temps pour mettre en ſeureté leur reputation par une ſage retraite. Qu'il eſt ordinaire à l'homme

heureux de se faire lui-mesme, imposture sur l'immutabilité de son bonheur ! qu'il se promet aisément de ne le voir finir qu'avec sa vie ; & que sa vie ellemesme, à quelqne âge qu'il soit, ne finira pas si-tost.

Le Roi Policrate avoit jetté dans la mer une bague precieuse, dont il faisoit un sacrifice à la fortune. Le hazard voulut, que des pescheurs à quelques-temps delà trouverent la bague dans le corps d'un poisson qu'ils avoient pris. Ces bonnes gens la porterent à Policrate, dans la veuë de faire leur petite cour au Prince, & d'obtenir de luy quelque chose pour un bijoux qui leur estoit un meuble très-inutile. Policrate, après leur avoir témoigné qu'il leur sçavoit gré de leur attention à luy plaire, & les avoir recompensez, les renvoya fort contens. Quand il fut en son

particulier, il fit mille reflexions ſur une avanture ſi ſinguliere : il ne manqua pas de trouver du myſtere dans le retour de ſa bague ; & il s'aviſa de croire à n'en pas douter, que c'eſtoit un gage certain que la fortune avoit agréé ſon offrande, & que deſormais elle lui ſeroit inviolablement attachée. Qu'il y a de vuide dans une ame foible, & tout à la fois ambitieuſe ! Peu de temps après cet évenement merveilleux; à la prétenduë alliance entre la fortune & Policrate, une diſgrace éclatante fut ſubſtituée ; & ce Prince revint de ſon illuſion à ſes dépens. Pourquoy Beliſſaire, ce grand capitaine trouve-t-il, enfin un ſort plus affreux que la mort meſme ? Pourquoy l'un des plus brillans aſtres de l'Eſpagne, tombe-t-il enfin dans une obſcurité ignominieuſe ? Par leurs preſomptions opiniaſtre à

ſe croire inacceſſibles aux traits de l'adverſité.

Mais à quels ſignes donc peut-on connoiſtre que l'heure aproche de mettre fin à ſes ſuccès avec honneur ? Perſonne encore n'a trouvé l'art, ſi je puis m'expliquer ainſi, de taſter le poulx à la fortune; & de découvrir ſeurement ſon indiſpoſition prochaine à noſtre égard: elle eſt ſi variable qu'on ne ſçauroit dire au juſte, en quel temps ſa bien-veillance ſera épuiſée. Neanmoins il y a dans elle certaines marques, par leſquelles on peut ſoupçonner aſſez ſon peu de durée; pour ne ſe plus trop fier à elle, & pour ſonger à la retraite. Une proſperité precipitée & ſuivie de ſuccès rapides eſt ordinairement ſuſpecte & menace d'un prompt changement: La fortune reprend preſque tousjours ſur la brieveté du temps, l'abondance des biens qu'elle a

départis ſans meſure. Une autre ſigne d'une proſperité qui tend à ſa fin, c'eſt ſa longue durée : la fortune vieillit, & s'affoiblit en quelque ſorte avec les années, comme nous faiſons : elle refuſe enfin de nous ſoutenir dans l'élevation, ainſi que dans une poſture qui la fatigue.

Pour ce qui eſt de l'adverſité, je remarque icy, à la conſolation des malheureux, que communément elle touche de près à une bonne iſſuë ; lorſqu'elle devient extréme : il ſemble que la fortune ſe repente de faire trop de mal aux uns, comme de faire trop de bien aux autres Entre mille exemples de ces retours, qui, de l'abiſme de l'adverſité relevent au faiſte de la proſperité, je n'en citeray qu'un ſeul.

Abul-Moro, frere d'un Roy de Grenade, avoit eſté arreſté comme priſonnier d'Eſtat par l'ordre

de ſon ſouverain. Cet illuſtre priſonnier, pour donner le change à la triſte penſée de ſa captivité, ſe mit à joüer aux échets avec quelqu'un de ſes gardes. Dans le temps qu'il joüoit, un courier qui aportoit l'arreſt de ſa mort, arriva. Abul demanda au commiſſaire deux heures de vie ſeulement : celui-cy trouva que c'eſtoit trop, & ne luy accorda que le temps de finir ſa partie d'échets, déja bien avancée. Cette courte ſuſpenſion fut ſuffiſante, pour que la fortune allaſt du noir au blanc en faveur d'Abul : avant que ſa partie fuſt achevée, il arriva un ſecond courier, lequel lui aportoit, & la nouvelle de la mort impreveuë de ſon frere, & les vœux de tout le Royaume, qui l'appelloit à la ſucceſſion, & l'avoit desja proclamé legitime heritier. Ainſi Abul fut en un meſme jour, arraché aux mains

infames

infames d'un bourreau, & mis ſur le Troſne.

Au reſte, ſi les malheureux gouſtent bien plus leur nouveau bonheur que ceux qui n'ont point encore connu l'adverſité ; les heureux auſſi ſentent bien plus vivement l'adverſité, que ceux qui l'ont desja éprouvée. Les derniers doivent donc eſtre attentifs à prevenir par la retraite un mal qui les forcera d'y recourir, quand il n'en ſera plus temps pour leur repos, & pour leur gloire. La fortune en uſe envers les hommes, comme un corſaire qui attend qu'un vaiſſeau ſoit chargé de toutes ſes marchandiſes, pour s'en ſaiſir : lorſqu'on eſt comblé d'honneurs, c'eſt juſtement ſon époque, c'eſt ſon temps précis; pour nous enlever tous ces biens. Avant que la tempeſte ſoit formée, il faut inceſſamment gagner le port.

REMARQUES
Sur le Chapitre onziéme.

Sçavoir se retirer avant que la fortune se retire.

CEluy, dit la Bruyere, qui un beau jour sçait renoncer fermement, ou à un grand nom, ou à une grande autorité, ou à une grande fortune, se delivre en un moment de bien des peines, de bien des veilles & quelque-fois de bien des crimes; à quoy j'ajoute qu'il s'épargne tousjours bien des chagrins, que le changement inévitable de sa destinée luy prepare. Car selon le mesme auteur en un autre endroit : à mesure que la fortune ou les grands biens se retirent d'un homme, ils laissent voir en luy du ridicule qu'ils couvroient, & qui estoit sans que personne s'en apperçust.

Ostez-vous de la lumiere, dit Montagne, il en est heure; donnez à l'ombre ce qui vous reste : il est impossible de quitter les occupations, si vous n'en

quittez le fruit : à cette cause, défaites-vous de tous soins de nom & de gloire. Il est en danger que la lueur de vos actions passées ne vous éclaire que trop ; & vous suive jusques dans vostre taniere de force : Quittez avec les autres voluptez celles qui vient de reputation & d'approbation : & quant à vôtre science & suffisance, ne vous en chaille, elle ne perdra pas son effet, mais le tiendra mieux sous garde.

Il est d'un homme sage de prevenir ces decadénces, encore plus attachées à la fortune de chaque particulier, &c. Si nous quittons le monde à propos, dit M. de S. Evremont, on y conservera l'idée du merite que nous aurons eu. Si nous y demeurons trop, ce que nous serons devenus effacera le souvenir de ce que nous aurons esté... C'est une honte à un honneste homme de vieillir dans une cour, où la fin de ces services a fait celle de ses interests & de son merite. La nature nous redemande pour la liberté, quand nous n'avons plus rien à esperer de la fortune. Voilà, ce qu'un sentiment d'honnesteté, ce que le soin de nostre reputation, ce que le bon sens exige de nous. Quant à moy je me resoudrois à vivre dans le convent ou

dans le desert, plustost que de donner une espece de compassion à mes amis, & à ceux qui ne le sont pas, la joye malicieuse de leur raillerie... Il ne suffit pas de connoistre que l'on est tombé tout-à-fait, il faut sentir le premier qu'on tombe, & prevenir en homme sage la connoissance publique de ce changement.

L'adversité est la situation comme naturelle, où l'on retombe tost ou tard, & d'une maniere ou d'une autre; à moins qu'on n'en retranche à temps les occasions. Les grands biens, dit la Bruyere, sont l'occasion prochaine de la pauvreté: avec autant de fondement, je dis que l'occasion prochaine de l'adversité, c'est une grande prosperité: ainsi que gagner beaucoup au jeu est l'occasion prochaine de tout perdre. Dans la prosperité comme au jeu, il n'est point d'autre moyen pour éviter seurement sa ruine que de se retirer à propos.

Un courtisan du regne passé revenu des idées de grandeurs, & touché de l'amour de la retraite, disoit quelques fois à ses amis; que l'on vivroit heureux en quelque societé, où l'on osteroit à la fortue toute la jurisdiction qu'elle a sur nous. Nous lui sacrifions à cette

fortune nos biens, nostre repos, nos années, peut-estre inutilement ; & si nous venons à posseder ses faveurs, nous en payons une courte jouissance quelquefois de nostre liberté, quelquefois de nostre vie. Mais quand nos grandeurs dureroient autant que nous, elles finiront au moins avec nous-mesmes. Et qu'ont fait de leur grandeur ces grands favoris qui n'ont jamais vû interrompre le cours de leur fortune ? Ne semblent-ils pas n'avoir acquis tant de gloire & amassé tant de biens que pour se preparer le tourment de ne sçavoir les quitter, ni les retenir.

Ne vaut-il pas mieux rompre à propos avec la fortune que d'estre frappé d'un coup imprevû qui precipite du haut de la roüe. Le Mareschal d'Ancre, malgré toute la politique de son païs, n'eut pas la prudence de se retirer ; lorsqu'il en estoit plus temps que jamais pour lui. A son depart de Florence, disent *les Memoires historiques, politiques, &c.* Un de ses amis lui demandant ce qu'il alloit faire en France : *ou fortune, ou perir*, repondit-il. Les deux choses luy arriverent, il fit fortune & il perit. S'il n'eust pas épousé Leonora Galigay

il n'eut jamais fait fortune en France, & s'il eust suivi son conseil, qui estoit de retourner en Italie, il n'eust pas peri. Christine de Lorraine, Grande-Duchesse de Toscane, luy ayant fait dire un jour par un homme de confiance „ Qu'il a-„ visast à conduire sa barque terre-à-„ terre pour éviter la tempeste qui le me-„ naçoit, il repondit, que tant qu'il „ auroit le vent en pouppe, il vouloit „ voguer en pleine mer, & voir jus-„ qu'où la fortune pouvoit porter un favori. „ Il le vit quelque temps après, mais ce fut trop tard pour se sauver.

La fortune se retire avec de grands avantages sur les heureux, ausquels elle laisse des deplaisirs proportionnez à ses faveurs. Un exemple fameux de ces retours cruels de la fortune, c'est celui de Belisaire, dont Gracien se contente de ne nous rappeller gueres que le nom dans ce Chapitre. Belisaire l'un des plus grands capitaine de son temps; le soutien & la gloire de l'empire d'Orient pendant plus de vingt années; vainqûeur en Perse, en Afrique, en Italie, partout où le service de l'Estat l'envoye porter la guerre; fidelle à son souverain, jusqu'à rejetter une couronne plustost que de violer son

devoir en l'acceptant comblé de richeſſes & d'honneurs ; Beliſaire eſt tout-à-coup arreſté dans cette courſe glorieuſe : l'Empereur qui lui doit tout, lui enleve tout, le depouille de ſes biens, luy oſte ſes dignitez, lui fait inhumainement crever les yeux : ce grand homme pour avoir dequoi vivre eſt obligé de demander l'aumoſne dans les rues de Conſtantinople où le meſme Empereur quelques années auparavant lui avoit fait decerner les honneurs du triomphe. Quelque heureux qu'euſt eſté Beliſaire, la fortune pouvoit-elle le rendre plus malheureux, pour lui faire payer ſes faveurs ?

Heureux juſqu'à un certain degré, que l'on ne preſume pas de l'eſtre tousjours, &c. M. de S. Evremont a trop bien parodié cet endroit, pour ne luy en pas faire honneur. Il faut, dit-il, avoir la force de s'arreſter au milieu des entrepriſes les plus favorables. Le torrent de la proſperité ne doit pas nous entraiſner malgré nous. Il eſt ſouvent neceſſaire de ne pas pouſſer ſa victoire auſſi loin qu'on le pourroit. Une ſage retraite n'eſt pas moins glorieuſe, qu'une courageuſe attaque. Ce n'eſt qu'en ſe retirant du monde à propos, qu'on peut

mettre à couvert la gloire qu'on y a acquise.

Un exemple d'empire sur soy au milieu de la gloire, c'est Charles-Quint, &c. Je ne sçache pas que ce soit au milieu de sa gloire que Charles-Quint abdiqua : ce fut après l'affront qu'il reçut devant Mets, & dont il ne se releva pas. Gracien semble donc oublier icy ce fait, qu'il rapporte une page plus haut avec toute la fidelité d'un historien neutre. Cependant, on peut le concilier avec luy-mesme, en disant ce qui est vrai, sçavoir qu'un mauvais succès à la guerre, n'efface pas tout seul la gloire de plusieurs autres belles actions. Il n'y a jamais eu de heros qui n'ait essuyé nul revers de la fortune.

Pour ce qui est d'un exemple d'empire sur soy au milieu de la gloire, je le trouve parfait dans Louis XIV. Le M. de L. parle ainsi de ce Monarque en une rencontre où très-peu de conquerans eussent sçu retenir leur ambition. A mesure que l'âge ajoutoit de nouveaux degrez à vostre experience & à vos lumieres, il ajoutoit aussi un nouveau lustre à vostre gloire par la multiplication de vos conquestes. Appas trop capa-

ble ſinon d'aveugler, au moins de charmer un jeune courage. Le voſtre toutefois ne s'en laiſſa pas tranſporter. Tousjours maiſtre de vous-meſme, au milieu des acclamations de toute l'Europe ; tousjours diſpoſé à épargner le ſang humain, & à accepter les retours de ceux qui vous avoient offenſé . . . Vous preſtaſtes favorablement l'oreille aux Puiſſances qui vous propoſerent la paix. Cette facilité que l'on eſperoit moins de la France que de l'Eſpagne, ce genereux renoncement aux conqueſtes & aux victoires qui vous attendoient, fut le ſujet de l'adiniration de tous les Princes.

La fortune eſt ſi variable, qu'on ne ſçauroit dire au juſte en quel temps ſa bienveillance ſera épuiſée. L'excès & l'épuiſement de cette bienveillance nous ſont bien marquez dans la Bruyere. L'on ne ſçauroit, dit-il, s'empeſcher de voir dans certaines familles, ce qu'on appelle les caprices du hazard, ou les jeux de la fortune : il y a cent ans qu'on ne parloit point de ces familles, qu'elles n'eſtoient point ; le ciel tout d'un coup s'ouvre en leur faveur; les biens, les honneurs, les dignitez fondent ſur elles à pluſieurs repriſes ; elles nagent dans la proſperité :

Eupole l'un de ces hommes qui n'ont point de grands peres, a eu un pere du moins qui s'estoit élevé si haut, que tout ce qu'il a peû souhaitter pendant le cours d'une longue vie, ç'a esté de l'atteindre, & il l'a atteint... La fortune enfin ne leur rit plus, elle se joüe ailleurs, & traite leur posterité comme leurs ancestres.

Mais, à quels signes encore peut-on connoistre que l'heure approche de mettre fin à ses succès avec honneur? On ne trouvera pas si-tost la reponse precise à cette question. Car quelques mauvais succès à la guerre, la perte d'une bataille, la levée d'un siege ne sont point des marques certaines que la fortune ait absolument pris parti contre un heros, contre un géneral. Les armes ne sont-elles pas journalieres? La fortune ne traverse-t-elle pas quelquefois les conquerans, afin de leur donner un plus grand goust pour les victoires qu'elle leur prepare, dit le M. de L? Comme il arrive des accidens tout-à-fait extraordinaires, continue-t-il, & qu'il n'est pas possible de prevoir; on ne peut pas aussi empescher qu'ils ne deconcertent les plus prudens desseins, & que le

Testam. polit.

cours des prosperitez les plus suivies ne soit interrompu par quelques disgraces... Mais, on se console aisément de ces petites éclipses de la fortune ; quand on la voit bien-tost après jetter sur soi de nouveaux regards favorables, &c.

Aussi, Gracien n'estime-t-il pas que ces sortes de disgraces, comme intermittantes, soient des signes d'une fortune qui tend à sa fin : il en donne deux autres indices, lesquels sont la rapidité, ou la trop longue durée des heureux succès. Alors il est sage selon lui, de songer à terminer sa course & à se retirer : l'un & l'autre genre de prosperité est ordinairement suspect & peut toucher de près à son changement : il ne dit que cela ; & les raisons qu'il en apporte sont fondées sur le cours ordinaire des choses de la vie.

Charron & la Hoguette d'après luy, ce semble traittent differemment le chapitre de la fortune. J'ay un avis très-considerable à vous donner, dit celuy-cy, touchant le progrès du cours de vostre fortune, qui est d'écouter le conseil de vos amis : mais s'il estoit contraire au vostre, & que vous soyez en âge de faire élection de vos voyes ; suivez le mou- *Testam.*

vement de voſtre inſtinct, ſi vous ſentez qu'il vous faſſe violence. Nos deſſeins ſe meſurent ſelon l'étenduë de noſtre ame grande ou petite : *A peine en peux-tu rencontrer une qui ſoit de ta jauge, qui te ſoit ſi propre qu'en leur exécution, la meſure d'autrui ne ſe trouve plus longue ou plus courte que la tienne.* C'eſt la cauſe pourquoi nous voyons un chacun de nous eſtre aſſez ſage en ſes affaires propres, pourveu qu'il y ſoit appliqué, d'autant qu'il les conduit ſelon luy. La diverſité d'âge, de temperament, de condition, d'intereſt ſont autant de nuances differentes en l'aſpect de l'eſtre des choſes, dont la varieté empeſche que le conſeil d'autrui ne puiſſe bien convenir avec nous des moyens qui nous ſont tout-à-fait proportionnez.

Les grandes actions que nous voyons réuſſir, qui nous ſembloient impoſſibles avant l'éxécution, continuë le meſme auteur, ne peuvent proceder d'ailleurs, que de l'impulſion interne de quelque particulier eſprit de conduite, qui porte celui qui les fait à les entreprendre malgré ſon raiſonnement ; autrement, elles ne ſe feront point . . . Elles ne peuvent proceder que d'un inſtinct, & d'un

pressentiment certain qu'elles réussiront ; que d'une aveugle obéissance à l'impulsion du genie qui repond de l'évenement ; que d'un esprit particulier de lumieres qui en fait voir à l'œil la possibilité, que d'une preconnoissance interieure de leur succès ; que d'une prevoyance de conduite qui rapproche le succès de l'avenir.

C'est sous ces noms differens qu'un seul principe est representé. Mais sans examiner si ce mesme principe est aussi seur qu'intelligible pour servir de regle de conduite ; je vois un grand avantage à l'admettre : c'est qu'il sera desormais facile de fixer le temps auquel un heros doit prendre le parti de se retirer. Pour cela, il n'aura qu'à remarquer si *l'impulsion du genie, la preconnoissance interieure, l'instinct, &c.* Cessent de se faire sentir à lui : il faut dès-là, qu'il songe à la retraite ; le silence de ces voix *internes* qui le conduisoient, l'en avertit.

Pour ce qui est de l'adversité ; je dis à la consolation des malheureux que communément, elle est sur le point de finir, lorsqu'elle devient extréme. Il est certain dit le Comte de Bussy, que pour Lettre.

les malheureux il n'y a qu'à vivre. Comme on ne perd au jeu que faute d'argent ; on ne demeure en disgrace que faute de vie. Tant que j'ay fait le mutin contre la persecution, j'ay souffert comme un damné, & j'ay tellement agrandi mes maux par l'impatience, que j'eusse crevé dans la Bastille ; si un mois avant que d'en sortir, je ne m'estois soumis à tout ce qu'il plairoit à Dieu de faire de moi. Ce qu'il plut à Dieu, fut de toucher le cœur de Louis XIV. qui rappella enfin le Comte de son exil.

CHAPITRE XII.

Se concilier l'affection de tout le monde.

C'Eſt peu de gagner l'eſprit, ſi l'on ne gagne pas le cœur : mais c'eſt beaucoup de ſçavoir ſe concilier tout enſemble, & l'admiration & l'affection. Pluſieurs heros obtiennent l'eſtime des peuples par leurs hauts faits, & ne s'en attirent point l'amour. Sans doute, que le fonds du caractere ſert beaucoup à s'acquerir cette affection generalle : certaines attentions cependant, & certains ſoins y contribuent encore davantage. Je ſçay que ce n'eſt pas le ſentiment de ceux qui veulent que

l'applaudiſſement doive tousjours repondre au ſeul merite en qui que ce ſoit que ce merite ſe rencontre. Mais malgré leur raiſonnement ſpeculatif, il arrive tous les jours que le merite quoiqu'à juſte égalité plaiſt en ceux-cy & deplaiſt en ceux-là, eſt aimable dans les premiers, & odieux meſme dans les autres. Ainſi, je maintiens qu'il eſt de l'avantage eſſentiel d'un grand homme, de poſſeder l'art de ſe faire aimer. Non, il ne luy ſuffit pas d'avoir les qualitez de l'eſprit éminentes; il faut avec cela qu'il ſçache mettre en jour les belles qualitez du cœur : alors l'affection ſe joignant à l'eſtime, celle-cy croit à meſure de l'autre.

Le heros qui connut & employa peut-eſtre mieux les moyens de ſe faire aimer des peuples, ce fut le fameux Duc de Guiſe; que

que sa naissance, son merite, & la faveur de son Roy éleverent à un haut rang ; mais à qui un rival plus puissant que luy fut opposé. Le Roy dont je parle estoit Henry III. nom fatal aux souverains en plusieurs Monarchies de l'Europe. Car les noms * ont quelquefois à l'égard des Princes, ainsi qu'à l'égard du vulgaire ; je ne sçais quoi d'heureux ou de funeste qui semble leur estre attaché. Quoiqu'il en soit, Henry, dont le Duc de Guise n'avoit pas gagné l'affection, comme celle des peuples, dit un jour à ses courtisans : Mais, que fait donc Guise, qu'il charme & se lie tous les cœurs ? Un courtisan plus sincere que politique (apparemment le seul de son espece en ces temps-là) repondit au Roy en ces termes : Sire, le Duc de Guise fait du bien à tout le monde sans excep-

* *Il semble y avoir dans la Genealogie des Princes certains Noms fatalement affectés comme des Ptolomées à à ceux d'Egypte, &c.* Mont. Ess.

tion ; ſoit directement, & par lui-même; ſoit indirectement& par ſes recommandations : il n'y a point de nôce, où il n'aille ; point de bateſme, où il refuſe d'eſtre parein ; point d'enterrement où il n'aſſiſte : il eſt civil, humain, liberal : il a tousjours du bien à dire de tout le monde, & ne dit jamais du mal de perſonne: voilà pourquoi il regne dans les cœurs ; de meſme que voſtre majeſté regne dans ſon royaume. Heros trop heureux, s'il eût ſçu plaire au maiſtre, ainſi qu'il eſtoit agreable aux ſujets ! Car ce ſont deux choſes qui doivent marcher enſemble. Cette maxime n'eſtoit pas du gouſt de Bajazet qui pretendoit que plaire au peuple eſtoit une raiſon de luy deplaite, & de luy faire prendre de trop juſtes defiances. Politique Ottomanne, qui ne compte pour rien la diſgrace ou la mort d'un Vizir.

Mais le point de la perfection en cette matiere; eſt de ſe rendre agreable, & à ſon Dieu, & à ſon Roy, & à tout le monde. Les trois Graces ſi vantées par les Anciens, que ſont-elles en comparaiſon de ces trois avantages, qui ſe preſtent comme la main pour nous élever au ſommet du vrai heroïſme? Si l'un d'eux neanmoins venoit à manquer, que ce ſoit tousjours avec ſubordination : que l'on ceſſe pluſtoſt de plaire au Prince qu'à Dieu; & pluſtoſt au Sujet qu'au Prince, dans la conjoncture de l'incompatibilité. Je reviens à l'affection du peuple.

Le charme infaillible pour eſtre aimé, c'eſt d'aimer. Le peuple lent, quoiqu'en ſuite furieux dans ſa haine pour les Grands, eſt promt & facile dans ſon amour pour eux : ſon premier mobile pour les aimer, c'eſt leur affabi-

lité genereuſe : tous les cœurs enchantez volent après un heros populaire & bienfaiſant. Ce furent ces qualitez aimables qui firent nommer l'Empereur Titus les delices du monde entier. Une parole gratieuſe d'un ſuperieur, vaut un ſervice rendu par un égal : & une honneſteté du Prince excede le prix d'un bienfait qui viendroit de la main d'un particulier.

Don Alphonſe le Magnanime, voulut bien une fois oublier pour un moment qu'il eſtoit Roy, & deſcendit de cheval, afin d'aller luy-meſme ſecourir un païſan qui ſe trouvoit mal. Cette action divulguée dans Gaëte, valut à Don Alphonſe la conqueſte de cette ville, que le canon, les bombes, & les troupes les plus aguerries n'euſſent pû forcer en pluſieurs jours. Ainſi ce Prince entra d'abord dans les cœurs des habi-

tans, & puis dans leur ville, où ils le reçurent avec mille cris d'allegresse. Des critiques outrez, ne reconnoissent en Don Alphonse pour tout merite que l'amour universel des peuples, qu'il eut l'art merveilleux de se concilier. Sans m'étendre icy sur ses autres belles qualitez, que les gens raisonnables & bien instruits ne luy disputent point; je me contente de répondre, que celle qu'on luy accorde avec moy, fut aumoins la plus heureuse de toutes: & je n'en demande pas davantage, en preuve du sujet que je traite.

Mais il y a une sorte de public, dont il importe qu'un heros ne neglige pas non plus l'affection. Ce public le plus petit pour le nombre, est le plus considerable pour le merite: c'est le corps des gens de lettres, celebres dans un royaume. Ces

hommes ſont comme les organes, dont la Renommée a beſoin pour ſe faire entendre : elle ne parle, du moins à la poſterité, que d'après eux. Le pinceau peut bien offrir aux yeux, la reſſemblance de la perſonne : mais il eſt reſervé à leurs plumes, de repreſenter à l'eſprit le heros meſme. Le grand homme de la Hongrie, Mathias Corvin diſoit que l'héroiſme conſiſtoit en deux choſes : à ſe ſignaler par des actions dignes de l'immortalité, & par des largeſſes capables d'intereſſer les plumes à perpetuer la memoire de ces actions.

REMARQUES
Sur le Chapitre douziéme.

Se concilier l'affection de tout le monde.

Oracl. Man. VOicy d'abord la maxime de Gracien, qui ramaſſe comme en un point de veüe ce Chapitre. C'eſt beau-

coup, dit-il, d'eſtre univerſellement eſtimé ; mais eſtre univerſellement aimé, c'eſt encore plus. Dans cette affection generalle, le bonheur y entre pour quelque choſe, & l'induſtrie pour beaucoup : le bonheur commence l'ouvrage, l'induſtrie l'acheve. Les grandes qualitez ne ſuffiſent point pour gagner l'amour des peuples, quoiqu'elles y ſoient neceſſaires;& que l'eſprit favorablement prevenu diſpoſe le cœur à le ſuivre. Il faut ſe rendre aimable par des manieres faciles, par des paroles gracieuſes, par des bienfaits : en un mot, il faut aimer & temoigner que l'on aime, pour eſtre aimé. L'affabilité & la liberté dans les grands ſont de puiſſans charmes, dont le peuple ne ſe défend point. Mais ceux que leur politique doit ſe ſouvenir de careſſer & de gratifier plus que les autres, ce ſont les celebres écrivains : c'eſt aux heros à ſe diſtinguer par des hauts-faits & par des vertus dignes de l'immortalité : mais c'eſt à la plume des Auteurs illuſtres d'éterniſer en effet, & ces hauts-faits, & ces vertus.

Ce n'eſt pas aſſez à un heros pour eſtre aimé d'avoir les qualitez de l'eſprit éminentes ; il faut avec cela qu'il ſçache

mettre en jour les belles qualitez du cœur. Ces qualitez de l'esprit & du cœur qui attirent à la fois & l'admiration & l'affection, le Chevalier de M. & M. de S. Evremont les ramenent à un seul principe qu'ils appellent l'*honnesteté.* Redigeons en aussi peu de mots qu'il est possible ce que tous deux disent sur cette matiere, pour laquelle ils semblent s'estre mutuellement communiqué leurs pensées; tant ils ont de rapport l'un à l'autre.

Converſ.

Tous les hommes veulent estre heureux, dit S. Evremont; mais pour l'estre parfaitement, il faut faire ensorte que les autres le soient avec nous... C'est ce mesnagement de bonheur pour nous & pour les autres que l'on doit appeller l'honnesteté; qui fait l'honneste-homme, qui fait estimer l'homme, qui le fait aimer. Pour avoir cette honnesteté au souverain degré, il faut avoir l'esprit excellent & le cœur bienfait, & qu'ils soient tous deux de concert ensemble. Par la grandeur de l'esprit on connoist ce qu'il y a de plus juste & de plus raisonnable à dire & à faire; par la bonté du cœur, on ne manque point de faire & de vouloir dire ce qu'il y a de plus raisonnable & de plus juste,

Lorſque ces deux qualitez ſe rencontrent dans la meſme perſonne ; Que ne ſont-elles point voir de grand , d'équitable , de charmant? L'honneſte homme eſt indulgent , humain , ſecourable , ſenſible au malheur des autres , déſintereſſé , circonſpect , touché du vrai merite , clairvoyant ſur les deffauts d'autruy , mais ſans en parler jamais , agreable , civil , de bonne compagnie , &c. Premiere reſſemblance avec les qualitez neceſſaires ſelon Gracien , pour meriter l'eſtime & l'amour de tout le monde. Je viens à la ſeconde reſſemblance , très-peu differente de l'autre.

Il s'agit ; dit le Chevalier de M. de faire un grand Roy qu'on admire & qu'on aime. Il s'agit de le rendre heureux , & de faire enſorte que tous ceux qui vivront ſous lui le ſoient . . . Il ne faudroit pour tout cela que le rendre honneſte-homme , au moins , c'eſt le plus important . . . Conſiderons donc l'honneſteté en tout ſens & en toute ſorte de jour . . . Son abord n'a rien d'éclattant qui puiſſe éblouir , ni ſurprendre. Mais quand on vient à la connoiſtre , c'eſt un charme , à cauſe qu'elle ſe prend de ſi bonne grace à tout qu'on diroit , que tout luy eſt égal

Converſ.

pour estre agreable. Aussi, plaist-elle tousjours, & c'est à cela principalement qu'on la peut reconnoistre. Car les vrais agremens ne viennent pas d'une legere superficie, mais d'un grand fond d'esprit & de vertu qui se repand sur tout ce que l'on dit & ce qu'on fait . . . L'honnesteté n'est point rigoureuse, elle excuse & pardonne aisément, elle est tousjours preste à secourir les miserables . . . Son interest ne l'éblouit point : elle a plus d'égard au merite qu'à la fortune ; elle connoist la juste valeur des choses . . . Il me semble aussi qu'elle ne depend gueres ni du temps ni des lieux, & que celui qui fait tant que d'estre honneste-homme en sa cabane, l'eust esté en toutes les Cours du monde. Elle est quelquefois enjouée ; mais on voit que sa gayeté ne tend qu'à faire plaisir, & mesme aux personnes qu'elle met en jeu. Enfin, on reconnoist l'honnesteté à cela qu'elle juge bien ; encore qu'elle soit assez retenuë à decider ; qu'elle rend heureux tous ceux qui dependent d'elles, autant que la fortune le permet, & *que le dire & le faire* sont les deux choses qui luy donnent du lustre.

N'auroit-on point la tentation de croire

que le Chevalier de M. s'eſt exprimé de la ſorte après un entretien avec M. de S. Evremont ; pluſtoſt qu'après une *converſation* avec le Mareſchal de C ? Pour moi, je le ſoupçonnerois ; ſans que la diſtance des lieux ne permettoit pas aux deux auteurs de s'entendre l'un l'autre. M. de S. Evremont eſtoit à Londres, & le Chevalier de M. à Paris. Quoiqu'il en ſoit, j'aime mieux dire qu'ils ont tous deux puiſé dans la même ſource, que d'accuſer l'un d'avoir eſté plagiaire de l'autre.

Mais à qui un rival plus puiſſant que lui, fut oppoſé. Gracien ne nomme point ce rival puiſſant. C'eſtoit Jean-Louis de Nogaret favori de Henri III. qui le fit premier Duc d'Epernon. Ce Duc eſtoit reveſtu de tant de dignitez, que les grands à la Cour l'appelloient *la Garderobe du Roy.* Il eſtoit Pair & Amiral de France, premier Gentilhomme de la Chambre, Colonel de l'Infanterie Françoiſe, Gouverneur de l'Angoumois, de la Saintonge, du Païs d'Aunis, de la Rochelle, du Limouſin, de Loches, du Boulonnois, du Païs Meſſin, &c.

Heros trop heureux, s'il euſt ſçu plaire au maiſtre, ainſi qu'il eſtoit agreable aux ſujets ! Car ce ſont deux choſes

qui doivent marcher ensemble, &c. Elles se virent ces deux choses réunies dans la conduite du Cardinal George d'Amboise, premier ministre de Louis XII. » Ce Cardinal fut également aimé » de la France & de son maistre, parce » qu'il les aimoit également tous deux. » Serviteur sans passion & sans interest; » favori sans insolence, & sans cruan- » té, qui dans sa puissance absoluë con- » serva le rang des seigneurs & la li- » berté des peuples, qui ne detourna » jamais la bonté naturelle du Roy à de » mauvais usages, ni n'employa son » credit qu'au profit de tout le monde, » qui rangea les Grands sans les renver- » ser, contint les peuples sans les ve- » xer. Prestre avec un seul benefice * » & ministre, ayant les mains nettes » de rapine & de sang, le cœur sans » vengeance; & l'esprit sans jalousie & sans fourbe » C'est le portrait que Mezeray fait de ce grand-homme, & que le P. Daniel ne peint pas avec des traits moins avantageux. Cet historien exact & équitable venge mesme le Cardinal du *peu de capacité* que Varillas dont le grand merite est de penser autrement que les autres, luy attribuë.

* *Il n'avoit que son Archevesché de Rouen.*

Bajazet pretendoit que plaire au peuple estoit une raison de luy deplaire, &c. L'indigne & cruel successeur d'Auguste, Tibere avoit la mesme maxime ; par un esprit de basse jolousie & de mauvaise politique. Le credit qu'eut Germanicus d'appaiser les legions, dit M. de S. Evremont, fut d'un service fort avantageux, & peu de temps agreable. Quand le danger fut passé, on fit reflexion qu'il pourroit tirer les Troupes de leur devoir puisqu'il avoit sçu les y remettre. En vain il fut fidelle à Tibere, sa moderation à refuser l'Empire ne le fit pas trouver innocent ; on le jugea coupable de ce qu'il lui avoit esté offert ; & tant d'artifices furent employez à sa perte, qu'on se defit à la fin d'un homme qui vouloit bien obeïr, mais qui meritoit de commander. Il perit ce Germanicus si cher aux Romains, dans une armée où il eut moins à craindre les ennemis de l'Empire, qu'un Empereur qu'il avoit si bien servi. Tout souverain injuste ou foible sacrifice ainsi de grands hommes, à cause des qualitez mesmes qui les luy rendent le plus necessaires. Au lieu qu'un grand Prince, un Prince habile, juste & bon cherit un sujet en qui se trou-

vent auſſi ces vertus, & qui ne les employe à gagner l'amour du peuple, qu'afin que le maiſtte luy-meſme en ſoit plus aimé, & mieux ſervi.

Que l'on ceſſe plûtôt de plaire au Prince qu'à Dieu, & plûtôt au ſujet qu'au Prince dans la conjoncture de l'incompatibilité. Gracien n'exagere pas, lorſqu'il nomme cette conduite un vrai heroiſme. Quelle force d'ame ne faut-il point pour ſe reſoudre en vûë de ſon devoir & pour oſer deplaire au ſouverain ? Je mets un ſujet d'un merite extraordinaire & élevé à proportion, dans la disjonctive inévitable ou de choquer le Prince ou d'offenſer le Roy des Roys. Quelle épreuve ! quel combat entre le Courtiſan & le Chrétien! un ſolitaire dans ſa cellule ne croiroit pas peut-eſtre la victoire bien difficile ; parce qu'on brave tout quand on eſt à l'abri du peril : mais un homme à la Cour qui voit les choſes de près, ſa fortune en danger ; & ſa diſgrace prochaine ; n'a-t-il pas beſoin d'une vertu heroïque pour preferer ſon devoir à tous les riſques auſquels il s'expoſe ? C'eſt auſſi ce que font les ſeuls heros : biens differens des eſclaves de la faveur qui trahiſſent leur propre conſcience, l'intereſt de l'Eſtat, la gloire

mesme du Prince pour flatter ses passions, & se conserver sa bien-veillance. Cette scelerateſſe insigne est marquée avec énergie dans le caractere que le grand Corneille fait de *Photin* chef du Conseil de Ptolomée. Voicy les leçons que ce Machiavel de l'Egypte donne à son Prince.

*Laissez nommer sa * mort, un injuste attentat :* De Pompée.
La justice n'est pas une vertu d'Estat.
Le choix des actions ou mauvaises ou bonnes,
Ne fait qu'anéantir la force des Couronnes ;
Le droit des Rois consiste à ne rien épargner.
La timide équité détruit l'Art de Regner ;
Quand on craint d'estre injuste, on a tousjours à craindre,
Et qui veut tout pouvoir, doit oser tout enfraindre,
Fuir comme un deshonneur la vertu qui le perd,
Et voler sans scrupule au crime qui le sert.
C'est-là mon sentiment ; Achillas & Septime.

S'attacheront peut-estre à quelqu'autre maxime, &c.

L'autre partie de l'instruction de Gracien, est que *l'on cesse plustost de plaire au sujet qu'au Prince.* Mon fils, dit la Hoguette, si tu peux subsister en Cour, n'aye point d'autre maistre que le Roy; n'engage point ailleurs ta fidelité, il peut arriver un temps que ton interest contre ton devoir te rappelleroit du costé de ton bien-facteur. Ce n'est pas assez, le mesme auteur veut que cet attachement de preference à la personne du Prince, s'étende à ceux qu'il honore de son choix pour le soulager dans le gouvernement de l'Estat. Le Roy choisit ses ministres, continuë-t-il, pour luy aider à soutenir le poids de son Estat: ce sont des images de sa puissance qu'il se taille, & que tu es obligé de reverer: ils sont dans la grace du Prince, à cause de leur intelligence dans les conseils, & de leur fidelité dans les affaires; & sont plustost associez aux soins de l'Estat que favoris. L'utilité de leur service, & le soulagement que le Prince en reçoit, te doivent affectionner à eux, si tu es bon Sujet. Enfin, il demande que l'amour du

Testam.

Sujet

Sujet envers le Prince, passe jusqu'à son favori. Garde-toi sur tout, conclut-il, de cette impertinente vanité, de ne reverer point le favori; elle n'est ni utile, ni seure, ni honneste, tu ne peux *lui* refuser ton respect, ni mesme ton affection, estant de la confidence de ton maistre, que tu ne brises son iimage en ton ame... Nous devons excuser en lui par nostre propre ressentiment une passion qui ne paroist jamais en sa force qu'en son abus... Ce n'est pas que pour quelques autres considerations, il ne fust à souhaitter, que le Prince maintinst également son affection, comme son rang avec tous ses Sujets, &c.

Montagne parle-t-il avec assez de mesure sur cet article? Nous devons, dit-il, la sujetion & l'obéissance à tous Roys; elle regarde leur office: mais l'estimation & l'affection, nous ne la devons qu'à leur verru. Un Soldat, requis de Neron, pourquoi il lui vouloit mal, lui repondit à sa barbe: Je t'aimois & estimois, quand tu le valois, mais depuis que tu es devenu parricide, boutte-feu, basteleur, cocher, je te hais comme tu merites. Cependant, les Roys sont les peres de leurs peuples; & les enfans

doivent tousjours aimer leur pere, quel qu'il soit dans ses mœurs.

Le peuple est promt & facile dans son amour pour les Grands. La prevention du peuple en faveur des Grands est si aveugle, dit la Bruyere, & l'entestement pour leur geste, leur visage, leur tón de voix & leur manieres si generale; que s'ils s'avisoient d'estre bons, cela iroit à l'idolatrie.

Tous les cœurs enchantez volent après un heros populaire, bienfaisant, &c. C'est dans ces mesmes qualitez que la Bruyere trouve aussi tous les traits de la veritable grandeur: elle est douce, dit-il, familiere, populaire ... plus on la connoist, plus on l'admire; elle se courbe par bonté vers ses inferieurs, & revient sans effort dans son naturel; elle se glisse quelquefois, se relasche de ses avantages, tousjours en pouvoir de les reprendre, & de les faire valoir; elle rit, joüe & badine, mais avec dignité: son caractere est noble & facile, inspire le respect & la confiance, & fait que les Princes nous paroissent grands & très-grands, sans nous faire sentir que nous sommes petits.

Mais il y a une sorte de public dont

il importe qu'un heros ne neglige pas non plus l'affection ... Ce public, c'est le corps des gens de Lettres, celebres dans un Royaume. Gracien dans son *Homme universel*, touche en peu de mots les avantages que les grands hommes retirent tous les jours de l'affection des gens de Lettres, des gens d'esprit. Ce que celui-cy ne fait qu'ébaucher, la Bruyere le retouche & l'acheve. Un homme en place, dit-il, doit aimer les gens d'esprit: il les doit adopter, il doit s'en fournir & n'en jamais manquer; il ne sçauroit payer, je ne dis pas de trop de pensions & de trop de bienfaits, mais de trop de familiarité & de trop de caresses, les secours & les services qu'il en tire, mesme sans le sçavoir: quels petits bruits ne dissipent-ils pas? quelles histoires ne reduisent-ils pas à la fable & à la fiction? Ne sçavent-ils pas justifier les mauvais succès par les bonnes intentions, prouver la bonté d'un dessein & la justesse des mesures par le bonheur des évenemens, s'élever contre la malignité & l'envie pour accorder à de bonnes entreprises de meilleurs motifs, donner des explications favorables à des apparences qui estoient mauvaises, semer en mille occasions des

faits & des details qui ſoient avantageux ?. . Je ſçais que les grands ont pour maxime de laiſſer parler & de continuer d'agir ; mais je ſçais auſſi qu'il leur arrive en pluſieurs rencontres, que laiſſer dire, les empeſche de faire.

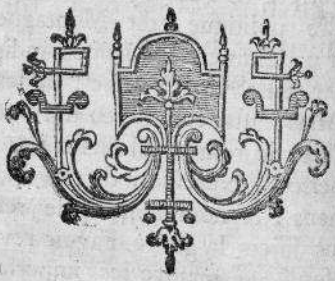
Ces hommes ſont comme les organes dont la Renommée a beſoin pour ſe faire entendre : elle ne parle, du moins à la poſterité que d'après eux, &c. Noſtre Auteur propoſe aux heros, le plus puiſſant motif d'aimer les Lettres, & d'affectionner ceux qui s'y diſtinguent. En effet, avant les Achilles, les Alexandres, les Ceſars, les Bourbons, les Condés, il y avoit dans l'Univers de grands hommes dont les noms meſme ne ſont pas venus juſqu'à nous ; faute d'Hiſtoriens ou de Poëtes qui les y tranſmiſſent avec toute leur gloire. Et ſur cela je m'autoriſe volontiers du temoignage d'Horace. Non, mes Vers ne periront pas, dit-il à un Conſul Romain, auquel il aſſeure l'immortalité refuſée à tant d'autres ; pour n'avoir pas eu un Poëte qui chantaſt leurs vertus & leurs belles actions. Le grand Idomenée & le brave Sténélus ne ſont pas les ſeuls qui ayent livré des combats dignes du travail & de

l'aplication des Muses... Mille vrais heros, avant qu'Agammemnon fist parler de lui, ont donné des marques d'un insigne valeur; & l'on ne parle point d'eux ; ils sons ensevelis dans les tenebres d'une éternelle nuit. C'est qu'ils ont eu le malheur de n'avoir point trouvé de Poëte qui les ait chantez. Un rare merite ignoré differe peu d'un homme inconnu qui n'en a point du tout, &c.

Mais d'une autre part, ces Poëtes, ces Historiens qui éternisent la vertu, éternisent aussi le vice. Titus passera tousjours pour avoir esté les delices du monde entier, & Neron pour en avoir esté l'horreur & l'exécration. Donnons à l'ordre politique, dit Montagne, de souffrir patiemment les Princes indignes, de celer leurs vices; voire, de les couvrir. Mais nostre commerce fini, ce n'est pas raison de refuser à la justice & à nostre liberté, l'expression de nos vrais ressentimens, & nommément de refuser à de bons sujets la gloire d'avoir reveremment servi un maistre les imperfections duquel leur estoient si bien connuës, frustrant la posterité d'un si utile exemple.

Mathias Corvin, le grand homme de la Hongrie, disoit que l'heroïsme consis-

toit en deux choses, &c. C'eſt ce Mathias d'une extraction inconnuë, lequel fut mis dans une étroite priſon; lorſque le Roy Ladiſlas monta ſur le troſne de Hongrie. La jalouſie de quelques ſeigneurs Hongrois à qui le merite extraordinaire de Corvin deplaiſoit fort, lui avoit attiré cet indigne traitement. Ladiſlas eſtant mort peu de temps après, & les ſeigneurs ne s'accordant pas entr'eux, Corvin fut tiré de ſa priſon, & élu Roy de Hongrie. Il gouverna avec des ſuccès étonnans, & pour le dedans & pour le dehors.



CHAPITRE XIII.

Le Je ne ſçais quoi.

LE Je ne ſçais quoi, qui eſt l'ame de toutes les bonnes qualitez, qui orne les actions, qui embellit les paroles, qui repand un charme inévitable ſur tout ce qui vient de luy, eſt au-deſſus de nos penſées, & de nos expreſſions : perſonne ne l'a encore compris ; & apparemment perſonne ne le comprendra jamais. Il eſt le luſtre meſme du brillant, qui ne frape point ſans luy ; il eſt l'agrément de la beauté, qui ſans luy ne plaiſt point ; c'eſt à lui de donner, pour me ſervir de ces termes, la tourneûre & la façon à toutes les qualitez qui nous parent : il eſt en un

mot, la perfection de la perfection mesme ; & l'assaisonnement de tout le bon, & de tout le beau. Le je ne sçais quoi se montre à nous sous un certain attrait aussi sensible qu'inexplicable : c'est un assemblage de parties, d'où il resulte un tout engageant, qui nous interesse & nous touche ; soit que l'on parle, ou soit qu'on agisse. A l'examiner de près, on aperçoit, ce semble assez qu'il est un present de la nature : du moins, on est encore à sçavoir les regles pour l'acquerir ; & il paroist qu'il s'est jusqu'icy maintenu dans l'independance de l'art.

Cependant, le desir de définir le Je ne sçais quoi, & l'impuissance d'y réussir luy trouvent des noms differens, selon les differentes impressions qu'il fait sur nous. Tantost, c'est le je ne sçais quoi de majestueux & de grand ; tantost, c'est le je ne sçais quoi

d'aimable & d'honneste; icy, c'est le je ne sçais quoi de fier & de gracieux; là, c'est le je ne sçais quoi de vif & de doux: chacun enfin le qualifie suivant les diverses faces qu'il represente. D'ailleurs, les uns voyent le je ne sçais quoi, où les autres ne l'aperçoivent pas: & c'est encore une de ses proprietez, de ne frapper pas également tout le monde; mais de ne nous fraper que conformément à la maniere dont chacun de nous est sensible. Ce que je dis regarde sur tout le je ne sçais quoi de delicat & de fin; parce qu'il est trop imperceptible pour ne pas échapper à la plusspart. Pour ce qui est du je ne sçais quoi dont les traits sont plus marquez, il est presque universel: il fait son impression sur le sentiment mesme du vulgaire, qui en est touché, bien que ce soit ordinairement sans y réflechir.

Je connois des gens qui prétendent que le Je ne ſçais quoi n'eſt autre choſe que l'aiſance & la facilité dans tous les dehors de la perſonne. Mais, il faut donc ajouter à cette définition pour la rendre juſte ; je ne ſçais quelle aiſance, je ne ſçais quelle facilité : & alors, on ne nous apprend rien de nouveau ; on laiſſe la choſe auſſi obſcure & auſſi indéfinie qu'elle a tousjours eſté. Bien plus, c'eſt borner le caractere du je ne ſçais quoi, lequel s'étend à tout ; ainſi que l'aſtre du jour, qui influë ſur tous les ouvrages de la nature. Que le ſoleil refuſe à la Terre ſa chaleur benigne, quels fruits la terre produira-t-elle ? Que le je ne ſçais quoi manque à un homme ? Ses plus belles qualitez ne feront jamais qu'un merite inſipide ; ou pluſtoſt elles demeureront comme mortes. Ainſi le

je ne ſçais quoi n'eſt pas tellement une circonſtance, un ſimple dehors, qu'il ne tienne au fonds & à la choſe meſme.

En effet, s'il eſt l'agrément de la beauté, comme je le diſois tout-à-l'heure, il n'eſt pas moins le flegme propre de la prudence; & le feu martial qui convient à la valeur : il va de compagnie avec l'un & avec l'autre. On le reconnoiſt dans un Capitaine à je ne ſçais quelle intrepidité animée, qui inſpire de l'aſſeûrance & du courage au Soldat. On le reconnoiſt dans un Monarque aſſis ſur le troſne, à je ne ſçais quelle repreſentation auguſte, qui imprime du reſpect. Le premier eſt plus vif, & le ſecond eſt plus majeſtueux : mais l'un & l'autre eſt également inſeparable de la perfection qu'il deſigne; celui-cy, de la dignité convenable à un Roy ſur le troſne; celui-là, de la va-

leur convenable à un guerrier dans le champ de bataille. Il n'eſt point de termes pour aprecier le je ne ſçais quoi, qui caracteriſoit la bravoure inébranlable de Ferdinand d'Avalos Marquis de Peſcaire, ce rival d'Alcide, qui triompha d'une maniere ſi glorieuſe à la journée de Pavie. Le je ne ſçais quoi du Theſée François, Henry IV. eſt encore au-deſſus de toute expreſſion : il fut pour ce Conquerant de ſon propre Royaume, le fil d'or qui le tira d'un labyrinte plus embaraſſé que celuy de Dedale.

En un mot, le je ne ſçais quoi entre dans tout ; afin de donner le prix à tout, ſans avoir luy-meſme beſoin de rien : il entre dans le politique, dans les belles Lettres, dans l'Eloquence, dans la Poëſie, dans le négoce, dans les conditions les plus baſſes, comme dans les plus élevées.

REMARQUES
Sur le Chapitre tréziéme.

Le je ne ſçais quoi.

ESt-ce un ſujet aſſez noble que le Je ne ſçais quoi, pour en traiter dans un Livre qu'on donne ſous le nom magnifique du *Heros* ? C'eſt la queſtion qui m'a eſté faite par un homme d'eſprit, & que d'autres pourroient peut-eſtre encore me faire. Gracien doit repondre luy-meſme à cette difficulté qui le regarde plus que moy. Le je ne ſçais quoi, dit-il, eſt l'ame de toutes les belles qualitez . . . La perfection de la perfection meſme : & la raiſon qu'il en apporte, c'eſt que les belles qualitez quelques parfaites qu'on les ſuppoſe, ne frapent point, & ſont comme mortes, ſans le ſecours du Je ne ſçais quoi, qui leur eſt propre. Un ſujet de cette nature n'intereſſe-t-il nullement un heros ? Mais, nous autres François, ſommes un peu vifs dans nos jugemens &

dans nos décisions : avant que de blasmer ou de loüer ; accoustumons-nous, s'il se peut, à nous donner le loisir & la peine d'examiner & de refléchir. N'employons-nous pas tous les jours le Je ne sçais quoi, pour ce que nous voyons de plus sublime, soit dans la nature, soit dans l'art ; & que nos pensées & nos expressions ne sçauroient atteindre ? Au reste toutes les langues aussi-bien que la nostre en sont reduites à ne pouvoir rendre que par le Je ne sçais quoi ; le grand, le noble, le magnifique, l'auguste, le majestueux, quand tout cela est dans un certain degré de perfection qui ravit & enléve.

Le Je ne sçais quoi se montre à nous sous un certain attrait aussi sensible qu'inexplicable : c'est un assemblage de parties, d'où il resulte un tout, qui nous engage, qui nous interesse, qui nous touche ; soit que l'on parle, ou soit qu'on agisse. Cet assemblage de parties, je le trouve dans le portrait que le P. Bouhours fait de Louis le Grand : & je le represente tout entier ; afin que l'on conçoive la pensée de Gracien dans toute son étenduë. Les personnes qui ont l'honneur d'approcher nostre grand Monarque, dit cet auteur, admirent avec quelle netteté

Entret. sur la Langue Françoise.

& avec quelle justesse il s'exprime. Cet air libre & facile dont nous avons tant parlé, entre dans tout ce qu'il dit ; tous ses termes sont propres & bien choisis, quoiqu'ils ne soyent point recherchez ; toutes ses expressions sont simples & naturelles ; mais le tour qu'il leur donne est le plus delicat & le plus noble du monde. Dans ses discours les plus familiers, il ne luy échape pas un mot qui ne soit digne de luy, & qui ne se sente de la majesté qui l'accompagne par tout : il agit & il parle tousjours en Roy, mais en Roy sage & éclairé qui observe en toutes rencontres la bien-seance que chaque chose demande. Il n'y a pas jusqu'au ton de sa voix qui n'ait de la dignité & je ne sçais quoi d'auguste, qui imprime du respect & de la vénération. Comme le bon sens est la regle principale qu'il suit en parlant, il ne dit jamais rien que de raisonnable ; il ne dit rien d'inutile : cela paroist tous les jours dans ses reponses si sensées & si precises qu'il fait sur le champ aux Ambassadeurs des Princes & à ses Sujets. Il est dans son siecle ce qu'Auguste estoit dans le sien : entre les grandes qualitez qui lui sont communes avec cet Empe-

reur si celebre, il a l'avantage d'estre né éloquent, comme il faut qu'un Prince le soit. *Augusto prompta ac profluens, quæ deceret principam, eloquentia fuit.* Je ne sçais pas si je me trompe; mais il me semble que la nature du Je ne sçais quoi en general, & tel que Gracien tasche icy de le définir, devient plus intelligible par ce caractere de Louis XIV. dont chaque trait forme un certain tout, qui plaist, qui charme, & *convient à un Prince*, au sentiment de Tacite.

Tacit. Ann. lib. 13

Il paroist que le Je ne sçais quoi, qui perfectionne tout, s'est jusqu'icy maintenu dans l'indépendance de l'art. Le Chevalier de M. pense ainsi sur ce mesme point. Un jeune Prince, dit-il, élevé par de certaines gens, prend insensiblement leurs manieres, & tout ce qu'il acquiert de la sorte luy devient naturel. Il faut se servir le plus qu'on peut de cette methode de l'instruire. A la verité, il est necessaire d'y mesler un peu d'art: mais il faut principalement songer à je ne sçais quel esprit qui se trouve rarement dans l'art; quand on ne l'a point, pour achevé que l'on soit en quelque chose, il y a tousjours quel-

Converſ.

que

que malheureuſe circonſtance, qui gaſte ce qu'on fait le mieux. C'eſt-à-dire, quand le Je ne ſçais quoi manque, on ne réuſſit point, pour achevé que l'on ſoit d'ailleurs.

Chacun qualifie le Je ne ſçais quoi, ſuivant les differentes faces qu'il preſente. De tous nos Auteurs, le Chevalier de M. eſt celuy qui preſte plus de formes differentes au Je ne ſçais quoi; bien qu'il n'écrive pas en particulier ſur ce ſujet, comme a fait le P. Bouhours. Voicy quelques-uns de ces divers Je ne ſçais quoi, leſquels ſe ſuivent d'aſſez près dans ſes *Converſations.* Il faut bien ſe garder de paroiſtre tousjours preſt à dire de bons mots ou de jolies choſes. Je ne ſçais quoi d'aiſe ſied beaucoup mieux... On fait bien de ſe cacher de la vanité, & beaucoup mieux de s'en défaire, ſi l'on peut. Car bien qu'on la tienne ſecrette, il en vient inſenſiblement Je ne ſçais quoi qui deplaiſt . . . On veut ce Je ne ſçais quoi de piquant, & cette adreſſe de mettre les autres en jeu ſans les embaraſſer . . . Je pourrois bien avoir encocore ce Je ne ſçais quoi de l'armée, ſi je n'y prenois garde, & quelques perſonnes m'ont fait la grace de m'en avertir . . .

Il feroit bon d'accouftumer le jeune Prince à Je ne fçais quoi de libre & d'humain, qui fait qu'on aime les grands Roys . . . Il feroit à fouhaitter que ceux qui fe connoiffent le mieux à ce qui fied bien, donnaffent au jeune Prince Je ne fçais quoi que n'ont pas la plufpart des Maiftres . . . Le talent d'eftre habile, comme je l'entens, & comme je voudrois que le jeune Prince l'euft, eft ce je ne fçais quel genie à part, qui confifte à fe bien fervir de ce qu'on fçait, & de ce qu'on peut . . . Si les gens qui feront auprès de noftre Jeune Prince ont de la grace en leurs façons, il en retiendra pour le moins la maniere de vivre & de s'expliquer . . . Cette grace confifte pour l'ordinaire en des chofes fi delicates qu'encore qu'on les fente, on ne peut dire ce que c'eft . . . Comme je ne fçais quelle ébauche imperceptible qui fe fait dans l'efprit d'un enfant, luy difpofe la pente au bon ou au mauvais; il feroit à defirer qu'on ne luft gueres au jeune Prince, que de certains Livres qui lui pourroient donner l'idée, ou du moins le fentiment de la perfection.

Les uns voyent le je ne fçais quoi, où les autres ne l'aperçoivent pas, &c. Ce

qui m'estonne, dit le P. Bouhours, c'est que ce mesme homme qui vous deplaist, me plaira peut-estre. Il ne faut pas s'en estonner, reprend Ariste : comme il y a de ces Je ne sçais quoi universels, dont tout le monde est touché égailement, il y en a de singuliers qui ne touchent que quelques personnes ; & il est des Je ne sçais quoi comme de ces fantosmes qui n'apparoissent qu'en de certains lieux, & qu'à de certaines gens. Tous les hommes ont un Je ne sçais quoi particulier qui fait qu'ils plaisent ou deplaisent à la premiere veüe, selon les differentes personnes qui les voyent ; & c'est le fondement de ce qu'on appelle sympathie, ou antipathie. Si cela est, dit Eugene, on a tort de condamner le goust & l'inclination d'autruy, quelque bizare que soit ce goust, & quelque extravagante que cette inclination puisse estre : car c'est à la nature à qui il faut s'en prendre, & non pas à nous, qui ne faisons que la suivre. En effet, repart Ariste, ces Je ne sçais quoi en beau & en laid, pour parler de la sorte, excitent dans nous Je ne sçais quelle inclination & je ne sçais quelle aversion où la raison ne voit goute, & dont la volonté n'est pas la maistresse. Ce sont de pre-

Entr. d'Arist. & d'Eugene.

miers mouvemens qui previennent la reflexion & la liberté : nous pouvons bien en arrester le cours ; mais nous ne pouvons pas en empescher la naissance... On aime, & on hait d'abord, sans que l'esprit s'en aperçoive, & si je l'ose dire, sans que mesme le cœur le sçache.

Que le je ne sçais quoi manque à un homme ? Ses plus belles qualitez ne feront jamais qu'un merite insipide ; ou plustost elles demeureront comme mortes.

Entret. sur le Je ne sçais quoi.

Gracien a fourni au P. Bouhours le texte sur le Je ne sçais quoi ; le P. Bouhours par voïe de compensation doit fournir à Gracien le Commentaire. Le plus grand merite, dit Ariste, ne peut rien sans le Je ne sçais quoi, qui n'a besoin que de luy-mesme pour faire un très-grand éffet. On a beau estre bien-fait, spirituel, enjoüé, tout ce qu'il vous plaira ; si le Je ne sçais quoi manque, toutes ces belles qualitez sont comme mortes ; elles n'ont rien qui frappe, ni qui touche. Ce sont des hameçons sans amorce, & sans appas ; des fleches & des traits sans pointe : mais aussi quelques défauts qu'on ait au corps & en l'esprit ; avec ce seul avantage on plaist infailliblement, & on ne fait mesme rien qui ne

plaise ; le Je ne sçais quoi raccommode tout.

On reconnoist le je ne sçais quoi dans un Monarque, assis sur le trosne, &c. Les personnes de haute naissance, continuë le P. Bouhours, ont pour l'ordinaire sur le visage je ne sçais quoi de Noble & de grand qui leur attire du respect, & qui les fait reconnoistre dans la foule. Et ce caractere de grandeur, que Dieu a imprimé particulierement sur le front des Roys, distingue le nostre de tous les Seigneurs de sa Cour : il y a dans toute sa personne un air, & Je ne sçais quoi de majestueux, qui le marque si bien, que les gens qui ne l'ont jamais vû, n'ont que faire de demander où il est, quand ils le voyent dans un Carousel, ou dans un Ballet.

Il n'est point de termes pour aprecier le je ne sçais quoi qui caracterisoit Ferdinand d'Avalos, &c. Ce que le P. Daniel dit de ce Marquis de Pescaire, verifie bien l'éloge qu'en fait Gracien. François I. s'estant rendu au Viceroy à la bataille de Pavie ; le Marquis de Pescaire luy fit sa cour d'une maniere qui luy plût extrêmement : car au lieu de venir comme avoient fait plusieurs autres, avec des

Hi Fran çois I.

habits ſuperbes, où l'on remarqua meſme quelques depoüilles des Seigneurs François, il parut devant ce Prince, veſtu d'un ſimple habit de drap noir, & comme en deuil, pour luy témoigner la douleur qu'il reſſentoit de ſes malheurs. Son compliment fut conforme à ſon équipage. Le Roy l'embraſſa pluſieurs fois, le fit aſſeoir, l'entretint ſur les belles actions qu'on luy avoit rapportées de luy, & particulierement ſur celles qu'il avoit faites à la derniere bataille; il lui donna toutes les marques poſſibles d'eſtime, & luy parla avec aſſez de confiance ſur les mauvais traitemens qu'il avoit à craindre de l'Empereur qui le tenoit en ſa puiſſance. A cela, le Marquis luy apporta tous les motifs les plus capables de le raſſeurer... Et il ajouta, que ſi l'Empereur en uſoit mal, il ſçauroit bien le luy dire à luy-meſme, & d'une maniere efficace, faiſant entendre au Roy qu'il avoit aſſez de conſideration dans le parti Imperial pour ſe faire craindre, ſi l'on n'avoit pas d'égard à ſes remonſtrances, &c. Dans tout ce procedé du Marquis de Peſcaire, n'y a-t-il pas Je ne ſçais quoi de grand, que Gracien a bien raiſon de dire, qu'on ne ſçauroit aprecier? Auſſi, le Roy depuis

ce temps-la, estima tousjours infiniment, & aima tousjours tendrement le Marquis, conclut le P. Daniel,

CHAPITRE XIV.

L'Ascendant naturel.

L'Ascendant naturel, est une perfection d'un genre si difficile à bien demesler des autres, qu'on la traitteroit peut-estre de chimere; si les reflexions faites sur l'usage de cette mesme perfection, n'en attestoient la réalité. Les esprits attentifs & profonds dans la connoissance des hommes, observent, que sans l'art de la persuasion, & sans le secours de l'autorité d'un rang superieur, il se trouve en certaines personnes, un fond d'ascendant, une force secrete d'em-

pire ſur les autres, une ſouveraineté naturelle qui impoſe, je ne ſçais quelle aſſeurance qui attire du reſpect, & qui ſe fait obéir. Jules-Ceſar tombe entre les mains de quelques pirates inſulaires, qui deviennent par-là les arbitres de ſa deſtinée. Mais, il ſe montre plus leur maiſtre qu'ils ne le ſont de ſa perſonne : livré à leur diſcretion, il les commande, ainſi que des gens à ſa ſolde; ſes ordres ſont executez par ceux qui le tiennent ſous leur puiſſance. Ceſar, ce ſemble, n'eſt que comme un priſonnier feint, qui ſeroit en effet le ſouverain auquel on obéit, dès-qu'il reprend le ton de maiſtre. Pourquoi cela? C'eſt qu'il porte ſur ſon front l'empreinte de l'empire né avec luy ſur le reſte des mortels.

Un homme tel que je le peins

& que je me le figure, fait plus d'un ſeul regard & d'une parole; que les autres ne font avec tout l'étalage de leur éloquence. Ses raiſons, lorſqu'il parle concilient moins les eſprits qu'elles ne les ſubjuguent : elles partent d'une ame forte & hardie, qui ſemble pluſtoſt donner des ordres, que des preuves pour perſuader : on cede moins à la conviction, que l'on ne plie ſous un aſcendant qui eſt le maiſtre; l'eſprit en ſubit le joug, ſans examiner comment, & la volonté la plus fiere s'y laiſſe comme attacher par un lien auſſi ſerré qu'il eſt ſecret.

Ce caractere a *beaucoup* de rapport à celuy du lion, lequel naiſt avec la ſuperiorité ſur ſes ſemblables. Tous les animaux par un inſtinct de la nature, reconnoiſſent le lion pour leur roy, & le reſpectent à leur façon; avant meſ-

me que d'en avoir essayé le courage. C'est de cette sorte, que les Heros dont je parle captivent le respect & la soumission ; avant mesme qu'on ait éprouvé ce qu'ils sont dans le fonds, & ce qu'ils peuvent. Ouy, si ce don de la nature est accompagné d'une grande intelligence, c'en est assez ; & l'on a tout ce qu'il faut pour gouverner avec gloire le plus vaste Estat. Aussi, l'ascendant naturel doit-il estre la qualité de ceux en particulier, que leur naissance met sur le trosne. Ferdinand Alvarès de Tolede, estoit plus maistre des Troupes par cet ascendant, que s'il eust esté le souverain, sans l'avoir. Il est vrai qu'il estoit parvenu à un haut rang ; mais il estoit né pour le premier, pour estre Roy : ses moindres paroles se ressentoient d'une souveraineté naturelle, à laquelle on ne resistoit point.

Au reste ; il y a une distance infinie de cette perfection à un air de gravité étudiée, ou à une fierté de commande : & quand l'une ou l'autre seroit naturelle, on n'en réussiroit pas davantage : la premiere nous affadit à la longue, & la seconde, lorsqu'elle est toute seule, choque tousjours. Mais il est un défaut plus directement encore opposé à l'ascendant naturel : c'est la défiance outrée de nous-mesmes ; car cette défiance nous fait tomber dans une timidité excessive, & cette timidité nous jette dans le mépris. Je me souviens icy d'un bel axiome de Caton : L'homme, dit-il, doit se respecter soy-mesme ; c'est-à-dire, respecter sa raison qui luy ordonne une honneste hardiesse, & qui luy deffend une crainte servile : cette crainte est une sorte de permission qu'il accorde aux autres,

de n'avoir nul égard, nulle consideration pour luy.

REMARQUES

Sur le Chapitre quatorziéme.

L'Ascendant naturel.

SAns le secours de l'autorité d'un rang superieur, il se trouve en certaines personnes un fonds d'ascendant, je ne sçais quelle asseurance qui impose, &c. La forte asseurance d'une ame vigoureuse, dit Montagne, ne se peut representer bien entiere & naïfve, que par ceux ausquels l'imagination de la mort, & du pis qui peut advenir après tout ne donne point d'effroy. Pourtant, cette hardiesse se montre, quand il est besoin, aussi magnifiquement en pourpoint qu'en armes; en un cabinet, qu'en un camp; le bras pendant, que le bras levé. Scipion sçeut, pour pratiquer la volonté de Syphax, quittant son armée, abandonnant l'Espagne, douteux encore sous sa nouvelle conqueste, passer en Afrique

dans deux ſimples vaiſſeaux, ſe commettre en terre ennemie, à la puiſſance d'un Roy Barbare, à une foy inconnuë, ſans obligation, ſans oſtage, ſous la ſeule ſeureté de ſa grandeur, & de ſa force d'ame.

Un homme tel que je le peins, & que je me le figure, fait plus d'un ſeul regard & d'une parole, que ne font les autres avec tout l'étalage de leur éloquence, &c. Philippe II. Roy d'Eſpagne avoit cet aſcendant à un haut point. Quelques paroles qu'en differentes occaſions il dit d'un ton de maiſtre à trois Seigneurs de ſa Cour, leur donnerent le coup de la mort. Le premier eſt le Cardinal Eſpinoſa, Miniſtre d'Eſpagne. Cet homme comparable aux Richelieux; mais fier & haut, devant qui tous les Grands trembloient; cet homme qui commandoit pluſtoſt qu'il ne conſeilloit à ſon maiſtre meſme, en reçoit un jour cette courte reprimande: *Cardinal, ſouvenez-vous que je ſuis le Preſident.* Eſpinoſa frappé de ces paroles comme d'un coup de foudre, ſe retire, & meurt de triſteſſe quelques jours après. Le ſecond eſt Don Antonio de Padilla Preſident du Conſeil des Ordres militaires d'Eſpagne. Le Roy ne fit que lui dire avec un air ſevere: *Penſez à la*

faute que vous avez faite. Ce reproche saisit Don Antonio d'un tel effroy, que peu de temps après il expira. Le troisiéme, dont on ne cite point le nom, estoit encore l'un des ministres de Philippe. Ce Prince vouloit sçavoir de luy une affaire secrete, que le ministre avoit apparemment quelque interest de luy cacher : le Roy qui s'apperçut qu'on luy deguisoit la verité, ne dit que ces mots : *Quoi ? vous me mentez ainsi ?* Le ministre sort de l'audience, tombe malade d'un serrement de cœur, se met au lit, & n'en releve pas. Ces faits quelques singuliers qu'ils paroissent le deviennent moins ; quand on connoist parfaitement le caractere de Philippe, à qui les plus puissans Seigneurs de sa Cour, ne devoient parler qu'à genoux en certaines rencontres, sous pretexte que dans cette posture ils estoient encore aussi grands que luy.

Il estoit de petite taille.

On cede moins à la conviction, que l'on ne plie sous un ascendant qui est le maistre ; l'esprit en subit le joug, sans sçavoir comment ; & la volonté la plus fiere s'y laisse comme attacher, &c. A ses legions mutinées & armées contre luy, comme s'exprime Montagne,

Cesar opposoit seulement l'autorité de son visage, & la fierté de ses paroles, & se fioit tant à soy, qu'il ne craignoit point de s'abandonner & commettre à une armée seditieuse & rebelle.

Meruit que timeri
Non metuens, &c.

Et sa contenance intrepide luy attira du respect.

Brebeuf traduit ainsi le recit que le Poëte Lucain fait de cette action hardie de Cesar.

Ce courage indomté Pharf. L. 5.
Prit aux yeux des Soldats toute sa majesté;
Une colere auguste, une masle arrogance
Fait monter sur son front toute son asseurance.
Il étonne tous ceux qui pensoient l'étonner,
Et n'ayant point d'effroy merite d'en donner
** Foible seditieux, viens chercher dans mes veines*

** Il parle au chef des rebelles.*

La fin de mes projets & la fin de tes peines
Frappe, si tu le peux, &c.

* Aux Soldats. * *Vous qu'ébranle un perfide ; & dont l'ame flotante*
Ne voit plus qu'à regret ma fortune constante,
Las de vous signaler & de vaincre en tous lieux
Allez, allez croupir dans un calme odieux.

. . . . . .

Au point où mon bonheur a mis ma renommée
Vostre desertion grossira mon armée,
Et loin que vostre fuite arreste mes desseins,
Vos armes vont passer en de meilleures mains.

. . . . . .

Le choix des Immortels nous fait ce que nous sommes
Et les hommes communs sont nez pour les grands hommes.

. . . . . .

Le Poëte parle en son propre nom. . . . . *Ces esprits inconstans d'un peuple soulevé*

Qui

Qui sembloient d'un Tyran faire un homme privé,
Qui pouvoient l'abbaisser, qui pouvoient le detruire,
Du seul ton de sa voix se laissent tous reduire;
Il semble qu'il eommand aux armes des Soldats,
Qu'il peut lancer leurs traits, sans employer leurs bras.

. . . . . .

Les Factieux punis, la tempeste calmée
Il ordonne aux Tribuns de commander l'armée, &c.

Avant Cesar, Alexandre avoit déja fait quelque chose de plus grand encore. Ce fut dans l'occasion où les Macedoniens estoient prests d'abandonner ce conquerant. Ce fait tout connu qu'il est, j'avoüe néanmoins que je le rapporte volontiers tel que je le trouve dans M. de S. Evremont. « Allez, lasches, dit Alexandre aux Macedoniens, allez, » ingrats dire en vostre païs, que vous » avez laissé Alexandre avec ses amis, » travaillant pour la gloire de la Grece, » parmi des peuples qui obéiront mieux »

» que vous. Dans toute la vie de ce
» conquerant, Monſieur le Prince n'ad-
» mire rien plus que cette fierté qu'il
» eut pour les Macedoniens, & cette
» confiance de luy-meſme. Alexandre,
» dit-il, abandonné des ſiens parmi des
» peuples barbares aſſujettis, ſe ſentoit ſi
» digne de commander, qu'il ne croyoit
» pas qu'on puſt refuſer de luy obéir. »
Le Grand Condé ſe connoiſſoit trop bien en heroïſme pour que nous ne ſouſcrivions pas aveuglément à ſon ſuffrage. Ce qu'il admiroit dans Alexandre, venoit d'un ſentiment de rapport avec ce heros; d'un ſentiment qui marque aſſez qu'il euſt fait comme luy, s'il ſe fuſt veu dans les meſmes circonſtances. La grandeur propre d'Alexandre, c'eſtoit de ne montrer jamais plus d'empire ſur ſoi, & ſur les autres, que dans les occaſions extraordinaires, que dans les dangers extrêmes: & l'on ſçait que la reſſemblance eſtoit parfaite ſur ce point, entre Monſieur le Prince & luy. Le naturel ardent de Monſieur le Prince, dit S. Evremont en un autre endroit, l'a fait croire impetueux dans les combats; luy qui ſe poſſede mieux qu'homme du monde dans la chaleur de l'action; luy qui

avoit plus de presence d'esprit à Lens, à Fribourg, à Norlingue & à Senef, qu'il n'en auroit eu peut-estre dans son cabinet. En un mot, changeons les siecles où les deux heros ont vescu : Monsieur le Prince eust esté le grand Alexandre, & Alexandre eust esté le Grand Condé.

Jules Cesar.. livré à leur discretion les commande, comme s'ils eussent esté à sa solde, &c. Je ne crains point de mettre en compromis un de nos Monarques avec Cesar, à circonstances égales des deux costez. * Louis IX. est fait prisonnier par le desordre que cause dans son armée, le zele imprudent de l'un de ses officiers. La personne de ce Prince est gardée par des Turcs, qui valent bien pour la ferocité, les pirates insulaires entre les mains desquels tombe Cesar. Ajoutons la haine mortelle des Mahometans contre les Chrétiens. Cependant, Louis, sans deffense, malade, foible, * conserve un certain air d'empire & de majesté qui contient ces brutaux ; de sorte qu'ils disoient, qu'estant leur prisonnier, il les traittoit comme si eux-mesmes avoient esté ses esclaves.

* *S. Louis.*

* *Le P. niel. Hist. Fr.*

Ferdinand Alvarès de Tolede estoit

plus maiſtre des Troupes par cet aſcendant, que s'il euſt eſté le ſouverain ſans l'avoir ... Il eſtoit né pour eſtre Roy. Ce portrait de Ferdinand a quelques traits de celui que l'on voit daus un Recueil de Vers choiſis.

PORTRAIT DE LOUIS DE BOURBON PRINCE DE CONDE'

J'ay le Cœur comme la Naiſſance;
Je porte dans les yeux un feu vif & brillant;
J'ay de la foy, de la conſtance;
Je ſuis promt, je ſuis fier, genereux & vaillant.

Rien n'eſt comparable à ma gloire;
Le plus fameux Heros qui brille dans l'Hiſtoire
Ne me le ſçauroit diſputer;
Si je n'ay pas une Couronne;
C'eſt la Fortune qui la donne,
Il ſuffit de la meriter.

Il y a une diſtance infinie de cette perfection, à un air de gravité éſtudiée, ou à une fierté de commande. Ces deux caracteres d'un aſcendant emprunté n'ont pas échappé à la Bruyere. Voicy le premier *N.* avec un portier ruſtre, farouche, tirant ſur le Suiſſe; avec un veſtibule & une antichambre, pour peu qu'il y faſſe languir quelqu'un & ſe morfondre; qu'il paroiſſe enfin avec une mine grave & une demarche meſurée, qu'il écoute un peu & ne reconduiſe point; quelque ſubalterne qu'il ſoit d'ailleurs, il fera ſentir de lui-meſme quelque choſe qui approche de la conſideration. L'autre caractere eſt plus achevé.

Giton a le teint frais, le viſage plein & les joües pendantes, l'œil fixe & aſſeuré, les épaules larges, & l'eſtomac haut, la demarche ferme & deliberée; il parle avec confiance, il fait repeter celuy qui l'entretient, & il ne gouſte que mediocrement tout ce qu'il luy dit: il deploie un ample mouchoir, & ſe mouche avec grand bruit; il crache fort loin & éternuë fort haut, il dort le jour, il dort la nuit, & profondément, il ronfle en compagnie. Il occupe à table & à la

promenade plus de place qu'un autre ; il tient le milieu en se promenant avec ses égaux ; il s'arreste & l'on s'arreste, il continuë de marcher & l'on marche, tous se reglent sur luy ; il interrompt, il redresse ceux qui ont la parole ; on ne l'interrompt pas, on l'écoute aussi longtemps qu'il veut parler, on est de son avis, on croit les nouvelles qu'il debite. S'il s'assied, vous le voyez s'enfoncer dans un fauteüil, croiser les jambes l'une sur l'autre, froncer le sourcil, abaisser son chapeau sur ses yeux pour ne voir personne, ou le relever ensuite, & decouvrir son front par fierté & par audace . . . Il se croit des talens & de l'esprit : il est riche.

Mais il est un défaut plus directement encore opposé à l'ascendant : c'est la defiance . . . Cette defiance nous fait tomber dans la timidité, & la timidité nous jette dans le mépris. En mon jeune âge, dit Montagne, le Commandant d'une grande Ville empressée à l'émotion d'un peuple furieux, s'en vint à cette tourbe mutinée : d'où mal luy prit d'avoir voulu endormir leur rage par voye de molesse ; plustost en suivant qu'en guidant, plustost en requerant qu'en re-

monſtrant. Un commandement militaire, plein de ſeureté & de confiance convenable à ſon rang luy euſt mieux ſuccedé. Il n'eſt rien moins eſperable de la populace, de ce monſtre ainſi furibond, que l'humanité & la douceur; il recevra bien pluſtoſt la reverence & la crainte. Ayant pris une reſolution plus brave que temeraire de ſe jetter foible & en pourpoint emmy cette mer tempeſtueuſe d'hommes inſenſez, il la devoit avaler toute, & n'abandonner ce perſonnage. Au lieu qu'il lny advint après avoir reconnu le danger de près, de ſaigner du nez, & d'alterer encore depuis, cette contenance démiſe & flateuſe qu'il avoit entrepriſe, en une contenance effrayée chargeant ſa voix & ſes yeux d'eſtonnement & de penitence, cherchant à conniller & à ſe deſrober, il les enflamma & appella ſur ſoy ſi bien, qu'il fut miſerablement tué.

Ce Commandant devoit ſans doute ſe conduire avec fermeté & avec vigueur, comme dit Montagne : mais l'aſcendant luy manquoit ; & on ne ſe le donne point, c'eſt un preſent de la nature, & non un ouvrage de l'art. Il naiſt d'une aſſeurance ſecrette qui repand ſur la per-

ſonne un caractere d'autorité, à laquelle on cede ſans ſçavoir comment, ſinon qu'on le fait comme un inferieur à ſon ſuperieur naturel ; ainſi que Gracien s'exprime ailleurs.

* *L'Oracl. Man.* Il y a une élevation qui ne depend point de la fortune. C'eſt un air qui nous diſtingue, & qui ſemble nous deſtiner aux grandes choſes : c'eſt par cette qualité que nous uſurpons les déferences des autres hommes ; & c'eſt elle d'ordinaire qui nous met plus au deſſus d'eux, que la naiſſance & les dignitez.

* *Reſl. M.*

CHAPITRE XV.

Renouveller de temps en temps ſa reputation.

LEs premieres entrepriſes en tout Métier, ſont comme des échantillons que l'on montre au public; afin qu'il connoiſſe le fonds, & qu'il en juge. Des progrès étonnans ſuffiſent à peine pour reparer enfin des commencemens, qui n'ont eſté que mediocres : & s'ils ont eſté mauvais, nul effort n'en peut relever; on ne fait plus que ramer vainement dit le proverbe, contre vent & marée. Au contraire, d'heureux commencemens ſont ſuivis d'un double avantage; qui eſt de donner d'abord

un grand prix au merite, & de luy servir après cela, comme de caution & de garantie pour l'avenir. A l'égard de la reputation, le public ne change pas aisément sur l'estime dont il est une fois prevenu; mais il change encore moins sur les sentimens desavantageux : un mauvais debut forme dans l'esprit un prejugé, qui tient presque toûjours contre les suites; il est de la nature du cancer, qu'on ne sçauroit oster de l'endroit auquel ce mal s'est attaché; il est une atteinte aussi opiniastre à la reputation, & l'on n'en revient jamais bien.

Que la premiere demarche que l'on fait dans le monde, soit donc digne d'applaudissement : comme elle est une decision, ou du moins une très-forte presomption pour toutes les autres; il faut tascher de la

marquer par quelque chose de frappant. Un succès commun ne peut pas plus conduire à une reputation extraordinaire, que l'effort d'un pigmée peut rendre fameux un geant, puisque les bons commencemens en tout, sont les gages & les arrhes de la nature du merite; les premiers essays d'un heros doivent estre les chefs-d'œuvres d'un homme ordinaire.

A peine l'illustre Comte de Fuentes parut-il dans la carriere de l'heroisme; qu'il donna des marques éclatantes d'un grand homme de guerre: semblable à l'astre du jour, qui dès son lever, répand par tout la lumiere. Sa premiere entreprise eust pû fournir toute seule, & remplir la course d'un autre general habile. Il ne fit point de noviciat, s'il est permis d'user de cette expression, pour acque-

rir les vertus, & pour apprendre les fonctions militaires : le jour mesme qu'il endossa la cuirasse, il agit en vieux capitaine experimenté. En effet, comme son habileté égaloît sa valeur extrême, contre le sentiment des principaux officiers de l'armée, il assiegea Cambray, & s'en rendit maistre. Cette conqueste fit connoistre & fit dire, qu'il estoit heros avant que d'avoir esté soldat. Car enfin, quel fonds de merite ne devoit-il point avoir, pour repondre à une aussi grande attente que celle dont il prenoit sur luy l'évenement ? Ceux qui n'ont que le soin de politiquer ; conçoivent à leur aise de hautes pensées ; il n'en est pas ainsi de ceux à qui les hauts faits sont commis ; la difficulté de l'execution ne se comprend que par la connoissance de mille moyens qu'ils

doivent brusquement employer, & de mille obstacles qu'ils ont à surmonter, dont eux seuls sont les témoins éclairez. Quoiqu'il en soit ; j'insiste sur mon principe ; c'est à sçavoir, que l'on doit debuter par quelque chose de grand, si l'on veut s'asseurer l'heroisme. Le cedre croist plus en une aurore que l'hysope en une année ; parce que le premier vejette d'abord avec une force infiniment superieure à celle de l'autre. Je dis le mesme de la reputation, laquelle croist en peu de temps ; lorsque les commencemens en sont extraordinaires. Bien-tost, l'heroïcité du merite se declare, la renommée se fait entendre, & le cri de la loüange devient general.

Cependant, il ne suffit pas d'avoir glorieusement commencé ; il faut se soutenir, & avancer mesme ; bien loin de se dementir.

Neron commença ſon regne en pere de la patrie ; & il le continua & le termina en tyran. Lorſque les extremitez du bon au mauvais, de la gloire à la honte, du vice à la vertu, ſe ſont ainſi rencontrées dans un meſme homme, c'eſt un monſtre condamné au mépris & à l'horreur de tous les ſiecles. Mais il n'eſt peut-eſtre pas moins difficile de ſe maintenir dans ſa reputation ; que de la commencer. La reputation baiſſe peu à peu, tombe & finit ; parce qu'elle eſt de la nature des choſes ſujettes aux loix du temps. Neanmoins, la gloire ne ſurvit-elle pas tous les jours, à l'homme qui s'en eſt acquis ? ouy ; mais c'eſt lorſque l'homme n'a pas ſurvêcu lui-meſme à ſa gloire.

Il eſt eſſentiel de renouveller de temps en temps ſa reputation ; c'eſt-à-dire, de faire voir par intervales, de nouvelles preuves de ſon merite. La Renommée n'eſt pas

tout-à-fait à l'égard du bien, ce qu'elle eſt à l'égard du mal : elle ſe taiſt plus volontiers ſur le bien ; quand on eſt trop long-tems à luy fournir dequoi parler. Et d'une autre part, comme le merite le plus accompli perd beaucoup à ſe montrer trop ſouvent ; l habileté eſt de ſçavoir en ſuſpendre, & en faire reparoîttre à propos les effets. Cette ſage alternative de repos & d'action entretient à coup ſûr l'eſtime publique : au lieu que des ſuccès continuez & ſuivis de trop près, ne font preſque plus d'impreſſion. Le ſoleil ne varie-t-il pas ſon Orizon? Et ſon abſence dans une partie du monde, y excite le deſir de le revoir ; tandis que ſon retour dans l'autre partie, y rapporte la joye. Les Ceſars quittoient Rome de tems en tems, pour aller chercher de la gloire chez les Eſtrangers ; & ils revenoient chaque fois avec de nouveaux lauriers ſur le front.

REMARQUES

Sur le Chapitre quinziéme.

Renouveller de temps en temps sa reputation.

CE Chapitre est divisé en deux articles, dont l'un montre l'importance de bien établir d'abord sa reputation ; & l'autre, la necessité de l'entretenir, de l'accroistre mesme. A considerer ces deux articles suivant l'esprit de la politique ; voicy ce que le M. de L. en dit à Louis XIV. au sujet de la reduction de la Nouvelle France. L'effet repondit à vostre attente. Les François firent de si merveilleuses actions, que leurs ennemis en demeurerent étonnez ; & vos armes acquirent en en ce païs-là une reputation, qui n'a pas peu contribué à y affermir vostre puissance.

Test. Polit.

Ce fantosme de la reputation est un des plus grands avantages du gouvernement des Estats. Il y a des pariculiers qui font consister leur vertu dans le mé-

pris

pris de cette fumée qu'on debite dans le monde, & qui s'achette si cher. Il faut les en laisser croire ce qui leur plaira, mais leur point d'honneur à cet égard ne doit pas estre celuy d'un bon politique, qui tasche tousjours de faire marcher devant luy cet objet enchanteur, & de le faire paroistre d'une taille demesurée; afin qu'il surprenne les yeux & étonne les esprits. Ce n'est le pus souvent qu'à proportion qu'on est frappé de cette avantageuse idée, & non par des raisons réelles & solides que le respect s'entretient, & s'accroist au-dedans d'un Estat, & que la crainte se repand au-dehors.

Mais lorsque ce charme de l'esprit humain n'est pas produit par un simple effet de prevention, ni par la seule vertu des talismans; lorqu'il y en a une autre plus réelle qui influë dans cette operation; que le pouvoir, le bonheur & la prudence sont les principes effectifs sur lesquels la reputation s'établit, il n'est rien qu'on ne puisse se promettre, & à quoi l'on n'ose aspirer. A la faveur de ces grandes idées, qui lient les bras & les mains de ceux dont elles ont saisi l'imagination, un Prince se trouve en estat de pousser loin

ſes projets. * Il ne doit donc jamais manquer de profiter des diſpoſitions favorables que le temps & ſa bonne fortune auſſi bien que ſon merite, ont pris ſoin de former dans les eſprits; puiſqu'elles ne ſont pas moins capables de contribuer à ſon agrandiſſemenr, que les forces meſmes qu'il ſe voit en main.

** Cecy regarde le ſecond article de ce Chap.*

On conçoit nettement dans ce detail, & la fin pour laquelle un Prince doit ſe faire d'abord une grande reputation, & les moyens par leſquels il la ſoutient & l'augmente.

Un autre grand Miniſtre traite differemment la meſme matiere. La reputation, dit-il, eſt d'autant plus neceſſaire aux Princes, que celuy duquel on a bonne opinion, fait plus avec ſon ſeul nom, que ceux qui ne ſont pas eſtimez avec des armées. Ils ſont obligez d'en faire plus d'eſtat que de leur propre vie, & ils doivent pluſtoſt hazarder leur fortune & leur grandeur, que de ſouffrir qu'on y faſſe aucune bréche, eſtant certain que le premier affoibliſſement qui arrive à la reputation d'un Prince eſt, pour leger qu'il ſoit, le pas de plus dangereuſe conſequence à ſa ruine.

Je dis hardiment en cette conſidera-

tion, que les Princes ne doivent jamais eſtimer qu'aucun profit leur ſoit avantageux, s'il intereſſe tant ſoit peu leur honneur, & ils ſont: ou aveugles ou inſenſibles à leurs vrais intereſts, s'ils en reçoivent de cette nature. En effet l'Hiſtoire nous apprend, qu'en tout temps & en tous Eſtats, les Princes de grande reputation ſont tousjours plus heureux que ceux qui leur cedant en cette qualité, les ont ſurpaſſez en forces, en richeſſes, & en toute autre puiſſance. Comme ils n'en ſçauroient eſtre trop jaloux, leurs Conſeillers ne peuvent avoir trop de ſoin de faire valoir les bonnes qualitez qui ſont en leur perſonnes. Ceux qui formeront leur conduite ſur les regles & principes contenus en ce preſent Teſtament, acquerront ſans doute un nom qui n'aura pas peu de poids dans l'eſprit de leurs Sujets, & de leurs voiſins, particulierement, ſi eſtans religieux envers Dieu, ils le ſont encore envers eux-meſmvs: c'eſt-à-dire, veritables en leurs promeſſes; conditions ſi abſolument neceſſaires à la reputation d'un Prince, qu'ainſi que celuy qui en eſt deſtitué ne ſçauroit eſtre eſtimé de perſonne, auſſi eſt-il impoſſible que celuy qui les poſſede ne ſoit re-

veré de tout le monde, & qu'on n'ait grande confiance en luy . . . Je me contente de ne mettre icy rien en avant qui ne soit si certain & si clair, que toute personne bien sensée en trouvera la preuve en son raisonnement.

Les premieres entreprises en tout métier, sont comme des échantillons que l'on montre au public, afin qu'il connoisse le fonds & qu'il en juge. Le public tousjours équitable, & seul dispensateur legitime de la grande reputation, ne la distribuë point en aveugle, & au hazard, il ne la donne qu'à la mesure du merite, & ne la regle que sur la verité. Touché d'admiration & d'amour pour la vertu, il ne refuse ses applaudissemens que lorsque l'obscurité la luy derobe . . . Que s'il arrive que le public, surpris precipite son jugement, & se trompe, son égarement ne dure jamais longtemps. Redressé par les Sages & par les Maistres de l'art qu'il prend tousjours pour guides, il revient bien-tost de son erreur, & condamne ce qu'il avoit trop legerement approuvé, ou approuve ce qu'il avoit trop facilement condamné. De-là vient qu'encore que l'on n'ait pas tousjours toute la reputation que l'on

M. de Sacy trait. de la Gloire.

merite, on n'a presque jamais celle qu'on ne merite pas. La verité est le premier fondement de l'opinion publique. On ne voit point d'homme generalement estimé pour un talent, pour une vertu qu'il n'a pas : & si par cabale ou par intrigue il y parvient, ce n'est jamais pour long-temps. Tout le monde ne conspire point pour tromper quelqu'un, & personne ne réussit à tromper tout le monde.

Gracien contre le sentiment de quelques-uns, admet aussi le public pour juge du merite ; & en consequence, pour pour dispensateur de la grande reputation. C'est dans le mesme esprit qu'*il prefere les qualitez éclatantes à celles qui frapent moins.* Les dernieres quelque solides qu'elles soient, dit-il, ne fondent après tout qu'un merite comme secret & obscur, où le public ne s'interesse gueres. Il s'agit neanmoins d'une reputation propre du heros en quelque genre qu'il le soit, & ainsi d'une reputation grande, étenduë, generale, & qui passe aux siecles futurs. Cette reputation ne s'acquiert pas à peu de frais : & c'est pour cela que le nombre des vrais heros est si petit. Montagne n'en reconnoist presque point dans le métier de la

guerre, *qui meritent que leurs noms soient escrits, & reçoivent par-là vie & memoire.*

Pensons-nous, dit-il, qu'à chaque arquebusade qui nous touche, & à chaque hazard que nous courons, il y ait soudain un Greffier qui l'enrolle? & cent Greffiers outre cela le pourront escrire, desquels les commentaires ne dureront que trois jours, & puis ne viendront à la veüe de personne... On ne fait pas des histoires de choses de si peu... il faut avoir esté chef à conquerir un Empire, ou un Royaume, il faut avoir gagné cinquante-deux batailles assignées, tousjours plus foible en nombre comme Cesar. Dix mille bons compagnons & plusieurs grands Capitaines moururent à sa suite vaillamment & courageusement, desquels les noms n'ont duré, qu'autant que leurs femmes & leurs enfans vequirent.

Gens dont le nom obscur dort sous un long silence. Le P. Bouhours, lequel à l'exemple de quelques-uns de nos premiers écrivains ne méprisoit pas les ouvrages de Gracien, trouve neanmoins que * *le Heros de cet Auteur est un peu fanfaron.* Que devoit-il donc penser du Heros de Montagne, qui n'est pas un

* *Maniere de bien penser.*

peu fanfaron, mais qui l'eſt extreſmement. Car ſelon Montagne, à moins qu'on n'égale Ceſar on n'eſt rien ; Alexandre meſme ne fut pas un heros, puiſqu'il le met au-deſſous de Ceſar. Cependant, je ſupprime pour luy très-volontiers le terme *de fanfaron* ; pourveu que celuy de Gaſcon y ſoit ſubſtitué.

Des commencemens heureux ſont ſuivis d'un double avantage ; qui eſt de donner d'abord un grand prix au merite, & de luy ſervir après cela comme de caution & de garantie pour l'avenir. Ce principe aſſez communement vray, n'eſt pas tout-à-fait receu de M. de S. Evremont ; ſur tout par rapport à noſtre nation, & à ceux qui s'y ſignalent dans les Lettres. Quoique le genie ordinaire des François, dit-il, paroiſſe aſſez mediocré, il eſt certain que ceux qui ſe diſtinguent parmi nous ſont capables de produire les plus belles choſes : mais quand ils ſçavent les faire, nous ne ſçavons pas les eſtimer : & ſi nous avons rendu juſtice à quelque excellent ouvrage, noſtre degouſt ou noſtre legereté ne le laiſſe pas jouir long-temps de la reputation que nous luy avons donnée... J'ay vû Corneille perdre ſa reputation, s'il eſtoit

possible qu'il la perdist, à la representation de l'une de ses meilleures pieces... La nouveauté a un charme pour nous, dont nos esprits se defendent malaisement. Le merite où nous sommes accoustumez laisse former avec le temps une habitude qui ennuye... Les choses les plus estimables qui ont beaucoup paru parmi nous, ne font plus leur impression comme bonnes; elles apportent le degoust comme vielles. Neanmoins, M. de S. Evremont avoüe, que l'influence de ce faux esprit estant passée, les mesmes hommes se font admirer comme auparavant, par un heureux retour de nostre bon goust.

Les premiers essays d'un heros doivent estre les chef-d'œuvres d'un homme ordinaire. Emile estoit né ce que les grands hommes ne deviennent qu'à force de regles, de meditation & d'exercice; il n'a eu dans ses premieres années qu'à templir des talens qui estoient naturels, & qu'à se livrer à son genie; il a fait, il a agi avant que de sçavoir, ou plustost il a sçu ce qu'il n'avoit jamais appris; diray-je que les jeux de son enfance ont esté plusieurs victoires? Une vie accompagnée d'un extresme bonheur joint à une

La Bruyere.

longue experience feroit illuftre par les feules actions qu'il avoit achevées dès fa jeuneffe : toutes les occafions de vaincre qui fe font depuis offertes, il les a embraffées, & celles qui n'eftoient pas, fa vertu & fon eftoille les ont fait naiftre ; admirable mefme par les chofes qu'il a faites & par celles qu'il auroit pû faire, &c.

L'illuftre Comte de Fuentes parut à peine dans la carriere de l'heroifme, qu'il donna des marques éclatantes d'un grand homme de guerre, &c. C'eft fur l'exemple de ce general Efpagnol que Gracien pretend appuyer ce qu'il vient de dire, fçavoir, que *les premiers effais d'un heros doivent eftre les chefs-d'œuvres d'un homme ordinaire.* Le portrait du Comte de Fuentes & celuy d'*Emile*, me rappellent à l'efprit le jeune Heros de la France, mefurant fa valeur & fon habileté avec le heros de l'Efpagne, alors vieux General, confommé dans la fcience militaire, & plus vaillant que jamais Je veux parler de la bataille de Rocroy, que Louis de Bourbon Duc d'Enguien & depuis Prince de Condé gagna fur les Efpagnols, dont le Comte de Fuentes commandoit l'Infanterie triom-

phante, & invincible jusqu'à ce jour-là. Le Comte de *Fontaines*, dit l'auteur de la Relation de Rocroy & de Fribourg estoit un des premiers capitaines de son temps; & quoiqu'il fust obligé de se faire porter en chaise à cause de ses incommoditez, il ne laissoit pas de donner ses ordres partout .... Il attendit le Duc d'Enguien avec une grande fermeté, & ne laissa point tirer que les François ne fussent à cinquante pas ... Il les repoussa deux fois, & leur troisiéme attaque n'eust pas eu plus de succès que les autres, sans le corps de reserve qui rejoignit le gros que le Prince faisoit combattre. L'Infanterie Espagnole enveloppée de tous costez fut contrainte enfin de ceder; & l'on demanda quartier ... Le Comte de *Fontaines* fut trouvé mort auprès de sa chaise, à la teste de ses troupes: les Espagnols regretterent longtemps sa perte, les François louerent son courage, & le Prince mesme dit, que s'il n'avoit pû vaincre, il auroit voulu mourir comme luy. Voila de ces essais de bravoure' & de conduite que Gracien demande dans un grand heros.

La difficulté de l'execution ne se comprend que par la connoissance de mille

moyens qu'il faut employer, & de mille obſtacles qu'il faut ſurmonter, &c. La varieté de ces moyens heureuſement employez & la diverſité de ces obſtacles habilement vaincus font le caractere propre de Monſieur de Turenne. Il s'eſtoit acquis par ſes reflexions une ſcience ſi parfaite de la guerre, qu'il en avoit reduit en art & en methode juſqu'aux hazards, & qu'il decouvroit ſes avantages juſques dans les choſes où des capitaines habiles n'en connoiſſoient pas. Il ſçavoit mieux qu'aucun general, profiter d'une occaſion, mettre en œuvre le gain d'un combat, prendre ſon parti par une reſolution ſage dans une rencontre dont le ſuccès luy paroiſſoit incertain, trouver des reſſources quand il eſtoit preſſé, rétablir les affaires, quand on croyoit tout perdu, laiſſer meurir une entrepriſe avec tout le flegme & toute la patience neceſſaires pour l'executer avec ſuccès. Il n'alloit point au-devant de l'ennemy, ſans aller en meſme temps au-devant de ſes deſſeins, devinant ce qu'on pouvoit entreprendre contre luy par la connoiſſance qu'il avoit de ce qu'on devoit faire. Combien de meſures n'a-t-il point rompues, combien de projets n'a-

t-il point rendus inutiles, combien d'avantages n'a-t-il point remportez par sa seule penetration ? Combien de fois n'a-t-il point repondu des évenemens d'ailleurs si incertains avec la mesme certitude, que s'il en eust dressé luy-mesme le plan ? Aussi les troupes compterent-elles tousjours bien moins sur leur nombre ou sur leur valeur que sur la conduite de leur general.

Ce n'est là que comme l'esquisse du portrait d'un Général dont le Grand Condé dit lorsqu'il alloit le remplacer en Allemagne : J'aurois bien souhaité de causer seulement deux heures avec l'ombre de Monsieur de Turenne, pour prendre ses lumieres sur la connoissance qu'il avoit des affaires de ce pays-là. Paroles glorieuses au heros predecesseur, & dignes du heros successeur. Au reste, l'idée très-legere & très-imparfaite que l'on a tracée du premier paroist encore suffisante pour developper & pour demontrer la proposition de Gracien : Ceux qui n'ont que le soin de politiquer dans le cabinet, conçoivent à leur aise de hautes pensées ; il n'en est pas ainsi de ceux à qui les hauts-faits dans la guerre sont commis, &c.

Mais la seconde partie de ce Chapitre

ſemble auſſi faite pour ces deux heros : *Ce n'eſt pas aſſez d'avoir glorieuſement commencé ; il faut ſe ſoutenir & avancer meſme, bien loin de ſe dementir.* Leur grande reputation n'a jamais baiſſé, ils s'y ſont maintenus juſqu'à la fin ; leur gloire leur a ſurveſcu, & ſubſiſtera comme celle d'Alexandre & de Ceſar dont ils renouvellerent l'heroiſme.

CHAPITRE XVI.

Toutes les belles qualitez ſans affectation.

UN heros doit raſſembler en luy, autant qu'il eſt poſſible, toutes les vertus, toutes les perfections, toutes les belles qualitez; mais il n'en doit affecter aucune. L'affectation eſt poſitivement le contraſte de la grandeur; parce qu'il y a tousjours de la petiteſſe d'eſprit dans celle-là; au lieu que dans l'autre, il y a tousjours de l'élevation, toute naturelle, & toute ſimple qu'elle eſt. L'affectation eſt une ſorte de loüange muette qe'on ſe donne; mais, que les gens d'eſprit entendent, comme ſi on leur faiſoit tout

haut ſon propre panegyrique ; & ſe loüer ſoy-meſme, c'eſt le moyen de n'eſtre gueres loüé des autres. La vertu doit eſtre en nous, & la loüange doit venir d'autruy ; lors meſme que le ſujet en eſt le plus juſte & le plus connu. Auſſi c'eſt une punition aſſez ordinaire, & bien meritée ; que celuy qui paroiſt fort content de ſoy, joüiſſe ſeul de ſon contentement, ſans que perſonne le luy diſpute, ou l'en felicite.

L'eſtime eſt un ſentiment libre, & dont l'homme eſt ſi jaloux d'eſtre tousjours le maiſtre ; que nul artifice, nulle autorité ne ſçauroit l'obtenir de luy ; lorſqu'il ne juge pas à propos de l'accorder. Mais il épargne d'ailleurs, la foibleſſe & la honte de la mandier ſon eſtime : ſans qu'on y penſe il ne manque pas plus de la donner liberalement au me-

rite, que de la refuser opiniastrement, à la vaine montre qu'on luy en feroit. C'est mesme assez de se relascher un peu de samodestie, & de marquer quelque estime de soy; pour que les autres retirent la leur, ou pour leur imposer silence sur les avantages les mieux fondez. Les gens de Cour esprits rafinez & censeurs impitoyables portent les choses bien plus loin contre l'affectation. Toute perfection qui se presente trop n'est selon eux, que grimace; elle n'est que le fantosme & le masque d'une vertu feinte, qui leur donne la comedie. Jugement, à mon avis trop rigoureux, surtout pour des hommes, qui sont presque tousjours personnage, & qu'on ne voit gueres dans un estat naturel.

Quoiqu'il en soit; de tous les genres d'affectation qui sont en

quel

quelque maniere infinis, celuy que je crois le plus incurable, c'eſt d'affecter la ſageſſe : car le mal eſt dans le remede meſme ; veu qu'il attaque la raiſon, qui devroit & qui pourroit ſeul le guerir, s'i eſtoit ailleurs. Mais, puiſque c'eſt une foibleſſe dans l'eſprit, d'affecter les belles qualitez ; quelle folie, quelle extravagance n'eſt-ce point, d'affecter des imperfections, des deffauts, des vices que l'on n'a pas ? Au reſte, bien que l'affectation ſoit ſi commune ; quelques-uns neanmoins en connoiſſent aſſez le foible & le ridicule pour s'appliquer à l'éviter : mais comme ſi ce deffaut nous eſtoit naturel, & inſeparable de l'humanité ; ils donnent d'ordinaire dans l'écueil qu'ils fuyent, en affectant de n'affecter pas. Tibere affecta de n'eſtre point diſſimulé ; & ſes ſoins meſmes à ſe cacher deceloient ſon

genie & ſon caractere, tout politique qu'il eſtoit. De meſme que la derniere perfection de l'art eſt de le couvrir ; auſſi, le dernier degré de l'artifice, eſt de le ſouſtraire à nos yeux par un artifice encore plus fin & plus ſubtil. Et c'eſt ce qui ne pouvoit gueres arriver, dans une cour auſſi ſoupçonneuſe & auſſi éclairée que celle de Tibere, dont la conduite eſtoit une leçon éternelle de diſſimulation.

Reprenons. Un heros doit réünir en luy toutes les belles qualitez ; mais ſans en affecter aucune. Alors, on eſt à double titre un heros ; on l'eſt par le merite le plus complet, & par l'eſtime generale des hommes ; on l'eſt en effet, & l'on eſt univerſellement reconnu comme tel. L'affectation au contraire, quelque legere qu'elle ſoit, meſle tousjours un défaut au merite ; &

ce meſlange en produit un rabais dans l'idée des hommes. De plus, un grand homme eut-il jamais beſoin d'un ſecours étranger à ſon merite, pour s'attirer des égards, qui luy ſont dûs ? Je ne ſçais quel air de ſimplicité noble, & d'oubli de ſa grandeur, avertit aſſez pour lu l'attention publique : avoir de la ſorte les yeux fermez ſur ce qu'il eſt, pour ainſi parler, c'eſt l'infaillible moyen de les ouvrir à tout le monde. J'appelle cette conduite une eſpece de prodige dans l eſtat de l'heroiſme & de la grandeur ; & s'il en eſt une autre qui convienne davantage, j'avoue qu'elle m'eſt inconnue.

REMARQUES

Sur le Chapitre seiziéme.

Toutes les belles qualitez sans affectation.

L'*Affectation est positivement le contraste de la grandeur ; parce qu'il y a tousjours de la petitesse d'esprit dans celle-là, &c.* * Il n'appartient qu'aux grands hommes d'avoir de grands deffauts ; j'ajouterois qu'ils sont aussi sujets que les autres aux plus petits deffauts, sans que le mesme auteur dit ailleurs : Rien ne devroit plus humilier les hommes qui meritent de grandes louanges, que le soin qu'ils prennent encore de se faire valoir par de petites choses. L'humiliation selon luy doit estre generale pour tout merite superieur. Car, dans toutes les professions, continue-t-il, chacun affecte une mine & un exterieur pour paroistre ce qu'il veut qu'on le croye. Ainsi on peut dire, conclut-il, que le monde n'est composé que de mines. Quoi-

* *Rest. Mor.*

qu'il en ſoit *de ce monde qui n'eſt compoſé que de mines ;* il eſt vrai que les grands hommes tombent dans l'affectation comme le vulgaire, bien qu'elle ſoit *le contraſte de la grandeur.*

C'eſtoit, dit Montagne, une affeterie conſententе de ſa beauté, qui faiſoit un peu pencher la teſte d'Alexandre ſur un coſté, & qui rendoit le parler d'Alcibiades mol & gras : Julius Ceſar ſe gratoit la teſte d'un doit, qui eſt la contenance d'un homme rempli de penſemens. Je ne parle point des ſalutations & reverences, par où on queſte à tort l'honneur d'eſtre bien humble & courtois, on peut eſtre humble de gloire. Je ſuis aſſez prodigue de bonnetades, notamment en Eſté ; & n'en reçois jamais ſans revanche. Mais je deſiraſſe d'aucuns Princes qu'ils en fuſſent plus épargnans & juſtes diſpenſateurs ; car ainſi indiſcretement eſpandues, elles ne portent plus de coup. Entre les contenances d'aſſetterie, n'oublions pas la morgue de l'Empereur Conſtantius ; qui en public tenoit la teſte droite, ſans la contourner, ou flechir ni ça, ni là, non pas ſeulement pour regarder ceux qui le ſaluoient à coſté, ayant le corps planté immobile, ſans ſe

laiſſer aller au branle de ſon coche, ſans oſer ni cracher, ni ſe moucher, ni eſſuyer le viſage devant les gens... Il me ſemble que la mere nourrice de la morgue, c'eſt la trop bonne opinion que l'homme a de ſoy. Ces gens qui ſe p rchant à chevauchons ſur l'épicycle de Mercure, ils m'arraehent les dents; j'enrage de les ſouffrir.

L'affectation eſt une ſorte de louange müete qu'on ſe donne; mais que les gens d'eſprit entendent comme ſi on leur faiſoit tout haut ſon propre panegyrique, &c. Je ne ſçais, pourſuit Montagne, ſi je n'ay point eu quelque propenſion occulte à ce vice; je jure ſeulement que ce n'eſt par eſtime de moy. Je ne me priſe que de ce que je ſçay mon prix. S'il y a de la gloire, elle eſt infuſe en moy ſuperficiellement par la trahiſon de ma complexion; & n'a point de corps qui comparoiſſe à la veue de mon jugement. J'en ſuis arroſé, ma s non pas teint. Car à la verté, quant aux effets de l'eſprit, en quelque façon que ce ſoit, il n'eſt jamais parti de moy choſe qui me contentaſt: & l'approbation d'autruy ne me paye pas. J'ay le jugement tendre & difficile, nottamment en mon endroit:

& je n'ay rien du mien dequoi le satisfaire.

Si Montagne n'avoit pas meilleure opinion de luy-mesme ; son doute sur l'*affetterie* estoit facile à resoudre, certainement il estoit exempt de ce deffaut, dont la vanité & l'amour de la louange sont tousjours les principes. Aussi, ce mesme auteur dit-il en un autre chapitre : il ne nous chaut pas tant quel soit nostre estre en nous & en effet, comme quel il soit en la connoissance publique. La sagesse mesme nous semble sans fruit, si elle n'est jouye que de nous ; si elle ne se produit à la veue & approbation estrangere ; le monde estimant l'emploite & la valeur à la montre ; estimation pleine de defectuositez. Le sentiment de la Bruyere sur cela, revient à celuy de Gracien & de Montagne. Les premiers hommes, dit-il, simples & unis estoient grands par eux-mesmes, & independamment de mille choses exterieures qui ont esté depuis inventées, pour suppléer peut-estre à cette veritable grandeur qui n'est plus.

Jugement trop rigoureux, sur tout pour des hommes qui sont presque tousjours personnage, & qu'on ne voit gueres dans un estat naturel. Un Pamphile,

dit la Bruyere, eſt plein de luy-meſme ; ne ſort point de l'idée de ſa grandeur, de ſes alliances, de ſa charge, de ſa dignité : il ramaſſe pour ainſi dire toutes ſes pieces & s'en enveloppe pour ſe faire valoir... S'il ſouſrit à un homme du dernier ordre, à un homme d'eſprit, il choiſit ſon temps ſi juſte qu'il n'eſt jamais pris ſur le fait ; la rougeur luy monteroit au viſage, s'il eſtoit malheureuſement ſurpris dans la moindre familiarité avec quelqu'un qui n'eſt, ni opulent, ni puiſſant, ni ami d'un Miniſtre, ni ſon allié, ni ſon domeſtique... Il vous apperçoit un jour dans une gallerie, & il vous fuit ; & le lendemain s'il vous trouve en un endroit moins public, ou s'il eſt public en la compagnie d'un Grand, il prend courage, il vient à vous & il vous dit : *Vous ne faiſiez pas hier ſemblant de nous voir.* Tantoſt il vous quitte bruſquement pour joindre un Seigneur ou un premier Commis ; & tantoſt s'il les trouve avec vous en converſation, il vous couppe & vous l'enleve : vous l'abordez une autre fois, & il ne s'arreſte pas, il ſe fait ſuivre, vous parle ſi haut que c'eſt une ſcene pour ceux qui paſſent : auſſi les Pamphiles ſont-ils tousjours comme ſur un theatre ;

gens nourris dans le faux, & qui ne haiſſent rien tant que d'eſtre naturels, vrais perſonnages de comedies; des *Floridors*, des *Mondoris*.

Les divers genres d'affectation ſont en quelque maniere infinis. Ce texte eſt trop court & en meſme temps trop inſtructif, pour n'y pas ſuppléer des exemples conformes au ſujet qu'il renferme. Je choiſis ces exemples dans les trois conditions de la vie les plus diſtinguées. Alexandre affecta d'eſtre muſicien; Philippe ſon pere le luy reprocha, & un maiſtre en ce metier ſur lequel il vouloit l'emporter luy fit cette reponſe tranſmiſe à la poſterité avec le nom d'Alexandre: Seigneur, aux Dieux ne plaiſe que vous euſſiez le malheur de ſçavoir cet art mieux que moy. Mitridate affecta d'eſtre medecin; & pretendoit guerir luy-meſme ſes ſoldats plus ſeurement que ne feroit aujourd'huy toute la faculté de la medecine aſſemblée. Auguſte meſme, ce Prince ſi ſage affecta d'eſtre Poëte ſatyrique, veu les vers qu'il fit contre Pollion: moins grand, & moins genereux en cela que Louis XIV. qui proſcrivit une * piece dans laquelle le ſatyrique du ſiecle vangeoit bien ſon maiſtre des mauvaiſes

* *Sonnet de B. qui n'a jamais paru.*

plaiſanteries qu'on en avoit faites à la Cour de Vienne. D'ailleurs c'eſt une petiteſſe dans un Monarque de ſe piquer de poëſie ; & Louis XIV. eſtoit grand en tout. Il eſt vray que par complaiſance, il crut devoir une fois repondre en vers à une perſonne qu'il eſtoit reſolu de ne plus voir : mais il chargea de cette commiſſion un * ſujet à qui il convenoit d'exceller en un genre, dans lequel il euſt eſté au-deſſous du ſouverain d'employer ſes ſoins. Neron affecta d'eſtre poëte & comedien tout enſemble ; l'Empereur Adrien, d'eſtre le plus habile grammairien de ſon temps ; Denis d'eſtre plus éloquent que Platon, & plus poëte que Philoxene.

* *Racine.*

Je viens aux affectations d'nn autre ordre, lequel eſt la Magiſtrature. Sied-il, pas bien, dit Montagne, à deux Conſuls Romains, ſouverains Magiſtrats de la choſe publique emperiere du monde, d'employer leur loiſir à ordonner & fagoter gentimeut une miſſive, pour en tirer la reputation de bien entendre le langage de leur nourrice ? Que feroit pis un' maiſtre d'école qui en gagnaſt ſa vie ? Cette forme retire trop à l'artiſte. Si les geſtes de Xenophon & de Ceſar

Cic. & Plin.

n'euſſent de bien loin ſurpaſſé leur éloquence, je ne croi pas qu'ils les euſſent jamais écrits. Ils ont cherché à recommander, non leur dire, mais leur faire. Et ſi la perfection du bien parler pouvoit apporter quelque gloire ſortable à un grand perſonnage ; certes Scipion & Lælius n'euſſent pas reſigné l'honneur de leurs comedies, & toutes les mignardiſes & delices du langage Latin à un ſerf Africain. Car, que cet ouvrage ſoit leur, ſa beauté & ſon excellence le maintient aſſez, & Terence l'avoue luy-meſme : & & me feroit-on deſplaiſir de me deſloger de cette créance.

Saint-Evremont après Montagne, accuſe auſſi d'affectation le Conſul Romain. J'aime, dit-il, à connoiſtre dans les Epiſtres de Ciceron & ſon caractere & celuy des gens de qualité qui luy éſcrivent. Pour luy, il ne ſe defait jamais de ſon art de Rhethorique, & la moindre recommandation qu'il fait au meilleur de ſes amis, s'inſinue auſſi artificieuſement que s'il vouloit gagner l'eſprit d'un inconnu pour la plus grande affaire du monde. Les Lettres des autres n'ont pas la fineſſe de ces detours ; mais, à mon avis, il y a plus de bon ſens que dans les ſiennes.

Un troisiéme estat distingué dans la republique, mais fertile en affectations, c'est celui de sçavant & d'homme de belles Lettres. L'érudition affectée est peinte d'après nature dans la Bruyere. *Herille* soit qu'il parle, qu'il harangue ou qu'il écrive, veut citer : il fait dire aux Princes des philosophes, que le vin enyvre, & à l'Orateur Romain que l'eau le tempere ; s'il se jette dans la morale, ce n'est pas luy, c'est le divin Platon qui asseure que la vertu est aimable, le vice odieux, ou que l'un & l'autre se tournent en habitude : les choses les plus communes, les plus triviales, & qu'il est mesme capable de penser, il veut les devoir aux Anciens, aux Latins, aux Grecs.

Mais après tout, ce sçavant quelque affecté qu'il soit, n'est que ridicule : au lieu que l'homme de belles Lettres qui donne dans l'affectation, & qui s'y fait des associez, est un homme très-condamnable ; c'est un corrupteur public du bon goust ; il ne tient pas à luy que les François ne perdent la gloire de parler la plus belle langue de l'Europe, au jugement mesme des Estrangers, lesquels se font un honneur de le sçavoir. C'est un bon

heur que la Cour & la Ville ayent meprisé ce futile jargon, presque aussi-tost qu'il a paru dans certains ouvrages : ce mepris est une espece d'antidote contre un mal que nostre amour pour la nouveauté pouvoit rendre en peu de temps general. Il y devroit avoir, dit Montagne, quelque coércion des loix contre les écrits ineptes, comme il y a contre les vagabonds ; on banniroit des mains de nostre peuple, & moy le premier & cent autres qui me valent. Ce n'est pas mocquerie : l'ecrivaillerie semble estre quelque symptome d'un siecle debordé.

Le genre d'affectation qne je crois le plus incurable, est celui d'affecter la sagesse. Philipps II. eût ce défaut, au moins dans une occasion où un auteur Espagnol le luy reproche. Ce Prince se plaignoit que son pere se reservast le gouvernement & le revenu du Royaume de Naples & du Duché de Milan ; ce qui chagrina fort Charles-Quint, & luy fit haster sa renonciation. Et après cela, Philippe prend un air de sagesse & de modestie, fait des difficultez pour accepter la demission totale de Charles-Quint, ne se charge du poids de la couronne que pour prolonger les jours à son pere ; sans quoi

il s'opiniaſtreroit à la refuſer, convaincu de ſon inſuffiſance pour porter avec ſuccès un ſi peſant fardeau.

Mais quelle folie n'eſt-ce point d'affecter des imperfections, des défauts, des vices que l'on n'a pas? &c. Les Courtiſans d'Alexandre ſe donnoient un air de teſte penchée comme luy; les courtiſans de Denis regardoient de près, parce qu'il avoit la veue baſſe; d'autres faiſoient ſemblant d'eſtre ſourds, parce que leur maiſtre l'eſtoit. C'eſt ainſi que tout n'eſt qu'affectation dans le monde: les Grands ſont les copies du ſouverain, & les petits ſont les ſinges des Grands. Il ſemble, dit l'auteur des Reſl. Mor. que les hommes ne ſetrouvent pas aſſez de défauts ils en augmentent encore le nombre par de certaines qualitez ſingulieres dont ils affectent de ſe parer; & ils les cultivent avec tant de ſoin, qu'elles deviennent à la fin des défauts naturels qu'il ne depend plus d'eux de corriger... On n'eſt jamais ſi ridicule, ajoute-t-il, par les qualitez que l'on a, que par celles, que l'on affecte d'avoir. Il ne faut donc qu'eſtre bien perſuadé que la maxime de cet auteur eſt tousjours vraye, pour fuir toute affectation.

CHAPITRE XVII.

L'Emulation.

LA pluſpart des premiers Heros n'ont point du tout eu de poſterité ; ou n'en ont point eu qui heritaſt de leur heroiſme. Mais ſi ce bonheur leur a manqué, la gloire d'avoir tant de fameux imitateurs, les en dedommage aſſez. Il ſemble que le Ciel les euſt moins formez pour laiſſer des ſucceſſeurs de leur ſang & de leur merite, que pour eſtre des modelles communs à tous les Heros à venir. En effet, les hommes extraordinaires ſont comme des livres de conduite, qu'il faut lire, mediter & repaſſer ſans ceſſe ; afin d'apprendre par quels moyens, par quel-

les voyes on peut parvenir à l'heroisme, qui estoit leur terme. Que l'on se les propose donc ces premiers hommes en chaque genre; & que l'on ne se les propose pas seulement pour les imiter, seulement pour les égaler & pour marcher du mesme pas qu'eux; mais encore, pour les surpasser. La valeur d'Achille fut le noble aiguillon qui piqua le jeune Heros de la Macedoine. Les hauts-faits du premier excitoient dans le cœur de celuy-cy une impatience vive & jalouse d'en devancer la renommée. Alexandre en vint jusqu'à verser des larmes au recit des grandes actions d'Achille : mais ce n'estoit point Achille au tombeau qu'il pleuroit ; c'estoit sur luy-mesme, qui n'avoit pas encore commencé la course glorieuse du vainqueur des Troyens.

Alexandre fut ensuite pour

Cesar

Cesar, ce qu'Achille avoit esté pour Alexandre. Les prodigieux exploits du Macedonien inspirerent au Romain, la genereuse envie de devenir son rival. Cesar en effet poussa si loin ses conquestes que jusqu'icy, la renommée a partagé également ses suffrages entre ces deux Heros. Car, si Alexandre eut tout l'Orient pour théatre de ses belles actions, Cesar, pour theatre des siennes eut tout l'Occident. Don Alphonse le Magnanime Roy d'Aragon & de Naples disoit, que les trompettes & les tambours n'animoient pas plus un cheval de bataille; que la reputation de Cesar luy enflammoit le cœur d'un feu martial. Ainsi, les heros se succedent-ils à la gloire par l'Emulation, & à l'immortalité par la gloire.

En toute profession, en toute science, en tout art; on voit

tousjours quelques hommes qui brillent : tandis que mille autres ſont enſevelis dans l'obſcurité. Ceux-cy ſont comme les *Antipodes* du merite ; & ceux-là ſont comme les lumieres qui montrent le chemin pour y arriver. C'eſt au ſage à étudier & à diſcerner ces differens grades : & pour cela, qu'il ait bien preſente à l'eſprit l'Hiſtoire des Grands-hommes dans l'eſtat auquel il veut ſe deſtiner. Plutarque dans ſes Paralelles fournit une eſpece de catalogue des anciens Heros ; & Paul Jove dans ſes Eloges, en donne un autre pour les modernes. Il manque à ces deux auteurs plus d'étendue & plus de critique. Mais, qui oſeroit entreprendre d'y ſuppléer ? C'eſt ce qui ne ſe peut executer avec ſuccès, que par un genie ſuperieur. Il eſt facile de placer ces grands hommes, ſuivant l'époque des

temps où ils ont vescu : & il est très-difficile de les caracteriser au juste, & d'en assigner exactement la difference, selon la varieté & le degré du merite.

Mais, sans nous fatiguer beaucoup, pour tracer les divers portraits de l'heroïsme ; un seul suffira, dont tous les traits sont autant de qualitez éminentes. L'Espagne doit aisément reconnoistre icy Philippe IV. qui nous represente en sa personne les perfections partagées en tant d'autres : ce modelle sur lequel il faut se former pour estre un Monarque parfait, ce Prince heureux dans ses entreprises, heros dans la guerre, sage & reglé dans ses mœurs, solide & fort dans la foy, aimable dans ses manieres, accessible au dernier de ses sujets ; en un mot, grand homme en tout.

REMARQUES
Sur le Chapitre dix-ſeptiéme.

L'Emulation.

GRacien n'euſt pas mal fait, ce ſemble, de définir ce que c'eſt que l'Emulation, & d'en apporter le principe, afin d'en faire encore mieux ſentir les effets. L'Emulation eſt une vertu qui nous porte à diſputer de la gloire avec les grands hommes, & à l'emporter ſur eux, s'il ſe peut. Ce ſentiment honeſte & noble paroiſtra dans un plus beau jour par ſon contraire. La jalouſie & l'Emulation s'exercent ſur le meſme objet, qui eſt le merite des autres, avec cette difference; que celle-cy eſt un ſentiment volontaire, courageux, ſincere, qui rend l'ame feconde, qui la fait profiter des grands exemples & l'éleve ſouvent au-deſſus de ce qu'elle admire; & que celle-là au contraire eſt un mouvement violent & comme un aveu contraint du merite qui eſt hors d'elle; qu'elle va meſme juſqu'à

La Bruyere.

nier la vertu dans les ſujets où elle exiſte, ou qui forcée de la reconnoiſtre luy refuſe les éloges, ou luy envie les recompenſes; une paſſion ſterile qui laiſſe l'homme dans l'eſtat où elle le trouve, qui le remplit de luy-meſme, de l'idée de ſa reputation; qui le rend froid & ſec ſur les actions & ſur les ouvrages d'autruy, qui fait qu'il s'étonne de voir dans le monde d'autres talens que les ſiens, ou d'autres hommes avec les meſmes talens dont il ſe pique: vice honteux, & qui par ſon excès rentre tousjours dans la vanité & dans la preſomption; & ne perſuade pas tant à celuy qui en eſt bleſſé qu'il a plus d'eſprit & de merite que les autres, qu'il lui fait croire qu'il a luy ſeul de l'eſprit & du merite.

Quant au principe de l'Emulation, c'eſt de l'amour de la gloire qu'elle naiſt. C'eſt au ſeul amour de la gloire, dit un celebre Academicien, qui conſerve encore le bon gouſt du ſiecle paſſé, que nous devons l'Emulation, ce bien d'autant plus neceſſaire aux hommes, qu'il eſt le ſeul contrepoids que la nature leur ait donné pour oppoſer aux penchans de la pareſſe & de la volupté & pour nous entraiſner vers l'application & les travaux. *M. de*

L'Emulation n'eſt qu'une vive paſſion d'égaler & de ſurpaſſer quelqu'un par ſes talens ou par ſes vertus. Or, qui peut allumer cette ardente paſſion dans les cœurs ſi ce n'eſt l'eſperance de partager la gloire dont brillent ceux que leurs vertus ou leurs talens ont diſtinguez ?

Dès-que la nature commence à delier la langue de l'homme, elle fait éclorre le germe de ce ſentiment qu'elle luy a mis au fond du cœur ; plus il y eſt vif plus il ſe developpe dans un enfant, & plus ceux qui ſont chargez de ſon éducation en eſperent. Auſſi, Quintilien, qui a ſi profondément penſé ſur la meilleure maniere d'inſtruire la jeuneſſe, & qui nous a laiſſé ſur cela des regles ſi belles ne feint point de dire . . . *Que l'on me donne un enfant ſenſible à la loüange, que la gloire touche, à qui le dépit d'eſtre ſurpaſſé arrache des larmes, je le ſouſtiendray par l'Emulation ; la reprimande l'affligera, l'honneur l'encouragera, & je ne craindray point qu'il ſe livre à la pareſſe* . . . C'eſt encore ſur ce meſme principe qu'il ſe fonde, pour donner la préferance à l'inſtruction qui ſe fait dans les Ecoles publiques ſur l'éducation domeſtique.

La plufpart des premiers heros n'ont point eu de pofterité . . . Mais fi ce bonheur leur a manqué, la gloire d'avoir tant de fameux imitateurs les en dedomage affez : On ne fçauroit ouvrir l'Hiftoire, continue noftre illuftre Academicien, fans reconnoiftre de combien d'actions vertueufes le genre humain eft redevable à l'Emulation. C'eft elle qui multiplie les grands hommes, & qui rend la vertu en quelque forte feconde. Hercule a fait Thefée, Miltiade a fait Themiftocles, les Codrus ont fait les Menecées, les Brutus ont fait les Scevoles, les Decies; les Tites ont fait les Trajans & les Antonins. On doit Virgile à Homere, Ciceron à Demofthenes, Tite-Live à Herodote à Thucidide, Horace à Pindare, & ainfi de tous les autres grands perfonnages que leurs vertus ou leurs talens ont rendus plus celebres dans l'antiquité.

Que l'on fe propofe donc ces premiers hommes en chaque genre; & que l'on ne fe les propofe pas feulement pour les imiter, feulement pour les égaler; mais encore pour les furpaffer. Le Chevalier de M. ne fouferit point à cette maxime, enfeignée, approuvée & ufitée avec des avantages infinis dans tous les temps.

L'Emulation, dit-il, *sied mal aux heros*, il parle des heros guerriers. Ainsi il seyoit mal à Alexandre d'estre l'émulateur d'Achille, à Cesar d'estre l'émulateur d'Alexandre, au Grand Condé & au Grand Turenne d'estre les émulateurs des deux derniers : en un mot, il seyoit mal à tous les conquerans des siecles passez d'avoir imité, égalé & quelquefois surpassé leurs predecesseurs par l'émulation que l'exemple de ceux-ci leur inspiroit. La raison que le Chevalier de M. donne de cette indecence est, que les heros *doivent estre braves par les mouvemens de leur cœur, sans penser aux actions des autres.* Mais, cesse-t-on d'estre brave par les mouvemens de son cœur, lorsqu'au souvenir des grandes actions des heros, on se sent piqué d'une noble émulation de leur ressembler ? Au contraire, il n'appartient qu'aux vrais heros d'avoir ces hauts sentimens : les hommes ordinaires peuvent bien admirer les actions heroïques, mais c'est dans eux un sentiment sterile, & pourquoi, si ce n'est parce que le fonds de valeur leur manque pour y aspirer? au lieu, que la bravoure d'un heros avertit seulement celle d'un autre heros que c'est par ce chemin, par cette route que l'on arrive à la gloire.

D'ailleurs, est-t-on un heros, dès-qu'on est brave? Un brutal peut être brave, & même *par les mouvemens de son cœur*. Il faut avec la valeur d'autres qualitez insignes pour faire un heros. C'est pour cela que Gracien dit : *Les hommes extraordinaires sont comme des livres de conduite qu'il faut lire, mediter & repasser sans cesse ; afin d'apprendre par quels moyens, par quelles voyes on peut parvenir à l'heroisme, qui estoit leur terme.*

Il manque à Plutarque plus d'étenduë & plus de critique, &c. Que Plutarque, dit Montagne, se souvienne où vise sa charge ; & qu'il n'imprime pas tant la datte de la ruine de Carthage que les mœurs de Hannibal & de Scipion : ni tant où mourut Marcellus que pourquoi il fut indigne de son devoir qu'il mourut là. Qu'il n'apprenne pas tant les histoires qu'à en juger. Il y a dans luy beaucoup de discours estendus, & où il est sans cause maistre ouvrier de telle besogne : mais il y en a mille necessaires qu'il n'a que touchez simplement : il guigne seulement du doigt par où nous irons s'il nous plaist ; & se contente de ne donner qu'une atteinte dans le plus vif du propos. Il les faut arracher de-là & mettre en place

marchande. C'eſt domage que les gens d'entendement aiment tant la brieveté : ſans doute, leur reputation en vaut mieux, mais nous en valons moins. Bref Plutarque aime mieux laiſſer d.ſir de ſoy que ſatieté.

M. de S. Evr. marque plus delicatement le défaut de critique dans Plutarque ; bien qu'il ne connoiſſe gueres cet auteur qu'à l'aide de Montagne meſme, comme il ſemble en convenir. Pour les comparaiſons de Plutarque, dit-il, que Montagne a trouvées ſi admirables, elles me paroiſſent veritablement fort belles : mais je penſe qu'il pouvoit aller plus avant, & penetrer davantage dans le fonds du naturel. Il y a des replis & des retours en noſtre ame qui luy ſont échappez. Il a jugé de l'homme trop en gros, & ne l'a pas cru ſi different qu'il eſt de luy-meſme ; mechant, vertueux, équitable, injuſte, humain & cruel : ce qui luy ſemble ſe dementir, il l'attribue à des cauſes eſtrangeres. Enfin, s'il euſt defini Catilina, il nous l'eut donné avare ou prodigue : cet *alieni appetens, ſui profuſus* eſtoit au-deſſus de ſa connoiſſance ; & il n'euſt jamais demeſlé ces contrarietez que Saluſte a ſi bien ſeparées, & que Montagne luy-meſme a beaucoup mieux entendues.

Il eſt facile de placer les grands hommes ſuivant l'époque des temps où ils ont veſcu : & il eſt très-difficile de les caracteriſer au juſte, & d'en aſſigner la difference ſelon la varieté & le degré du merite. Cette difficulté, la Bruyere l'a ſentie comme Gracien; & il ſe contente auſſi comme luy de la propoſer. Mais Saint-Evremont l'approfondit & l'explique d'une maniere très-inſtructive. Car il faut avouer que le talent ſingulier de cet excellent auteur, eſt de creuſer & de developper certaines choſes fines que tant d'autres ne font qu'effleurer & que montrer. C'eſt de ſon *Diſcours ſur les Hiſtoriens François* que j'emprunte l'explication dont Gracien me paroiſt avoir beſoin.

Il nous eſt facile, dit-il, de connoiſtre les vertus en general. D'ordinaire, nous donnons de la prudence dans les conſeils, de la promptitude dans l'execution, de la valeur dans les combats : mais il y a des differences delicates entre des qualitez qui paroiſſent les meſmes que nous decouvrons mal-aiſément... Ces diſtinctions particulieres qui marquent diverſement les qualitez ſelon les eſprits où elles ſe rencontrent nous ſont cachées.

La diverſité de vaillance nous eſt inconnue ; nous n'avons qu'un meſme courage pour tous les gens de valeur, une meſme ambition pour tous les ambitieux : & à dire vrai, l'éloge que nous faiſons d'un homme de grand merite pourroit convenir à tout ce qu'il y a eu de grands perſonnages de noſtre temps.

Si nous avions à parler des deux Ducs de Guiſe, nous les ferions vaillans, genereux, courtois, liberaux, ambitieux. Mais les qualitez de l'un trop peu diſtinguées de celles de l'autre ne formeroient pas des caracteres auſſi divers qu'ils le doivent eſtre. Les vertus que la morale & les diſcours generaux repreſentent les meſmes, prennent un air different par la difference de l'humeur & du genie des perſonnes qui les ont. Nous jugeons bien que le Conneſtable & l'Amiral ont eſté capables de ſoutenir le poids des affaires les plus importantes : mais la difference de leur capacité ne ſe trouve pas aſſez marquée dans nos auteurs.

Il y a quelquefois un meſlange de vice & de vertu dans une ſeule qualité que nous ne ſeparons jamais veritablement... Quelquefois nous donnons tout aux qualitez, ſans avoir égard à ce que l'humeur y meſle du ſien. Quelquefois nous don-

nons trop à l'humeur & ne considerons pas assez le fonds des qualitez. La reverie de Monsieur de Turenne, son esprit retiré en luy-mesme, plein de ses projets & de sa conduite, l'ont fait passer pour timide, irresolu incertain ; quoiqu'il donnast une bataille avec autant de facilité que Monsieur de Gassion alloit à une escarmouche ... Le courage du Mareschal de Chastillon estoit une intrepidité lente & paresseuse. Celuy du Mareschal de Gassion plus vif & plus agissant pouvoit estre utile à tous les momens ; il n'y avoit point de jour que sa valeur ne donnast à nos Troupes quelque avantage sur les ennemis, &c.

Ce n'est là que l'abregé d'*un Discours*, lequel est à mon sens, le chef-d'œuvre de Saint-Evremont ; & merite bien d'estre medité par ceux qui pretendent à l'heroisme, surtout à l'heroisme guerrier selon leur caractere & leur genie.

CHAPITRE XVIII.

La Sympathie noble & eſlevée.

C'Eſt une qualité de heros que d'avoir de la Sympathie avec les heros. Un rapport, quoique très-éloigné entre le ſoleil, & une ſimple plante, attribue à celle-cy le glorieux nom de ce bel aſtre. La Sympathie eſt un de ces prodiges, dont la nature ſe plaiſt à nous envelopper la cauſe; & dont les effets ſont la matiere de noſtre admiration & de nôtre eſtonnement. Neanmoins, on peut la definir en general une parentée des cœurs; comme au contraire l'antipathie en eſt un eſloignement, une aliénation. Les uns mettent l'origine de la Sympathie dans la convenance du temperament, de l'humeur, des affections: les au-

tres la font remonter jusqu'aux astres, dont ils veulent que l'influence soit la source. Quoiqu'il en soit; l'Antipathie enfante souvent des monstres dans la societé civile: & la Sympathie y produit souvent de si grandes merveilles, que le peuple ignorant & superstitieux les nomme des enchantemens, ou des miracles. L'Antipathie trouve des défauts à la perfection la plus reconnue: & la Sympathie trouve des graces à un défaut qui blesse les yeux de tout le monde. Celle-là, comme une vipere se glisse dans le sein mesme des familles; où elle empoisonne tout; où elle brouille & boulverse tout: elle y sousleve le pere contre les enfans, & les enfans contre le pere: on n'y garde plus, ni subordination naturelle, ni subordination civile; & l'on éclate enfin, on se poursuit en Justice, on s'y

décrie avec un acharnement reciproque. L'Antipathie d'un pere, va jusqu'à frustrer son fils de la succession à la Couronne : tandis-que la Sympathie la met sur la teste d'un Estranger. Car, que celle-cy ne fait-elle pas à son tour; bien que ce soit d'une façon toute opposée à l'autre ? Sans éloquence, elle touche, elle gagne les cœurs ; sans demander, elle obtient ; sans credit, sans protection, tout luy est possible, tout luy est accordé.

Par le terme de Sympathie qui convient proprement aux personnes, j'entens encore le penchant, l'attrait, l'affection aux choses mesmes. Je dis donc, que cette sorte de Sympathie est comme l'horoscope de ce que l'on deviendra, suivant les objets ausquels elle se tourne. Si le penchant tend aux grandes choses, c'est un presage d'heroisme en quelque genre

genre : si le penchant va aux petits objets, c'est un pronostic presque seur, qu'il n'y aura jamais de noblesse, de grandeur dans l'ame : ou bien, il faudra des soins infinis & d'excellens maistres, pour redresser cette pente. Au reste, ceux que nous appellons les Grands, pour les distinguer du Peuple, sont sujets à cette espece de Sympathie basse, aussi bien que les hommes du commun. Quelques-uns d'eux veritablement petits dans leur condition eslevée, n'ont l'esprit tourné qu'à la bagatelle, au vil interest, à la finesse, à la ruse, à la supercherie. Des Princes mesmes, par attrait, par temperament, plustost que par choix ; n'ont-ils pas laissé les voyes de la vraye grandeur, pour prendre cèllesd'une politique messeante à leur dignité ?

Je reviens à la Sympathie des personnes. Il y a celle que nous

ſentons pour autruy, & celle que l'on ſent pour nous. La premiere eſt un ſentiment noble qui nous fait honneur; lorſqu'elle ſe termine aux grands perſonnages, aux gens demerite: elle eſt même quelquefois une diſpoſition à devenir ce que ces hommes ſont. La ſeconde nous eſt honorable & utile avec cela; lorſque ceux qui la ſentent pour nous ſont diſtinguez par de belles qualitez, & par un puiſſant credit. Le prix de cette Sympathie eſt comparable à l'anneau de Gigez & ſa vertu à la chaiſne d'or du fameux Thébain; elle vaut pour nous & l'un & l'autre à la fois; ainſi que je l'ay desja inſinué. Mais, bien que nous ayions de l'inclination & du penchant pour des hommes de ce caractere & de cette conſideration; ce n'eſt pas une conſequence qu'ils éprouvent en eux les meſmes ſentimens à noſtre

égard. Le cœur a beau nous parler pour eux ; l'écho, si je l'ose dire, ne nous repond rien de leur part : alors il n'en est pas comme de la liaison naturelle des cœurs, où la correspondance se rend sensible des deux costez. C'est donc à l'attention suivie d'un esprit penetrant, de remarquer si la Sympathie agit en sa faveur : il n'est donné qu'à luy de mettre en œuvre cette heureuse disposition, dont il doit la decouverte à son habileté & à son estude : il n'est permis qu'à luy de sçavoir bien user de ce charme naturel, & achever par son adresse ce que la nature avoit commencé pour luy. Mais aussi, pretendre s'insinuer dans le cœur & gagner les bonnes graces d'une personne en dignité, & en credit, sans que la sympathie y ait aucune part : c'est une entreprise temeraire & inutile : quelque

merite que l'on puiſſe avoir, il reſtera de ce coſté-là ſans apuy; & il ne fera jamais ſon chemin; à moins qu'un autre ſecours ne luy ſoit preſté. Un Prince ne ſçauroit eſtre un heros guerrier, ſi le bonheur n'accompagne point ſa valeur, comme je l'ai dit: un ſubalterne non-plus ne ſçauroit eſtre un heros en ce meſme genre, ſi ſes bonnes qualitez ne ſont point ſouſtenues par la protection; ſans cela, il n'avancera gueres.

La Sympathie qui paſſe toutes les autres, & par rapport à la gloire, & par rapport à la fortune; c'eſt celle d'un grand Roy à l'égard de ſon ſujet. Cependant ſi le bonheur manque à celui-cy, pour approcher le Prince, & pour s'en faire connoiſtre; à quoi luy ſervira cette Sympathie? L'aiman n'attire pas le fer trop eſloigné de ſon impreſſion; & la

Sympathie n'opere qu'à la portée de ſa ſphere : une ſorte de proximité entre l'objet & la puiſſance, eſt icy une condition eſſentielle que rien ne peut remplacer. Mais, ſuppoſé que nul obſtacle n'empeſche l'effet de cette auguſte Sympathie, un ſujet qui a du merite parvient en peu de temps à un haut point de grandeur.

REMARQUES.

Sur le Chapitre dix-huitiéme.

La Sympathie noble & eſlevée.

L*A Sympathie eſt un de ces prodiges, une de ces merveilles dont la nature ſe plaiſt à nous envelopper la cauſe, &c.* Pourquoi, par exemple, de deux hommes que l'on voit la premiere fois, aime-t-on l'un pluſtoſt que l'autre ? C'eſt une Enigme qu'OEdipe meſme n'expliqueroit pas, & qu'un homme de beaucoup d'eſprit s'eſt propoſé en ces vers.

Qui peut faire naistre dans moi
Ces sentimens inconnus à moi-mesme ?
Je sçay fort bien que je vous aime
Et je ne puis dire pourquoi ?

Je ne vous connois point, je ne connois point l'autre :
J'entre en vos interests dès le premier instant ;
Peut-estre son merite égale bien le vostre ;
Mais il ne me touche pas tant.

Je vous ai veu, j'ai pris parti.
Cela se fait, sans que l'on delibere ;
Sans mesme qu'on pense le faire :
J'ay veu l'autre, & n'ai rien senti.

C'est l'inégalité, qui fait la preference :
Sans qu'il vous cede en rien, vous estes son vainqueur :
Je ne vois entre vous aucune difference ;
Mais je la sens bien dans mon cœur.

La Sympathie noble & eslevée est une qualité de heros. Les convenances, les rapports qu'il y eut entre Alexandre & Cesar mettront mieux en jour la pensée

de Gracien. Je fais choix de ces deux conquerans parce que je les crois les exemples de tous les autres, & que nos heros mesmes se croyent honorez, quand on leur trouve de la Sympathie avec eux. Saint-Evremont dit, qu'il *a peut estre examiné leur vie avec autant de curiosité que personne* : & j'ajoute avec autant de succès que qui que ce soit. Ainsi, je n'offre à peu près qu'une copie des traits de ressemblance que cet écrivain remarque entre ces deux grands hommes.

Alexandre & Cesar ont eu tous deux l'avantage des grandes naissances. Alexandre estoit fils de Roi; Cesar venoit d'une des premieres Maisons de cette Republique dont les Citoyens s'estimoient plus que les Rois. Il semble que les Dieux ayent voulu donner à connoistre la grandeur future d'Alexandre par le songe d'Olimpie, & par quelques autres presages. Ses inclinations relevées dès son enfance, ses larmes jalouses de la gloire de son pere, le jugement de Philippe qui le croyoit digne d'un plus grand royaume que le sien parurent appuyer l'avertissement des Dieux. Plusieurs choses de cette nature n'ont pas esté moins remarquables dans Cesar. Sylla trouvoit en luy tout jeune qu'i

estoit, plusieurs Marius. Il songea qu'il avoit eu commerce avec sa mere : & les Devins expliquerent que la mere commune des hommes se trouveroit soumise à sa puissance. On le vit pleurer en regardant la statue d'Alexandre, de n'avoir encore rien fait à un âge où ce Conquerant s'estoit rendu maistre de l'Univers.

L'amour des Lettres aussi-bien que l'amour de la gloire fut égal dans l'un & l'autre. Il n'y a personne à qui la passion qu'Alexandre avoit pour Homere ne soit connue & qui ne sçache qu'en faveur de Pindare les maisons de ses descendans furent conservées dans la ruine & dans la desolation generale de Thebes. Quant à Cesar, ses seuls Commentaires sont un monument éternel de son inclination pour les Lettres. D'ailleurs il harangua aux Rostres à la mort de sa tante Julia avec beaucoup d'applaudissement, il accusa Dolabella, & fit ensuite cette Oraison si adroite & si delicate pour sauver la vie aux prisonniers de la conjuration de Catilina. Il ne nous reste rien qu'on puisse dire seurement estre d'Alexandre, que certains Dits spirituels d'un tour admirable qui nous laissent une impression égale de la grandeur de son ame & de la vivacité de son esprit.

Enfin tous deux furent entreprenans, hardis, intrepides, genereux, liberaux; & voulurent estre les seuls maistres du monde.

Voila ce que Gracien entend par la Sympathie noble & eslevée, qu'il nomme une qualité de heros : il ne manque plus que de remplir ces convenances, ces rapports heroïques, pour acquerir en effet l'heroisme. Au reste, & je le repete : on peut dire que tous les grands hommes se ressemblent en ces sens : la nature les a marquez comme à un mesme coin. Quelque differens que puissent estre les talens qui les distinguent, la superiorité de leur genie, met entr'eux ce rapport commun que Gracien appelle la Sympathie noble & eslevée.

La Sympathie peut se definir en general, une parenté des cœurs : comme au contraire, l'Antipathie en est esloignement, une alienation. Montagne exprime d'une maniere vive, cette sympathie, laquelle est le fondement de l'amitié; comme l'Antipathie est le fondement de la haine. Au demeurant, dit-il, ce que nous appellons ordinairement amis & amitiez, ce ne sont qu'acointances & familiaritez nouées par quelque occasion,

ou commodité par le moyen de laquelle nos ames s'entretiennent. En l'amitié dequoi je parle, elles se confondent l'une & l'autre d'un meslange si universel qu'elles ne trouvent point la cousture qui les a jointes. Si on me presse de dire pourquoi je l'aimois, je sens que cela ne se peut exprimer qu'en repondant : parce que c'estoit luy, parce que c'estoit moi. Il y a au-delà de tout mon discours, & de ce que j'en puis dire particulierement, je ne sçais quelle force inexplicable, mediatrice de cette union. Nous nous cherchions avant que de nous estre veus, & par des rapports que nous oyons l'un de l'autre; qui faisoient en nostre affection plus d'efforts que ne porte la raison des rapports: je croi par quelque ordonnance du Ciel. Nous nous embrassions par nos noms. Et à nostre premiere rencontre qui fut par hazard en une grande compagnie, nous nous trouvasmes si prins, si connus, si obligez entre nous, que rien deslors ne nous fut si proche que l'un à l'autre... Icelle union n'avoit à se regler au patron des amitiez molles & regulieres, ausquelles il faut tant de precautions de longue & prealable conversation : elle n'avoit point d'autre idée que d'elle-mesme, & ne se peut

rapporter qu'à soy. Ce n'est pas une speciale consideration, ni deux, ni trois, ni quatre, ni mille : c'est je ne sçais quelle quinte-essence de tout ce meslange qui ayant saisi toute ma volonté, l'emmena se plonger & se perdre dans la sienne, qui ayant saisi toute sa volonté l'emmena se plonger & se perdre en la mienne; d'une concurrence pareille.

Il est difficile, ce semble, de mieux representer les effets d'une Sympathie mutuelle. A l'égard de l'Antipathie, on ne la connoit non plus que par ses effets; la cause n'en est pas moins inexplicable que celle de la Sympathie. * *Je ne vous aime point Zoïle, & je ne sçaurois dire pourquoi : je ne puis dire autre chose, sinon que je ne vous aime point.* Aussi Gracien expose plustost les suites affreuses de cette passion qu'il ne la definitelle-mesme. Car, de dire que l'Antipathie est un *esloignement*, *une alienation des cœurs*, c'est confondre un effet avec sa cause. Quoiqu'il en soit; le mesme auteur fait sur cette matiere une maxime qu'il intitule, *se corriger de son Antipathie.* Souvent, dit-il, nous haïssons sans sçavoir pourquoi; sans examiner, ni les mauvaises, ni les bon-

* Martial.

Oracl. Man.

nes qualitez d'une perſonne. Quelquefois meſme cette averſion inſenſée oſe bien ſe porter à des hommes extraordinaires. C'eſt à la raiſon de corriger une paſſion aveugle qui la deshonore. Eſt-il rien de plus injuſte que d'abhorrer ceux qui ſont la gloire de l'humanité ? Autant qu'il eſt beau d'avoir de la Sympathie avec les grands hommes, autant eſt-il honteux d'avoir pour eux de l'Antipathie.

Au reſte il eſt ſeur que l'Antipathie produit naturellement la haine ; mais il n'eſt pas moins certain que la haine qui l'a pour principe eſt d'ordinaire la plus violente & la plus opiniaſtre. Je rapporte un exemple de cette haine, afin qu'on s'en rappelle cent autres auſſi funeſtes. On demandoit un jour au jeune Annibal combien de temps il haïroit les Romains ? Auſſi-toſt il frappa du pied la terre, d'où il s'eſleva un peu de pouſſiere : ma haine, dit-il ſubſiſtera, juſqu'à ce que Rome ſoit reduite en cet eſtat. Haine qui couſta beaucoup aux Romains, il eſt vrai ; mais qu'Annibal paya encore plus cher. Il importe d'autant plus aux Princes de ſe défendre ces ſortes d'Antipathie, de ces ſortes de haines, qu'elles ne ſont jamais mediocres en eux, & qu'elles peuvent tous-

jours estre fatales à leur propre gloire & au bonheur de leurs sujets.

Ceux que nous appellons les Grands, pour les distinguer du Peuple, sont sujets à cette sorte de Sympathie basse, aussi-bien que les hommes du commun. Gracien donne icy le nom de basse sympathie à tout penchant, à tout attrait pour des choses indignesde nous : & Montagne met au nombre de ces petitesses certains usages de quelques Empereurs Romains. Heliogabalus, dit-il, se fit traisner à Rome par des lions attelez à un coche, se disant Cybelé la mere des Dieux, & aussi par des tigres contrefaisant le Dieu Baccus, il attela aussi parfois deux cerfs, & une autre fois quatre chiens. L'Empereur Firmus fit mener son coche à des Autruches d'une merveilleuse grandeur. L'estrangeté de ces inventions, est une pusillaminité aux Monarques, & un temoignage de ne point sentir ce qu'ils sont.

Voici une autre espece de cette mesme sympathie ou inclination dans les hommes ordinaires. N. aime les insectes, dit la Bruyere, il en fait tous les jours de nouvelles emplettes ; c'est le premier homme de l'Europe, sur tout pour les papillons, il en a de toutes les tailles & de

toutes les couleurs. Quel temps prenez-vous pour luy rendre visite ? Il est plongé dans une amere douleur, il a l'humeur noire, chagrine, & dont toute sa famille souffre : aussi a-t-il fait une perte irreparable ; approchez, regardez ce qu'il vous montre sur son doigt, qui n'a plus de vie & qui vient d'expirer ; c'est une chenille. Eh quelle chenille !

Supposé que nul obstacle n'empesche l'effet de cette auguste Sympathie, un sujet qui a du merite parvient en peu de temps à un haut point de grandeur. Pour rendre une amitié parfaite, il faut qu'il y ait entre les amis quelque rapport d'âge, de volontez & de condition, dit la Hoguette. Afin de suppléer à cette derniere qualité, qui ne peut estre comme les deux autres entre le Prince & le Sujet, les Rois ont jugé plus à propos pour avoir part à ce doux fruit de la vie, d'appeller plustost aux grandes charges de l'Estat ceux qu'ils honorent de leur amitié, que de se rabaisser à eux. En effet, ce qui s'appelle faveur du Prince au Sujet, n'est rien autre chose, que ce qui seroit amitié entre deux égaux : il n'y a changement que de nom, &c.

Testam.

La Bruyere ne croyoit pas digne d'en-

vie *ce haut point de grandeur.* Quel bonheur ſurprenant, dit-il, a accompagné ce favori pendant tout le cours de ſa vie ? quelle autre fortune mieux ſoutenue, ſans interruption, ſans la moindre diſgrace ! Les premiers poſtes, l'oreille du Prince, d'immenſes treſors, une ſanté parfaite & une mort douce : mais quel eſtrange compte à rendre d'une vie paſſée dans la faveur ! Des conſeils que l'on a donnez, de ceux qu'on a negligé de donner ou de ſuivre, des biens que l'on n'a point faits, des maux au contraire qu'on a faits, ou par ſoy-meſme, ou par les autres : en un mot de toute ſa proſperité. Neanmoins la Bruyere ſe réunit d'un autre coſté & à Gracien & à la Hoguette. Il ne manque rien, dit-il, à un grand Roi, que les douceurs d'une vie privée, il ne peut eſtre conſolé d'une ſi grande perte, que par le charme de l'amitié, & par la fidelité de ſes amis. Le meſme auteur veut ſeulement qu'un favori ſoit ſans ſuite, ſans engagemens, ſans liaiſons, qu'il ſoit detaché de tout & comme iſolé ; & que ſa modeſtie faſſe honneur au Prince.

CHAPITRE XIX.

Paradoxe critique ſur l'Heroiſme ſans défaut.

UN Heros à l'abri de l'Oſtraciſme d'Athenes, n'eſt pas en Eſpagne à couvert de la Critique : celle-cy l'éloigneroit, & le proſcriroit, comme autre-fois; ſi elle avoit un pouvoir égal à ſon injuſtice & à ſa violence. C'eſt ſur ce caractere de la critique envieuſe, que j'établis ce Paradoxe; lequel condamne d'abord un grand homme qui ne laiſſeroit rien à reprendre en luy : quelque legere faute échappée à deſſein luy eſt neceſſaire pour contenter l'envie, pour repaiſtre la malignité d'autruy ; ſans cette adreſſe, diſent les auteurs de cette maxime

maxime politique, un merite le plus universel sera la victime de ces deux passions. L'envie & la malignité sont comme de cruelles Harpies, qui se jettent sur les meilleures choses; lorsqu'elles ne trouvenr pas d'autre proye à quoi s'attacher.

Il y a effectivement des ames si noires, de si mauvais esprits; qu'ils sçavent defigurer les plus belles qualitez, fletrir les vertus les plus pures, pervertir les intentions les plus droites: en un mot corrompre par leurs bouches empoisonnées, tout ce qu'ils voyent de bon dans les autres, est leur unique estude, & le seul art dans lequel ils excellent. Il est donc d'un habile homme, de hazarder quelque petite negligence, sur laquelle la mauvaise humeur de ces atrabilaires se puisse exercer: cette negligence dont ils feront une

faute monſtrueuſe, eſt capable de leur donner le change, & de derober à leur eſprit ulceré l'attention aux choſes eſſentielles : elle eſt une eſpece de contrepoiſon qui empeſche que leur fiel ne gagne le fonds du merite, & qui le fixe à la ſurface D'ailleurs, un petit défaut naturel ne ſied-il pas quelquefois mieux, que ſi on ne l'avoit point ? Une petite tache au viſage, n'eſt-elle pas quelquefois un agrément ? Il y a des défauts qui ceſſent de l'eſtre, lorſqu'ils paroiſſent dans un certain point de veuë ; lorſqu'on ſçait pour ainſi dire, les mettre à leur place. Alcibiade s'en preſta quelques-uns de cette nature dans le métier de la guerre, & Ovide dans le métier des vers ; pour amuſer l'envie par ces bagatelles, & pour la diſtraire de l'eſſentiel.

Cependant, j'eſtime cette pre-

caution de nos politiques, fort inutile; & je me figure que la presomption en est plus le principe que la prudence. Le soleil mesme n'a-t-il pas ses éclipses? Le plus beau diamant n'a t-il pas ses pailles? La reine des fleurs n'a-t-elle pas des épines? L'art n'est point necessaire où la nature suffit toute seule; quelque parfaite, & quelque attentive qu'elle soit, assez de fautes échapperont tousjours à nostre foiblesse; sans que nous ayons besoin de la seconder.

REMARQUES

Sur le Chapitre dix-neuviéme.

Paradoxe sur l'heroisme sans défaut.

UN *Heros à l'abri de l'Ostracisme d'Athenes, n'est pas en Espagne à couvert de la critique.* L'Ostra-

cisme est connu des Sçavans ; mais il n'est pas connu de tout le monde. C'estoit chez les Grecs une Sentence de bannissement contre les personnes d'une trop grande autorité, ou d'un merite trop superieur : cette autorité ou ce merite donnoit de l'ombrage & les rendoit suspects : on craignoit qu'ils n'attentassent à la liberté publique, & que leur pouvoir ne s'érigeast en tyrannie. On avoit encore en veue dans l'établissement de l'Ostracisme de contenter l'envie & la jalousie des autres citoyens inferieurs aux premiers en credit ou en vertu. D'ailleurs, comme ce bannissement n'estoit point la peine d'un crime, il flétrissoit moins qu'il n'honoroit la personne qu'on y condamnoit. Il duroit dix ans, pendant lesquels l'illustre banni jouissoit paisiblement de ses biens. Et il estoit nommé Ostracisme, parce que le peuple donnoit son suffrage en écrivant sur des coquilles le nom de celuy qu'il vouloit bannir. Aristide fut banni de cette maniere ; à cause qu'il avoit la reputation d'estre trop juste. Au reste, l'Ostracisme estoit nul, s'il n'y avoit pas dans l'assemblée du Peuple, le nombre complet de Citoyens qui devoient estre six mille.

Un heros n'est pas en Espagne à couvert d'une critique envieuse : elle l'éloigneroit & le proscriroit ... Si son pouvoir estoit égal à son injustice & à sa violence. L'envie, dit un illustre * auteur Anglois, est une douleur de l'ame causée par la veuë de quelque avantage que l'on decouvre dans un autre que soy. L'objet de cette passion estant un bien, il devroit ce semble nous plaire plustost que de nous blesser : il nous blesse neanmoins, & cela précisément parce que nous le croyons deplacé, ce qui est un bien en soy, devient un mal à l'égard de l'envieux, lequel se trouve effacé par le merite d'autruy ; & c'est pour cela qu'il desire l'éloignement ou l'anéantissement de ce mesme bien. Ainsi un Ostracisme impuissant à la verité, mais plus estrange que celuy d'autrefois, subsiste tousjours dans l'ame de l'envieux.

* *M. Collier Evêque Anglican.*

Le mesme auteur vient ensuite à des exemples : je n'en rapporteray de luy qu'un seul. Les hommes, dit-il, qui se voyent depuis longtemps revestus des titres d'honneurs, regardent d'ordinaire avec envie ceux qui sont nouvellement illustrez. C'est que l'élevation des derniers oste la distance qu'il y avoit en-

tr'eux & les premiers : la diſtinction de grand eſt en quelque ſorte detruite à l'égard de ceux-cy : ils ont au moins un plus petit nombre de gens à dedaigner qu'auparavant. Voila ſans qu'ils faſſent ces reflexions, ce qui dans le fonds les pique & les irrite. Mais cette conduite quelque commune qu'elle ſoit, n'eſt point deraiſonnable; ſi les principes de cette gloire, de cette dignité nouvelle eſt juſte & honneſte. Dès-que c'eſt par le merite qu'un homme même de neant s'éleve; pourquoi ſon titre d'honneur ne ſeroit-il pas auſſi bon que le voſtre? & s'il l'eſt, pourquoi luy en envier la poſſeſſion? Eſtimer le merite dans ſoy, & ne le pouvoir ſouffrir en autruy, c'eſt une injuſtice, une jalouſie qui n'eſt point pardonnable.

La meſme envie pourſuit tout merite extraordinaire, dès-qu'il ſe montre au grand jour.

Si-toſt que d'Apollon un genie inſpiré
Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré,
En cent lieux contre luy les cabales s'amaſſent.
Ses rivaux obſcurcis autour de luy croaſſent,

Et ſon trop de lumiere importunant leurs yeux
De ſes propres amis luy fait des envieux.

L'envie & la malignité ſont comme de cruelles Harpies, qui ſe jettent ſur les meilleures choſes, &c. Voicy encore un endroit * que nous avons traduit du ſçavant Eveſque Anglican. Comme l'envie prend ſur tout ſa ſource dans la baſſeſſe d'un eſprit foible, & dans la malignité d'un cœur ulceré qui s'offenſe de la vertu, du merite, de la proſperité, du bien des autres quel qu'il ſoit, elle deſoleroit tout ſi elle gouvernoit le monde, & qu'elle y fuſt la maiſtreſſe abſolue : elle empoiſonneroit l'air que reſpirent les gens vertueux ou heureux ; elle leur interdiroit la lumiere du jour qui les éclaire ; elle corromproit les fruits de la terre qui les nouriſſent ; elle banniroit la paix qui regne dans leur famille, & y mettroit la diſcorde, le trouble, le deſeſpoir, la fureur ; elle proſcriroit de l'Univers toutes les nobles entrepriſes, tous les hauts faits qui rendent les hommes illuſtres, ſoit par la valeur, ſoit par l'eſprit, ſoit par l'induſtrie ; ce ſeroit un cri-

* *Eſſais de Mor.*

me d'exceller en quelque profession que ce fust, ou d'estre distingué par quelques dons de la nature; personne ne seroit en seureté que l'homme obscur, malheureux, meprisable, depourveû de tous les avantages de l'esprit, du corps, de la naissance, & de la fortune.

Mais une passion si detestable vange elle mesme les honnestes gens du tort qu'elle leur fait quelquefois, & qu'elle voudroit tousjours leur faire. En effet, il n'est point pour elle, ni de jour, ni d'heure, ni de moment de repos : elle tient sans cesse l'homme à la torture, & appliqué à réussir pour se tourmenter. Aussi le ver qui ronge l'envieux au-dedans, en montre assez au-dehors le supplice. On reconnoist à son air sombre & embarassé, à son front chargé de nuages, à ses yeux farouches & inquiets, la maladie qui le devore & le consume sans relasche. Car il est exactement vrai que cette maladie ne laisse lieu à aucun soulagement, à aucune satisfaction dans la vie. Les autres passions, toutes injustes & toutes criminelles qu'elles soient, ont du moins quelque chose qui flatte, qui contente en apparence & pour un temps. L'ambition, la volupté, l'avarice procu-

rent à l'homme le plaisir qui leur est propre, bien qu'il soit contraire au Christianisme & à la raison ; mais l'envie ne produit jamais que de la douleur ; c'est-là l'unique fruit de cette passion depuis le moment qu'elle naist en nous, jusqu'à celuy qu'elle y expire.

En un mot, corrompre par leurs bouches impures tout ce qu'ils voyent de bon dans les autres, est leur unique estude & le seul art dans lequel ils excellent. La Bruyere peint foiblement, ce semble, ces caracteres d'hommes odieux à toute la terre : les voicy neanmoins tels qu'il les designe. Les connoisseurs, ou ceux qui se croyent tels, se donnent voix deliberative & decisive sur les spectacles, ils se cantonnent & se divisent en des partis contraires, dont chacun pousse par un tout autre interest que celuy du public ou de l'équité, admire un certain poëme, ou une certaine musique, & siffle toute autre que celle-là. Ils nuisent également & à la faction opposée & à leur propre cabale : ils decouragent par mille contradictions les poëtes & les musiciens, retardent le progrés des Sciences & des Arts, en leur ostant le fruit qu'ils pouvoient tirer de l'émulation, & de la liberté qu'auroient

plusieurs excellens maistres de faire chacun dans leur genre & selon leur genie, de trés-beaux ouvrages.

Appliquons à toutes les especes d'envieux ce que dit Montagne, & qui leur conviendroit si bien. Je vois, non une action, ou trois, ou cent, mais des mœurs en usage commun & receu, si farouches en desloyauté sur tout, qui est pour moi le pire des vices; que je n'ay point le courage de les concevoir sans horreur... Il faut apiler & entasser à part ces gens-là. Le Roi Philippus fit un amas des plus mechans hommes & incorrigibles, & les logea tous en une Ville qu'il leur fit bastir, qui en portoit le nom.

Il est donc d'un habile homme de hasarder quelque legere faute sur laquelle la mauvaise humeur de ces atrabilaires se puisse exercer, &c. C'est la précaution que des speculatifs ont imaginée pour sauver le fonds & l'essentiel du merite : mais cette precaution Gracien la juge fort inutile, & estime que la presomption en est plustost le principe que la prudence. L'art n'est pas necessaire, comme il s'exprime, où la nature suffit toute seule ; quelque attention même qu'elle apporte à éviter de faire des fautes. Aussi, avertit-il dans

ſon *Oracle Manuel*, qu'on ne doit jamais *ſe permettre aucun défaut* : c'eſt le titre d'une de ſes Maximes, qu'il explique en ces termes.

Il n'y a rien de ſi parfait que l'on n'y trouve à redire. Parmi les hommes on en voit trés-peu ſans défauts, ſoit dans l'eſprit, ſoit dans le corps : & preſque tous tiennent à leur défaut perſonnel ; bien qu'il leur fuſt aiſé de s'en défaire. Les Sages gemiſſent de voir quelque fois un leger defaut ſe meſler à l'aſſemblage des plus belles qualitez ; car un nuage ſuffit pour obſcurcir le ſoleil meſme. Les moindres defauts ſont des taches au merite le plus éclatant ; la malignité les ſaiſit d'abord & s'y arreſte. Bien-loin donc de nous ſçavoir gré de ces défauts, ou de les negliger ; il nous importe extreſmement de nous les interdire. Mais, ce ſeroit un grand trait d'habileté de les convertir meſme en avantage : Jules-Ceſar qui eſtoit chauve ſçut, pour ainſi dire, illuſtrer ce défaut naturel en le couvrant d'une couronne de lauriers.

Qui eſt-ce, dit S. Evremont qui a pû juſqu'icy fermer la bouche à l'envie ? Je puis aſſeurer que j'ay connu des hommes ſi agréables & ſi vertueux, qu'on ne

pouvoit les entretenir ſans les admirer & ſans les aimer. Ils faiſoient des partiſans de leurs propres ennemis ; & il falloit eſtre farouche juſqu'à l'excès pour reſiſter aux charmes de leur converſation, ou ne ſe pas laiſſer gagner à la bonté de leur naturel. J'ay veu pourtant quelques demons envieux oppoſer leur malice à une ſi haute vertu, & ſelon qu'ils avoient ou d'adreſſe, ou de puiſſance, arreſter le cours d'une eſtime ſi juſte & ſi bien eſtablie.

Quoiqu'il en ſoit, & quoi qu'en diſe la politique rafinée que Gracien blaſme avec tant de raiſon, je m'en tiendrois au parti que Boileau avoit pris ſur les envieux.

Moi-meſme dont la gloire icy moins repanduë
Des paſles envieux ne bleſſe point la veuë ;
Mais qu'une humeur trop libre, un eſprit peu ſoumis
De bonne heure a pourvû d'utiles ennemis :
Je dois plus à leur haine, il faut que je l'avoüe
Qu'au foible & vain talent dont la France me loüe.

Leur venin, qui ſur moi bruſle de s'épancher
Tous les jours en marchant m'empeſche de broncher :
Je ſonge à chaque trait que ma plume hazarde
Que d'un œil dangereux leur troupe me regarde.
Je ſçais ſur leurs avis corriger mes erreurs,
Et je mets à profit leurs malignes fureurs.
Si-toſt que ſur un vice ils penſent me confondre,
C'eſt en me gueriſſant que je ſçais leur repondre :
Et plus en criminel ils penſent m'ériger,
Plus croiſſant en vertu je ſonge à me vanger.

CHAPITRE XX.

La derniere perfection du Heros, & du grand Homme.

TOute lumiere vient du Très-Haut, qui en eſt le Pere, & deſcend de luy ſur les Hommes qui ſont ſes enfans. La vertu eſt comme la fille de la lumiere, laquelle en fait la beauté & la gloire. Le vice eſt un monſtre vomi du ſein des tenebres : ſources de ſon horreur, & de ſon ignominie. On n'eſt donc veritablement un Heros, un grand homme ; qu'autant que l'on eſt vertueux : de meſme qu'il n'eſt point de vraye vertu ſans grandeur ; il n'eſt point auſſi de vraye grandeur ſans vertu : ces deux choſes vont tousjours enſemble:

un mutuel accord les lie inſéparablement. Elles ſe diviſerent, mais toutes deux à la fois dans Saül ; elles ſe réunirent, mais toutes deux à la fois dans David.

Conſtantin devenu Chrétien, fut au meſme temps le premier des Empereurs ſurnommé le Grand: ſurnom, ce ſemble inſpiré pour marquer à la poſterité, que le parfait heroïſme ne ſe reconnut point en luy ſans le Chriſtianiſme. Charles, premier Empereur des François, eut auſſi le ſurnom de Grand; lorſqu'il travailloit à meriter un rang parmi les ſaints. Louis IX. fut la gloire des Rois Très-Chrétiens ; parce qu'il joignit à une haute ſainteté, toutes les qualitez d'un grand Monarque.

En Eſpagne, Ferdinand appellé communément le Saint de la Caſtille, fut auſſi regardé comme un grand Roy. Le conque-

rant de l'Aragon, consacra à l'honneur de la mere de Dieu, autant de temples qu'il avoit fait de conquestes. Le Roy Ferdinand, & la Reine Isabelle, l'un heros, & l'autre heroïne, furent deux colomnes inébranlables de la foi Catholique. Philippe III. ce Prince religieux envers Dieu, bon à l'égard de son peuple, si édifiant dans toute sa conduite, qu'il corrigea plus de vices par son exemple, qu'Hercule ne domta de monstres avec sa massuë; soûtint jusqu'à la fin ses Estats, dans toute leur vaste étenduë, & dans toute leur gloire.

Parmi les grands capitaines, Godefroy de Bouillon, George Castriot, Rodrigue Diaz de Vivar, Gonzale Fernando, Don Juan d'Autriche furent des modelles de vertu, & des temples vivans de la pieté Chrétienne. Parmi les Souverains Pontifes

Gregoire

Gregoire & Leon, tous deux ſaints, furent les premiers à qui l'on attribua le nom de Grand. Pour ce qui eſt des heros meſmes du Paganiſme & de la Gentilité, Saint Auguſtin ce grand genie dit, que quelque vertu morale avoit tousjours part à leur élevation. En effet la gloire d'Alexandre, par exemple, croiſſoit chaque jour, & luy attiroit l'admiration des peuples; juſqu'à ce que ſes paſſions devenues violentes & publiques deshonorerent ſes conqueſtes, au ſentiment general de ſes ſujets & des Eſtrangers. Alcide au jugement de Thebes, & de tous les Sages, ne ſoûtint plus le glorieux apanage de vainqueur des monſtres; dès-que ſenſible à la molleſſe, il s'en laiſſa maiſtriſer. Les Nerons, les Calligula, les Sardanapales, les Rodrigues ſe degraderent eux-meſmes de la haute idée attachée à

leur rang ; & devinrent l'éxécration de tout le monde par leurs cruautez & par leurs infamies. La mesme destinée arrive aux Monarchies entieres, lesquelles tombent dans le decry ; lorsque le vice y prend la place de la vertu. Une Nation florissante & distinguée, tandis que la foy y regne, se rend l'horreur des autres Nations, en se livrant aux crimes estranges, que luy inspire son changement de religion. La fureur brutale de Rodrigue, boulverse l'un des plus beaux Royaumes du monde, que la pieté de Pelage, & le zele de Ferdinand relevent après cela, de sa décadence honteuse. La grandeur de la Maison d'Autriche, s'est establie sur la Religion & sur la bravoure de ses premiers fondateurs ; & cette grandeur subsistera, tant que ces deux fondemens subsisteront.

REMARQUES

Sur le Chapitre vingtiéme.

La derniere perfection du Heros & du grand Homme.

IL *n'y a point de vraye vertu ſans grandeur.* Gracien partage ce Chapitre en deux articles ; le premier regarde la vertu du Chrétien, & le ſecond la vertu du Payen meſme, la vertu morale ; telle que pouvoit & devoit l'avoir un Romain. Il commence par la vertu propre du Chriſtianiſme, laquelle eſt inſeparable de la grandeur : ſon principe, ſon objet & ſon terme la mettent infiniment au-deſſus de toutes les autres qualitez imaginables. C'eſt le ſouverain Eſtre qui eſt le principe de la vraye vertu, elle vient de luy ; le ſouverain Eſtre qui en eſt l'objet, elle ſe rapporte à luy ; le ſouverain Eſtre qui en eſt le terme, il s'en fait luy-meſme la récompenſe. Qu'un homme vertueux eſt donc grand ! qu'il merite le nom de Grand à juſte titre ! C'eſt Dieu

mesme qui l'en juge digne : c'est une *couronne de justice* qu'il donne à la vertu de ce heros.

La vraye vertu est aussi quelque chose de grand aux yeux des hommes. Il n'y a que les gens de bien, à la verité qui en connoissent toute la gloire & toute l'excellence. Neanmoins, les plus corrompus luy rendent justice dans le fond de leur cœur, l'estiment, la reverent, & en ambitionnent quelquefois la possession : mais les nobles efforts, les glorieuses victoires qu'elle demande, les rebuttent d'un heroïsme superieur à leur courage.

Il n'y a point de vraye grandeur sans vertu. Cette remarque ne sera que le precis d'*un Discours* de Mademoiselle de Scudery, lequel remporta le prix de l'éloquence proposé par l'Academie Françoise. Tout ce que cette heroïne dit de la gloire, il faut l'entendre aussi de la grandeur, c'est la vraye grandeur qui fait la vraye gloire, & la vertu qui fait l'une & l'autre.

Discours de la gloire.

Puisque la gloire (ou *la grandeur*) doit estre fondée sur un bien qui soit en nous, il faut d'abord retrancher de la veritable gloire des hommes celle qu'ils prétendent tirer de tout ce qui n'est pas un bien, ou qui n'est pas en eux : il faut retrancher

celle qu'ils mettent à des bagatelles indignes d'un si grand honneur, à estre plus riche qu'un autre, a de belles maisons, a de grands équipages, à se venger, à s'affranchir de la bienseance & des loix.

Quelles folies de mettre la gloire ou *la grandeur* en des richesses, qui sans produire nulle perfection en ceux qui les possedent, passent continuellement d'une main en une autre; en des palais que le temps detruit infailliblement; à de pompeux équipages souvent inutiles; à se venger plustost qu'à la generosité de pardonner, à s'affranchir de la bienseance qui seule empesche les hommes d'estre barbares; & enfin à mepriser les loix, sans lesquelles ils ne pourroient, ni commander, ni obéir justement?

D'ailleurs, la grande naissance, le grand pouvoir; la grandeur de l'esprit, la valeur mesme, sont-ce des qualitez qui toutes seules & de leur nature establissent la vraye gloire & la vraye grandeur de l'homme?.. D'ordinaire, la gloire des conquerans n'est qu'une fausse gloire; parce que la valeur en eux n'est qu'une grande injustice. Ils font avec deux cens voiles, ce qu'un pirate fait avec un brigantin; & ne prennent pour regle de leur

devoir que leur avidité, ne comptant pour rien le ſang qu'ils repandent & la deſolation des peuples. Icy eſt placé comme en paſſant, un éloge également vray & beau de la ſage valeur de Louis le Grand. Après quoi on reprend ainſi le diſcours que nous abregeons.

La haute naiſſance ſans la vertu eſt honteuſe par la comparaiſon que l'on fait de nos anceſtres à nous. Tout ce qui eſt grand aujourd'hui a eſté autrefois petit ou le deviendra quelque jour. Ainſi l'extraction illuſtre peut augmenter la gloire jointe à la vertu; mais elle ne la peut cauſer toute ſeule.

Quand au grand pouvoir, il eſt ſi ſouvent accompagné de l'injuſtice & de la violence que la honte le ſuit auſſi ſouvent que la gloire.

Qu'eſt-ce que la grandeur de l'eſprit? Cet eſprit n'eſt bien ſouvent qu'un ſujet revolté, qui employe ſes propres lumieres contre celuy qui les luy a données, & qui s'admirant luy-meſme mepriſe tout ce qu'il connoiſt & tout ce qu'il ne connoiſt pas. Plus il eſt eſlevé en certaines choſes, plus il eſt petit en d'autres: & cherchant quelquefois inſolemment des défauts dans tous les ouvrages de Dieu & des

hommes, il ne connoist pas les siens propres : Ainsi voulant se faire de nouvelles routes dans la connoissance de la verité, il se trompe d'ordinaire le premier ; il trompe ensuite ses admirateurs qui sont aussi aveugles que luy, & n'est que l'esclave de toutes ses passions dereglées les unes après les autres quoiqu'il en dust estre le maistre.

Il n'est donc point de vraye gloire, point de vraye grandeur sans la vertu : & sans elle nous abusons de toutes sortes de biens, grands & petits, faux ou veritables. Les richesses nous font avares ou prodigues : les palais magnifiques nous font mepriser les pauvres & la pauvreté : le grand nombre de domestiques flattant l'orgueil humain fait qu'on les traite comme des esclaves : la valeur devient injuste ou brutale : la haute naissance fait qu'on se contente des vertus de ses predecesseurs, sans en acquerir d'autres pour soy-mesme.

Pouvois-je expliquer d'une maniere plus utile & plus agréable la pensée de mon auteur ; sçavoir, qu'il *n'y a point de vraye grandeur sans vertu ?* Ce n'est pas neanmoins que Gracien luy-mesme ne le prouve aussi par les exemples qu'il

apporte : ces exemples montrent que la vertu fait la gloire de l'heroïſme, & que le vice le deshonore.

Pour ce qui eſt des heros meſmes du Paganiſme & de la Gentilité, Saint Auguſtin ce grand genie dit, que quelque vertu morale avoit tousjours part à leur élevation. Qu'il y en a qui ne connoiſſent point de veritable vertu, faute d'avoir eu des gens de bien qui les conduiſiſſent, dit l'auteur des *Avantures de Telemaque?* ils en viennent juſqu'à croire qu'il n'en eſt point ſur la terre, & que la probité eſt un beau fantoſme. Cependant, il y a dans la vertu une candeur & une droiture que rien ne peut contrefaire, & à laquelle on ne ſe meprend point, pourvû qu'on y ſoit attentif.

Cette probité, cette droiture, cette conduite nette dont parle l'illuſtre Archevêque, l'une des plus grandes lumieres de ſon ſiecle, eſtoit en effet la vertu qui caracteriſoit proprement l'heroïſme de Caton, & à laquelle Rome attentive ne ſe meprit pas : cependant l'Apologiſte *des Reflexions Morales* ne paroiſt point reconnoiſtre ce genre de vertu, comme je l'ay inſinué dans une de mes Remarques. Mais je me ſouviens qu'il cite Montagne

pour appuyer son propre sentiment ; & c'est assez icy le lieu de repondre à cette autorité.

Vous me dites, *M*) c'est l'Apologiste qui parle) que quelques-uns de vos amis vous ont asseuré de bonne-foi, qu'ils sçavoient par leur propre experience, que l'on fait quelquefois le bien, sans avoir d'autre veue que celle du bien, & souvent mesme sans en avoir aucune ni pour le bien, ni pour le mal ; mais par une droiture naturelle du cœur... Je voudrois qu'il me fust permis de croire ces gens-là sur leur parole. Ensuite, l'Apologiste a recours aux temoignages des Peres de l'Eglise qu'il ne nomme point, & qui disent selon luy sans restriction : *Toutes nos vertus sans le secours de la Grace ne sont que des vices déguisez.* Montagne, continuë-t-il, que j'ay quelque scrupule de citer après des Peres de l'Eglise, dit à sa maniere & assez heureusement sur ce mesme sujet : *Que son ame a deux visages differens qu'elle a beau se replier sur elle-mesme, elle n'apperçoit jamais que le visage que l'amour propre a déguisé, pendant que l'autre se decouvre par ceux qui n'ont point de part a ce déguisement.*

En verité, il faut se trouver dans une grande disette de preuves pour en aller chercher une semblable, une aussi bisarre, une aussi abstruse ; & qui developpée ne montre rien autre chose, que l'amour propre dont Montagne se dit aveuglé. Mais dans l'endroit mesme que rapporte l'Apologiste, voyons si Montagne luy est favorable, car ce n'est que de cette autorité qu'il s'agit, & non point d'une dissertation pour refuter une erreur.

Je vois, dit Montagne, la pluspart des esprits de mon temps faire les ingenieux à obscurcir la gloire des belles & genereuses actions anciennes, leur donnant quelque interpretation vile, & leur controuvant des occasions & des causes vaines: Grande subtilité ! Qu'on me donne l'action la plus excellente & pure, je m'en vais y fournir vray-semblablement cinquante vicieuses intentions. Dieu sçait à qui les veut entendre, quelle diversité d'images ne souffre nostre interne volonté : ils ne font pas tant malicieusement que lourdement les ingenieux avec leur medisance ; la mesme peine qu'on prend à detracter de ces grands noms, & la mesme licence, je la prendrois volontiers à leur prester quelque tour d'épaule pour

les hauſſer. Ces rares figures & triées pour l'exemple du monde par le conſentement des ſages ; je ne me feindrois pas de les recharger d'honneur. Et il faut croire que noſtre invention eſt loin au-deſſous de leur merite. C'eſt l'office des gens de bien depeindre la vertu la plus belle qui ſe puiſſe. Ce que ceux-cy font au contraire, ils le font, ou par malice, ou par ce vice de ramener leur créance à leur portée, dequoi je viens de parler : ou comme je penſe pluſtoſt, pour n'avoir pas la veue aſſez forte & aſſez nette, ni dreſſée à concevoir la ſplendeur de la vertu en ſa pureté naïve : Comme Plutarque dit, que de ſon temps, aucuns attribuoient la mort du jeune Caton à la crainte qu'il avoit euë de Ceſar, de quoi il ſe pique avec raiſon : & peut-on juger par-là, combien il ſe fuſt encore plus offenſé de ceux qui l'ont attribuée à l'ambition. Sottes gens ! Ce perſonnage-là fut veritablement un patron que la nature choiſit pour monſtrer juſques où l'humaine vertu & fermeté pouvoit atteindre. Mais je ne ſuis pas icy à meſmes pour traitter ce riche argument, &c.

Cette citation porte avec elle toutes les marques certaines de l'opinion de Mon-

tagne en faveur des vertus morales : elle dissipe en mesme temps l'illusion que l'Apologiste a pû faire par l'autorité de cet Escrivain, qui ne laisse pas d'estre d'un grand poids dans le monde.

FIN.

FAUTES A CORRIGER.

C'est-à-dire, *page* 5. *lisez* c'est-à-dire. deux *p.* 28. *l.* eux. Aristole *p.* 50. *l.* Aristote. fubiles *p.* 88. *l.* futiles Il s'explique *p.* 94. *l.* il s'applique. faveur *p.* 141. *l.* fureur. tous autres *p.* 146. *l.* tous les autres. cerrains *p.* 207. *l.* certains. croit *p.* 204. *l.* croist. la liberté *p.* 215. *l.* la liberalité. verru *p.* 225. vertu. les gestee *p.* 302. *l.* les gestes. craitdray *p.* 314. *l.* craindray.

APPROBATION.

J'Ay lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit intitulé *Le Heros traduit de l'Espagnol de Baltazar Gracien*, dans lequel je n'ay rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. Ce 29. Mars 1725.

Signé, SECOUSSE.

Permission du R. P. Provincial.

JE soussigné Proviucial de la Compagnie de Jesus dans la Province de France, suivant le pouvoir que j'ai reçû de nôtre R. P. General, permets au R. P. Joseph de Courbeville de la même Compagnie, de faire imprimer un Livre qui porte pour titre *Le Heros traduit de l'Espagnol de Baltazar Gracien, avec des Remarques*, & qui a été vû par trois Théologiens de nôtre Compagnie. En foi de quoi j'ay signé la presente. FAIT à Paris le 29. Janvier 1725. DE RICHEBOURG.

PRIVILEGE DU ROY

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE. A nos amez & feaux Conseillers les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénêchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il apartiendra. SALUT. Nôtre bien-amé NOEL PISSOT, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il lui auroit été mis en main un Manuscrit qui a pour titre *Le Heros traduit de l'Espagnol de Baltazar Gracien avec des Remarques*, qu'il souhaitteroit faire imprimer & donner au public, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires; offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scél des presentes; A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Exposant; Nous lui avons permis & permettons par ces presentes de faire imprimer ledit Livre, sur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scél desdites presentes, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparement & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout nôtre Royaume pendant le tems de huit années consecutives à compter du jour de la datte desdites presentes; Faisons défenses à toutes sor-

res de personnes de quelque qualité & conditions qu'elles soient d'en produire d'impressions étrangeres dans aucun lieu de nôtre obéissance. Comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre faire vendre, debiter ni contrefaire ledit Livre ci-dessus expliqué, en tout, ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelquepretexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts, à la charge que ces presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impression de ce Livre sera faite dans nôtre Royaume & non ailleurs, & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemeus de la Librairie, & notamment à celui du dixiéme Avril mil sept cens vingt-cinq, & qu'avant que de l'exposer en vente le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copieà l'impression dudit Livre, sera remis dansle même état où l'Approbation y aura été donnée és mains de nôtre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur Fleurian d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux exem-

plaires dans nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de nôtre Chateau du Louvre, & un dans celle de nôtredit très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des presentes; du contenu desquelles Vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans-causes, pleinement & paisiblement sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement; Voulons que la Copie desdites presentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers-Secretaires foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent sur ce requis de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel est nôtre plaisir. Donné à Paris le onziéme jour du mois de May l'an de grace mil sept cens vingt-cinq, & de nôtre regne le dixiéme.

Par le Roi en son Conseil, DE S. HILAIRE.

Registré sur le Registre VI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris N°. 233. *fol.* 190. *conformément aux anciens Reglemens confirmez par celui du* 28. *Février* 1725. *A Paris le dix-huit May mil sept cens vingt-cinq.*

Signé, BRUNET Syndic.

FaD 8317